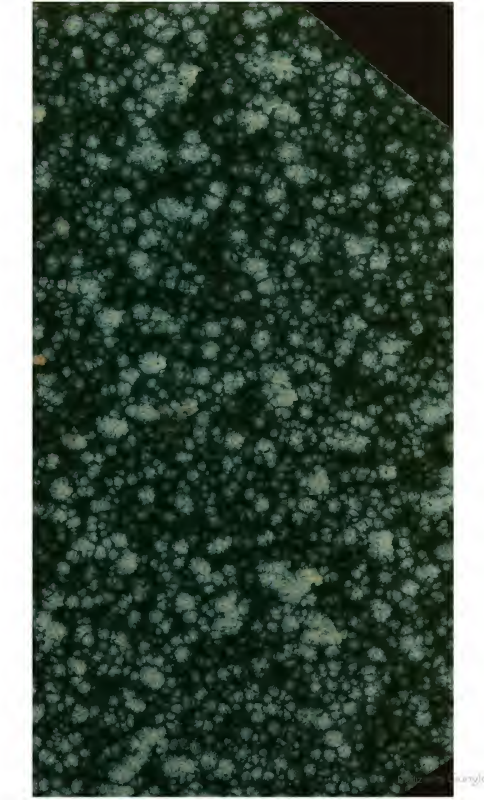


L'HABIT D'ARLEQUIN

Arlequin n'avait pas d'habit pour l'hiver; ses camarades d'école apportèrent chacun un morceau de drap de couleur différente, et on en fit l'habit bariolé d'Arlequin.

CH. J.

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

L'HABIT

D'ARLEQUIN

PAR

ALFRED DE BOUGY — AUGUSTIN CHALLAMEL
MAURICE CHAMPION
JULES CLARETIE — OSCAR COMMETTANT
H. GOURDON DE GENOUILLAC — CONSTANT GUÉROULT
ERNEST HAMEL — CHARLES JOLIET
BARTHÉLEMY MAURICE
EUGÈNE MORET — CHARLES DE MOUY — TONY RÉVILLON
JULES ROUQUETTE
DENIS DE THÉZAN — HIPPOLYTE VATTEMARE
Cte ERNEST DU VORNOUX



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DAUPHINE, 18
—
1867



L'ÉTIQUETTE

PAR

ALFRED DE BOUGY

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût.

C'était vers le commencement de l'été.

Un ciel brillamment *ensoleillé*, — comme on dit en style fantaisiste, — égayait toutes choses, même les plus tristes, — et Dieu sait s'il en manque à côté de nos gaietés parisiennes ! — Un air tiède, qui bientôt allait se changer en souffle ardent, courait le long des boulevards avec la foule, si mêlée, des piétons plus ou moins affairés et l'interminable queue des voitures.

Je ne perdrai pas mon papier écolier et mon encre de la plus petite vertu à décrire ce que nous voyons chaque jour, et j'aborde, sans plus de préambule, mon sujet.

Un jeune homme convenablement mis, mais quelque peu débraillé, les cheveux en coup de vent, le cigare aux lèvres, le stick à la main, arpentait l'asphalte, gesticulant,

pensant tout haut parfois, et paraissant fort préoccupé. Quelques passants s'arrêtaient pour le considérer; d'autres haussaient les épaules et s'entre-disaient : — Parbleu! c'est LUI... c'est le célèbre, le très-célèbre, le trop célèbre Rosilly. Il veut à toute force qu'on le remarque partout où il se trouve Quel poseur intrépide! »

« M'y voilà! — murmurait notre personnage dans un soliloque haché et intermittent, — complication, imbroglio... on ne saurait prévoir ce qui adviendra, comment se tirera d'affaire le pauvre diable... Ah! ah! ils ne pourront pas dire, pour le coup, que j'ai vidé mon sac à crimes, que je me moque d'eux en leur servant du réchauffé... Parbleu, je les en défie bien, cette fois... oui... bien fin serait celui qui devinerait un dénoûment dont je n'ai encore aucune idée moi-même, — moi l'auteur, — car je chemine à l'aventure, au hasard, à tâtons, ne sachant trop où j'aboutirai... Ah ça! mon garçon, comment te tireras-tu de là?... Voyons un peu... comment sortiras-tu de l'impasse sans issue où te voilà acculé?... Du diable si je le sais... Qu'importe... je ne suis pas homme à m'inquiéter pour si peu... j'ai l'habitude des tours de force... je sais mon métier sur le bout du doigt... ce bon public est si bête, si bête, si bête, qu'on lui fait avaler tout ce qu'on veut, — quand on a un nom, s'entend... Il faut absolument que Gratien disparaisse, qu'il meure... Oui, il le faut : je le tuerai, ceci est bien entendu... »

Ici, un honnête sergent de ville, qui faisait sa ronde, dressa l'oreille et s'attacha aux pas de notre promeneur. C'était son droit... et son devoir.

« Voilà qui va bien, continua le jeune homme après une pause, il sera noyé comme un caniche galeux ou suspecte de rage... On lui attachera au cou un énorme pavé et on le précipitera, au clair de lune, dans les eaux squammeuses de l'Adour... A merveille... mais que deviendra la désolée Aurélie, désormais à la merci de l'exé-

crable Broom, , Broom, un splendide nom de scélérat anglais !... Que de larmes je vais tirer des yeux des sensibles crèmières et des impressionnables concierges !... Le crime sera un moment triomphant, — ce qui révoltera nécessairement mes dignes lectrices, — mais mon intéressante héroïne en réchappera, comme par miracle, vers la fin du sixième et dernier volume., »

Le sergent de ville, entendant ceci, comprit de quoi il retournait et s'éloigna d'un air quelque peu désappointé, comme un chasseur qui, au moment de lâcher la détente, s'aperçoit que l'oiseau pris pour une grive n'est qu'un moineau.

« Toute réflexion faite, reprit le promeneur, Gratien reparaîtra sur l'eau, — sur l'eau, c'est le mot... et se vengera atrocement du misérable... oui, d'une façon terrible autant que neuve, c'est l'important.. Ah ça ! comment se sera-t-il débarrassé de son énorme pavé ?... J'y songerai, j'aviserai, pas plus tard que la nuit prochaine...

« Mais voici venir Bruchet, le fâcheux par excellence... Impossible d'éviter l'abordage. »

— Bonjour, cher grand homme, dit Bruchet en prenant familièrement le bras du faiseur de romans, je suis ravi de vous rencontrer céans. Recevez mes plus chaudes félicitations; vous vous êtes surpassé cette fois,

— Vous trouvez ?... Là, sérieusement ?

— Succès colossal et qui durera !...

— L'espace d'un matin.

— Connu !... Ils parlent tous ainsi. Mais, messieurs, on sait ce que vous pensez de vous-mêmes.

— Je suis loin de m'aveugler sur les nombreux défauts de mes ouvrages. Le public me traite en enfant gâté; quant à moi, je ne me passe rien, je me malmène *in petto*.

— Allons donc, cher ! Arrière la fausse modestie ! Touchez là, Rosilly ! Ceci est un chef-d'œuvre. Vrai, *les Mystères de Paris*, — voire *les Nouveaux* — et *les Mémoires du Diable*, ne sont que de la Saint-Jean en com-

paraison. L'aigle a ouvert ses vastes ailes et pris son essor. Quelle envergure ! »

Le faiseur de monstruosités plus ou moins littéraires, à tant la ligne ou à forfait, agréablement chatouillé par cette hyperbole du gros calibre, se ravisa dans son for intérieur au sujet du trop facétieux Bruchet : « Décidément, pensait-il, je l'ai mal jugé jusqu'à ce jour. Ce garçon-là ne manque ni d'intelligence ni de goût; il apprécie sainement les œuvres d'art... »

Les œuvres d'art !!!

« Crétin! crétin! crétin! se disait l'autre de son côté; il ne voit pas que je me moque de lui à sa barbe... Au fait! comment pourrait-on persuader à cet écrivassier vaniteux et nul, gagnant ses cinquante mille francs par an, qu'il n'est qu'un idiot fieffé. Il s'enrichit en offensant la syntaxe, le bon sens et, qui pis est, la morale.

« Mais *cinquante mille francs*, cela répond à tout et il n'y a qu'à s'incliner. Dans ce siècle éminemment industriel, un homme qui fait de l'art risque fort de crever de faim. Pour nos Rosilly, grands et petits, ce n'est qu'un imbécile, un niais, un sot. Les habiles font du métier et s'en trouvent à merveille... »

Les deux jeunes gens, arrivés à l'entrée du passage des Princes, ouïrent derrière eux une voix de basse, quelque peu enrouée comme celle d'un buveur d'absinthe de profession, qui disait d'un accent gascon très-authentique :

— Eh mais! *per Baccho!* si je ne m'abuse, c'est Ernest de Rosilly... ou son ombre.

Le fabricant patenté de trucs littéraires, s'étant retourné vivement, se trouva nez à nez avec un homme joufflu et très-brun, d'environ trente-cinq ans, le chapeau posé crânement sur l'oreille, le bambou dans la main droite, et la gauche dans le gousset du pantalon. C'était une bonne, enluminée et joviale physionomie à l'expression passablement effrontée, narquoise et sensuelle.

Rosilly reconnut tout de suite le personnage et s'em-

pressa de lui tendre... un doigt ganté. C'était lui faire beaucoup d'honneur, convenez-en.

— Par le ciel! s'écria-t-il, je ne m'attendais guère à retrouver céans, aujourd'hui, si loin des bords fortunés de la Dordogne, après une séparation de plus de dix ans, don Eustache Calbottin, natif de Bergerac, — à moins que ce ne soit de Ribérac, — lequel, s'il m'en souvient bien, chipait si dextrement les pruneaux d'Agen du pion Barchasse, mort probablement vierge... et, assurément, martyr par le fait de nos cruelles et incessantes gamineries.

— Lui-même, en chair et en os, mon bon.

— Surtout en chair, à ce qu'il me semble. Quelle respectable corpulence et quel teint de mardi gras!

— Mon aspect n'engendre point la mélancolie, que je sache. Hein? — Mieux vaut faire envie que pitié.

— Certes, mon gros.

— Ça, dînons-nous ensemble, mon petit?... pardon, mon grand.

— Eh! cela ne se demande pas.

— Où?

— Je te laisse le choix... pourvu que ce ne soit pas dans un restaurant à trente-deux sous ou même à quarante.

— Pour qui me prends-tu? Viens, suis-moi.

— Je te sais amateur de fins morceaux. Marchons.

— Parbleu! Un Périgourdin... cela dit tout.

— Au revoir, Bruchet; je retrouve un compatriote, un condisciple, et nous avons à parler du pays, du collége, du bon temps... Vous comprenez.

— Au revoir, mon illustre ami.

— Farceur! s'écria Rosilly, farceur!

— Point du tout, dit Calbottin, je maintiens l'épithète; mais qu'est-ce que cela prouve? Mangin, lui aussi, est *illustre.* »

Nos deux méridionaux se dirigèrent bras dessus, bras dessous, vers une table d'hôte de la rue Vivienne.

— Pas n'est besoin, mon bonhomme, reprit Calbottin de s'enquérir de ce que tu fais dans cette Babylone, — que je méprise souverainement quant à moi, parce qu'elle ne saura jamais engraisser des dindes, des canards, des oies et parce que, pour dîner honnêtement au milieu de ses murs de pierre crayeuse, de boue durcie et dorée, il faut, de toute nécessité, avoir un revenu d'au moins cinquante bonnes mille livres. La renommée, — c'est-à-dire la presse aux cent mirlitons discordants, — m'a mis au courant de tes faits et gestes. On s'entretient beaucoup de toi à Périgueux, et, parole d'honneur, personne ne peut s'expliquer la vogue croissante dont jouissent tes écrits... personne... pas même moi, ton vieux camarade.

— Merci ! Cette franchise me va.

— Quels philistins nous sommes, n'est-ce pas ?

— Laissons ceci et parlons un peu de toi. Habites-tu Paris?

— Non, pardieu pas ! J'y maigrirais et jaunirais à faire peur. Est-ce que vous savez manger et boire, vous autres? Quelle pitié!

— Comment mènes-tu l'existence?... ou plutôt comment te mène-t-elle ?

— Je suis cosmopolite de mon métier, c'est-à-dire voyageur de commerce, placeur de vins de Limoux, Cahors, Bordeaux, Rivesaltes, Lunel, Frontignan, etc. Je vis le mieux que je peux, roulant en tous lieux mon tonneau, bien préférable à celui de l'ours Diogène. Il n'est guère probable que je meure jamais de soif. Je compte bien que tu me piloteras auprès des personnes de ta connaissance, sans exiger de remise. Tu me diras des nouvelles de mon médoc et de mon bergerac... Ce cher Rosilly !... Au collége, alors que nous te *brimions* à l'envi, nous étions à cent mille lieues de penser que tu t'aviserais d'écrire, que le bambin paresseux jusqu'à la *cancrerie* deviendrait un géant. Vrai, je me reproche main-

tenant toutes les taloches, toutes les bourrades dont je t'ai si libéralement gratifié.

— Va, je te les pardonne de grand cœur.

— C'est ici... Laisse-moi t'introduire. Nous allons déguster mes meilleurs échantillons... A propos, tu sauras que je viens de me donner une devise.

— Pas possible! Eh! qu'en veux-tu faire?

— Elle rappelle celle de Rousseau, mais vaut mieux à mon sens.

— Vraiment, tu m'amuses... Voyons la devise.

— *Vitam impendere mero.*

— Admirable!... Voilà qui convient parfaitement à ta profession. Sais-tu, Calbottin mon ami, que tu n'es pas trop bête pour un commis voyageur?

— Tu trouves?

— Certes.

— Je te crois volontiers.

— Tu as fait, par ma foi, une étrange fin. Pas n'était besoin de remporter tant de prix en seconde et en rhétorique pour vendre du vin.

— Erreur. Mon éloquence classique procure de nombreux clients aux maisons qui ont l'honneur d'être représentées par moi. Sur mon âme! je ne troquerais point ma profession contre la tienne. Vois comme je suis gaillard, dodu, frais, rubicond, et comme tu es maigre, hâve, flétri, éreinté, exténué. — Vive le solide!

— Dis plutôt le liquide.

— La gloire, vois-tu, mon très-cher, n'est qu'un bien posthume... si toutefois c'est un bien. La lame use vite le fourreau. La littérature rend chauve ou fait blanchir le poil précocement, — l'un ne vaut pas mieux que l'autre. J'aime les oies convenablement engraissées et truffées, mais cela ne m'empêche pas de trouver que les pattes de ces intéressants volatiles font un fâcheux effet sur vos jeunes tempes de penseurs. Sans flatterie, tu me parais

bien vieux pour ton âge. Ce Paris détériore si vite son monde! — O charmante affreuse ville!

— Comment ne pas l'aimer, après tout, quand on aime l'art, la vie et l'indépendance?

— Bah! si tu chéris *l'art*, il n'y paraît guère. Je puis dire cela, car je te lis : tu as un métier. Artiste, toi?... Allons donc... artisan, à la bonne heure! Singulière indépendance que celle d'un homme à la merci de mille intermédiaires, et dont le dernier goujat peut se moquer pour un sou N'es-tu pas le justiciable de tout un public? Encore un coup, je préfère mon *métier* au tien, car je n'ai jamais, moi, empoisonné personne, et *l'esprit* que je vends est de bon aloi. »

Sur ce propos, plein de justesse, mais peu flatteur, nos meridionaux déplièrent leur serviette. Calbottin mangea beaucoup tout en déclarant détestable un dîner excellent. Les vins seuls, — on devine pourquoi, — furent proclamés par lui incomparables, et ils l'etaient, je dois le dire.

II

A quelques jours de là, les deux amis étaient entraînés à toute vapeur vers les montagnes accidentées de la Corrèze.

— Je ne me doutais certes pas, la semaine dernière, dit notre romancier, qu'aujourd'hui tu me conduirais presque de vive force, chez je ne sais quels hobereaux de province, — tes amis ou tes clients, — par suite du plus sot de tous les paris. Tu me fais injure en ne te fiant point à ma parole; tu m'enlèves bel et bien, par précaution. J'ai à me plaindre du procédé, tu en conviendras.

— Ne prends pas la chose de travers, mon bon. Jne suspecte en aucune façon, crois-le bien, ta loy té d'homme, ta fidélité à remplir l'engagement d'hon r auquel tu as librement souscrit; mais je prétendse mettre à l'abri de toute velléité de tricherie. J'ai ple confiance en l'homme, je le répète; mais je me défie tantinet, je l'avoue, de l'homme de lettres... *genus ir tabile.*

— Voyons, Calbottin, à quoi vises-tu?

— A dissiper tes présomptueuses illusions, à te rendr un peu plus modeste, à te bien montrer ta juste valeu en dehors des manœuvres de la camaraderie, de l réclame, du charlatanisme, du prestige menteur de l position prise, Dieu sait comment.

— Bien... Et-ce tout?

— Je prétends, en outre, te faire rougir de ton manque de serviabilité, de ton égoïsme, tranchons le mot, et t'infliger une salutaire leçon.

— Après?

— Je me propose, par la même occasion, de lever les obstacles qui s'opposent au mariage de mon cousin Emmanuel, de frayer à ce cher garçon une voie vers la publicité, — par toi, en dépit de toi, — et de te gagner cent écus. Est-ce clair?

— On ne peut plus. Par malheur, cher Calbottin, ton espoir sera complétement déçu; ton plan ingénieux échouera piteusement.

— C'est ce que nous verrons.

— Je ne subirai point le petit échec littéraire que tu me souhaites charitablement; je sortirai vainqueur de l'épreuve, et tu auras à me faire expédier cent bouteilles de ton vieux médoc numéro un. Il te restera la consolation de savoir que ce vin de choix sera bu à ta santé, et je le trouverai d'autant meilleur qu'il ne m'aura rien coûté du tout.

— Compte là-dessus et bois de l'eau... plus ou moins filtrée.

— Entre nous, toute fausse modestie à part, je sais ce que je vaux; je ne puis douter de la perspicacité de gens connaissant bien ma manière, habitués, par profession, à séparer ce qui est bon de ce qui ne vaut rien, ce qui est le résultat de l'expérience, de l'habitude, de ce qui sent son débutant... Quant à ton M. Emmanuel, — j'en suis vraiment désolé, bien que je ne le connaisse pas, — il n'épousera point mademoiselle Célénie de Cerdon, du moins pour le moment. Qu'il ne se rebute pas toutefois, qu'il persévère, qu'il travaille. S'il a en lui le germe d'un véritable talent, il atteindra, dans un temps donné, le double but de son ambition; sinon, il mettra le talon sur sa plume d'oie; puis, comme il est avocat sans cause... et pour cause, il se fera nommer juge de paix de quelque chef-lieu de canton du Limousin ou du Poitou. Tu aurais désiré que je protégeasse et recommandasse cet adolescent de lettres... Non, Eustache, je dois éviter ce qui peut me compromettre. Je n'ai pas trop de tout mon crédit pour moi-même. Aujourd'hui la littérature, vrai tohu-bohu, est envahie par une nuée d'outrecuidants imberbes, fort ignorants, pour la plupart, déplorables fruits secs de toutes les carrières. En général leur sotte vanité n'est égalée que par leur complète nullité. Ils vont colportant partout et offrant à vil prix, — voire pour rien, — leurs produits avortés, et très-souvent cela nuit aux hommes du métier; il y a des éditeurs si parfaitement idiots!... Quant à moi, je n'ai aucune espèce d'intérêt à favoriser l'éclosion d'œuvres qui peuvent nous faire concurrence sur le marché, à me donner des compétiteurs. L'encombrement n'est-il pas assez grand?... Donc point de patronage. En ceci la protection est pure duperie. Je me suis promis très-sérieusement de ne venir en aide à aucun débutant. Chacun pour soi et Dieu pour tous... Quand je me lançai dans la diabolique arène des lettres, il me fallut jouer des cou-

des et des poings au milieu de la mêlée compacte et bousculer ceux qui me faisaient obstacle. Personne ne m'a aidé, que je sache; donc je n'aiderai personne. Voilà qui est dit une fois pour toutes.

— Emmanuel ne sera pas plus juge de paix que tu ne seras évêque, et tu lui auras rendu service à ton corps défendant. Il grimpera sur ta maigre échine, ne t'en déplaise, pour atteindre le premier échelon... Résigne-toi à perdre le pari, mon pauvre Ernest.

— Je le gagnerai, sois-en sûr. Mes succès passés et présents ne me permettent aucun doute à cet égard.

— Que tu connais peu les hommes, ô grand peintre de l'humanité!.. Tu veux donc absolument recevoir une leçon?... Soit, tu l'auras, et bientôt, je t'en réponds... Refléchis bien : si tu consens à protéger M. de Vaurambert, je renonce à t'humilier publiquement.

— Ma résolution est inébranlable... Le vrai mérite n'a nul besoin de protecteurs. Il sait se pousser, se faire jour; il se révèle tôt ou tard et parvient à franchir tous les obstacles. La Chaussée donne, en quatre vers, un excellent conseil.

Devenez l'artisan de votre destinée :
Il est beau de dompter la Fortune obstinée,
D'arracher ses bienfaits au lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a su mériter.

— M'est avis que l'application que tu fais de ces alexandrins à la situation n'est pas d'une parfaite justesse. La Chaussée a eu en vue la question des héritages, des successions, et pas autre chose.

— Eh bien! tenons-nous-en au premier vers et supprimons le reste... A propos, est-elle jolie cette demoiselle de Cerdon?

— Adorable, sans hyperbole!

— Et si, par impossible, j'allais l'adorer, moi?...

— Prends garde à Vaurambert... il sera là, et sous les armes. C'est un des meilleurs élèves de Gâtechair, — n'expose pas la tienne.

— Célénie signifie, je crois, *soleil?...*

— Non pas, mais *lune.*

— Oui, oui, c'est cela... La demoiselle a-t-elle une figure joufflue qui justifie son nom?

— Nullement. Je n'ai jamais vu de blonde aux traits plus fins, plus corrects, d'une expression plus spirituelle et charmante!

— J'ai peu de goût pour les blondes. Ton cousin Emmanuel n'a donc rien à redouter de moi. Tu sauras, au surplus, que mon cœur est pris... bien pris.

— *Tu quoque?...* Voyons ton roman?

— Curieux!

— Rien ne t'oblige, comme de raison, à me livrer le nom de l'héroïne... une brune Andalouse, j'imagine. Y sommes-nous?... Je t'écoute.

— Une nuit de l'hiver dernier, mon esprit était en mal d'enfant...

— *En gésine*, comme dit La Fontaine.

— Ne m'interromps pas... J'arpentais mon cabinet à une heure indue, et le parquet craquait sous mes pantoufles de maroquin rouge. J'étais pressé pour la copie promise, mais l'inspiration faisait défaut. Je sentais mon cerveau vide et j'avais la vue fatiguée. Impossible de trouver une idée, d'écrire une ligne. Il faut te dire que mon va-et-vient de lion encagé troublait fort le sommeil d'un vieux rentier paisible, qui habite l'étage inférieur et couche tout juste au-dessous de mon laboratoire. Le lendemain matin, entre neuf et dix heures, je reçus la visite d'une gouvernante qui m'apprit que, grâce à moi, son maître ne pouvait plus fermer l'œil...

— Le reste se devine : tu fus subjugué par les charmes de la messagère matinale, et...

— Voilà bien une supposition qui sent son commis

voyageur... La dame avait pour le moins soixante hivers. Je la reçus assez mal et lui déclarai net que je prétendais ne point être gêné dans les entournures de ma jaquette de chambre; mais elle ne m'eut pas plutôt tiré sa révérence, que je fus aux regrets de mon mauvais accueil, de mon incivilité.

— Tu te dis, sans doute, que la vieillesse a droit aux respects de la jeunesse.

— Pas du tout. Ce n'est là qu'un lieu commun. Il y a des vieillards parfaitement méprisables.

— Ton voisin était-il de ce nombre?

— Non, vraiment. Je me souvins que le bonhomme avait une fille ravissante, — entrevue plusieurs fois sur l'escalier. — Je me dis qu'il était impolitique de me mettre mal avec lui, et, incontinent, je résolus de réparer ma sottise et descendis au second étage, habité par M... Trois-Étoiles. Cet ex-agent de change ne le prit en aucune façon — le change — et devina tout d'abord où le bât me blessait. Il me reçut avec la plus parfaite courtoisie et parut, en somme, satisfait de moi et de mes excuses. Bref, j'obtins sans difficulté la permission de revenir quand il me plairait, après avoir promis de faire couvrir mon parquet d'un triple carpette. En peu de temps, je sus me concilier la bienveillance du papa et me laissai prendre à la brune amorce des yeux de la fille, — une fille unique, qui a perdu sa mère depuis longtemps.

— M. Trois-Étoiles est-il riche?

— On le dit, et tout semble l'indiquer... Petit à petit, la pudique réserve dont s'entourait la jeune personne fit place à une certaine familiarité. Je pus croire que je ne déplaisais point, et je conçus dès lors l'espoir *enchanteur* de devenir le mari d'Anna... Étourdi que je suis!... voilà le prénom lâché!

— Je raffole des *anas*, dit Calbottin, et une bonne salade d'*ananas* ne me déplaît point.

— Tais-toi, commis voyageur que tu es! s'écria Ro-

silly. Oses-tu bien interrompre une histoire sentimentale par de détestables jeux de mots?

— Continue. Tu m'intéresses au plus haut point.

— Il n'y paraît guère.

— Va donc, tu veux me faire mourir d'impatience!

— Je m'étais imaginé, dans ma simplicité, que M. Davrignol...

— Bon! maintenant le nom du père. Heureusement que je suis la discrétion même. Poursuis.

— J'espérais que M. Davrignol, ébloui par ma célébrité, m'accorderait sans difficulté sa fille; mais, hélas! il n'en fut rien. Le vieux *bourgeois*, sans refuser précisément, me posa une condition : celle d'embrasser une profession *sérieuse*. Pour lui et ses pareils, la littérature n'est qu'un amusement frivole, aux profits aléatoires, dont il faut s'abstenir si, comme moi, on est sans fortune patrimoniale, car il détourne des occupations *solides*.

— O philistinisme! ô crétinisme! ô béotisme! s'écria ironiquement Calbottin.

— En conséquence, je me trouve entre deux alternatives également dures : renoncer à récolter après avoir semé abondamment, ou bien renoncer à la possession de ma chère Anna... Que faire, ami?... Comment me tirer de là?

— Rien de plus simple.

— Tu trouves?

— Il faut jouer la comédie : feindre d'embrasser une profession *libérale* quelconque, acheter une *étuve* de notaire; puis, dès que tu seras nanti de la fille et de la dot, tu jetteras le masque et vendras l'*étuve* au plus offrant et dernier enchérisseur.

— Mauvais plaisant!... Tromper le beau-père serait chose indigne d'un honnête homme.

— Soyons de notre siècle, mon cher. Rien de plus ridicule, de plus mal porté aujourd'hui que les scrupules,

les vertus antiques. Crois-moi : *ourlons* avec les loups, comme dit une très-spirituelle couturière de mes amies.

— Au diable tes calèmbours! »

Ici s'arrêtèrent en même temps la conversation et la locomotive.

III

Nos voyageurs étaient arrivés à une station peu distante de l'endroit où ils se rendaient.

Bientôt, débouchant d'une longue allée de tilleuls et de marronniers, pour le moins centenaires, ils atteignirent le perron d'un fort joli petit château dans le style du règne de madame de Pompadour.

Un domestique en livrée se présenta.

— Madame de Cerdon est-elle visible? demanda Calbottin.

— Je le pense, monsieur, fut-il répondu. Madame la baronne est, pour l'instant, dans l'île de l'étang avec mademoiselle, M. l'abbé et plusieurs personnes qui sont venues en visite.

— Et M. de Vaurambert?

— Vous le trouverez aussi là-bas. Veuillez prendre par ici.

— Je craignais, dit le commis voyageur au romancier en le conduisant, que mon noble cousin ne fût pas encore arrivé. — Vive Dieu! chacun est à son poste. Je pourrai donc commencer immédiatement ma petite expérience en partie double. — Cher grand homme, tu n'as qu'à te bien tenir!

— Toutes les présomptions raisonnables étant pour moi, je suis sans crainte et attends avec confiance l'issue de l'aventure. »

Parvenus au bord d'un petit lac alimenté par un ruisseau d'eau vive, — comme le Léman l'est par le Rhône, et le lac de Constance par le Rhin, — nos jeunes gens sautèrent dans un batelet amarré au tronc d'un saule pleureur et ramèrent vers un îlot de forme ovale, ombreux et herbeux. Autour de cette motte de terre, plantée d'arbres et d'arbustes exotiques, flottaient les larges feuilles, les tulipes d'or et les longues tiges flexibles des nymphéas. Un martin-pêcheur et des hirondelles effleuraient dans leur vol la superficie miroitante de l'eau, les libellules aux ailes bleu-turquoise se posaient sur les joncs, et, dans les massifs, mesanges, pinsons et bergeronnettes faisaient entendre une musique discordante et pourtant fort harmonieuse.

Au moment de débarquer à une anse défendue par une forêt de roseaux, Rosilly laissa échapper une exclamation de surprise et de joie, qui trouva de l'écho. Il venait d'aviser, parmi les insulaires, M. et mademoiselle Davrignol, dont la présence en ces parages limousins était tout à fait inexplicable pour lui.

La châtelaine, femme grande et sèche comme un échassier, se leva du banc à dossier mobile où elle trônait majestueusement et vint au devant des deux visiteurs qui s'avançaient le chapeau à la main.

— Que madame la baronne, dit Eustache, veuille bien me permettre de lui présenter un mien ami, — compatriote et condisciple, — M. Ernest de Rosilly, littérateur connu, très-connu pour ses romans épouvantables, pour l'étonnante et déplorable fécondité de son imagination.

— Toujours facétieux, dit madame de Cerdon, même à propos des choses les plus sérieuses... Recevoir chez moi M. de Rosilly, que nous lisons si souvent....

— Que vous dévorez, interrompit Calbottin...

— Oui, que nous dévorons, c'est le mot... Recevoir monsieur, dis-je, est une véritable bonne fortune pour nos hôtes et pour nous.

— Madame la baronne, vous me rendez confus, dit Rosilly. Il n'y a ici réellement de bonne fortune que pour moi seul.

— Merci, mille fois merci, monsieur Eustache, ajouta la dame en s'adressant à Calbottin, merci de votre heureuse idée. Vous me procurez aujourd'hui un double plaisir : celui de connaître personnellement une de nos célébrités contemporaines, M. de Rosilly, et celui de revoir le fils de feu mon excellente et si regrettée amie d'enfance, madame Calbottin, *née de Vaurambert*.

L'intention manifeste des derniers mots de la baronne frappa Rosilly et Calbottin, sans exciter la susceptibilité de celui-ci. Il était clair que madame de Cerdon, haute et puissante personne, avait hâte de faire savoir au littérateur parisien que, si elle admettait sous son noble toit blasonné et girouetté notre placeur de vins, — qui ne se piquait guère de façons aristocratiques, — ce dernier le devait à sa défunte mère, issue de souche patricienne.

Après les saluts et compliments d'usage, Rosilly prit à part M. Davrignol, son voisin, lui demanda par quel hasard heureux il se trouvait dans le département de la Corrèze, et apprit que le vieillard et sa fille étaient arrivés la veille, à l'improviste, au chef-lieu de l'arrondissement, pour le règlement de certaines affaires d'intérêt. M. Davrignol, après s'en être débarrassé au plus vite, avait pris fantaisie d'aller saluer la baronne de Cerdon, une de ses anciennes clientes, qui l'avait parfaitement accueilli. En certains pays, les provinciaux vivent fort retirés, fort isolés, sevrés de toute distraction mondaine, et s'ennuient en conséquence; de là leurs façons si hospitalières et leur joie quand, par cas fortuit, un étranger vient s'asseoir à leur table, — plantureuse sans grands frais, — surtout quand cet étranger apporte des nouvelles toutes fraîches de *la grande ville, de la capitale*.

Célénie de Cerdon, s'étant soudain liée d'amitié avec

Anna Davrignol ne voulait pas entendre parler du départ de nos Parisiens, enchantés, au fond, d'être retenus en si bon et si beau lieu.

Interrogé à son tour, l'homme de lettres imagina un épisode de voyage dans l'ouest qui expliquait d'une manière fort naturelle son arrivée au château, car il faut savoir que, par un engagement secret, il lui était interdit formellement de laisser voir le dessous des cartes.

C'était sur le soir.

L'après-midi de ce jour avait été consacrée à la pêche, et l'on montra d'un air de triomphe aux arrivants une corbeille dans laquelle s'agitaient désespérément, pêle-mêle, carpes, ablettes et tanches.

— N'est-ce pas, messieurs, que voilà une superbe capture? disait en se pourléchant le gros abbé Jargonneau. On préparera un plat de laitance, et quelle matelotte!... Vous m'en direz des nouvelles. Ah! *comme je vais officier!* »

Cette façon de parler était affectionnée par le bonhomme, échantillon peu rare de l'ecclésiastique goinfre, intrépide à table, guilleret, expert en bons morceaux, obèse, et ne servant en réalité qu'un Dieu : son ventre.

L'abbé Jargonneau, — vieillard de soixante-cinq ans, court, trapu, orné d'une tête pointue et chauve, d'un nez charnu, vermillonné et sillonné de petites veines bleu de Prusse, — doit être classé parmi ces vieux prêtres exempts de fanatisme et d'intolérance qui fréquentent assez volontiers les schismatiques, et même les hérétiques chez qui l'on dîne bien.

Ce vieux parasite bavard, nul, mais inoffensif, qui expédiait fort lestement ses messes et restait le plus longtemps possible à table, avait coutume de passer toute la belle saison dans cinq ou six châteaux du centre de la France dont il se faisait le chapelain temporaire pour avoir le vivre et le couvert.

L'hiver venu, il exploitait les béates marquises du fau-

bourg Saint-Germain. De la sorte, l'abbé réalisait de notables économies dont devait profiter, un jour, une digne gouvernante qui, pour toute occupation, avait la garde de deux énormes angoras.

On assista au coucher du soleil, et ce spectacle, — si souvent décrit, vieux comme le monde, mais toujours admiré et admirable, — inspira notre romancier, qui s'abandonna à une poétique improvisation... composée à loisir depuis longtemps et apprise par cœur. Ce morceau d'éloquence élégiaque eut un succès prodigieux.

Emmanuel de Vaurambert, — un beau brun à la mise irréprochable, à la barbe noire, lustrée et soyeuse, — qui se piquait de littérature, s'efforça d'attirer l'attention du feuilletoniste et lui fit toutes sortes d'agaceries en pure perte, ce qui n'échappa point à Calbottin, lequel avait l'air de se tenir sur le qui-vive.

Quand on eut quitté l'île de l'étang pour aller se mettre à table, Vaurambert, resté en arrière avec le voyageur de commerce, lui prit le bras et dit :

— Eustache, mon ami, je suis mortellement inquiet. Mes affaires vont mal, ce me semble.

— Veux-tu bien te taire ! Elles vont à merveille.

— Comment cela ? Explique-toi.

— J'ai trouvé au fond de ma caboche un très-ingénieux expédient. Tu verras. Patience !

— Dis-le-moi, je t'en prie.

— Plus tard, le temps nous manque en ce moment ; désormais, mon petit, tu trouveras facilement des éditeurs à Paris, et notre baronne, aussi entêtée qu'une mule d'Estramadure, n'aura plus aucun prétexte pour te refuser mademoiselle Celénie sa noble fille.

— Tu es, vraiment, un homme admirable, prodigieux, phénoménal, unique... mais du diable si je devine par quelle combinaison ingénieuse, savante, tu comptes réaliser ce miracle.

— Tu le sauras prochainement : je t'ai réservé un rôle

dans la petite comédie de société qui sera jouée ici même... A demain les détails et les instructions nécessaires. — Espère et fie-toi à moi.

— As-tu remarqué tout à l'heure combien je souffrais pendant que ce prétentieux Rosilly débitait ses phrases à effet mais passablement creuses? Madame de Cerdon était aux anges, et ses regards se portaient alternativement sur Célénie et sur le romancier. L'amour donne des yeux de lynx au plus myope; je devine qu'il se mitonne un projet fatal à mes espérances ou, pour parler plus exactement, à mes désirs La baronne me fait l'effet de songer à...

— Tu t'alarmes mal à propos. N'as-tu donc pas remarqué, homme perspicace, comme Rosilly ***reluque*** mademoiselle Davrignol.

— Je comprends... ***merci***, ***mon Dieu!***... Ah! je respire! »

Avant d'entrer dans la salle à manger, Emmanuel serra fortement la main d'Eustache.

Il est bon d'apprendre au lecteur que le cerveau de la baronne était quelque peu détraqué, comme le mouvement de la pendule rocaille de son salon, mais on lui passait volontiers ses petits travers d'esprit à cause de l'excellence de son cœur et de la sûreté de son commerce.

A vingt ans, après son mariage, elle s'occupait de musique avec une sorte de frénésie et eut plusieurs pianos tués sous elle. La dame alors ne rêvait que fugue et contre-point. Les succès de Loïsa Puget l'empêchaient de dormir. Elle acquit quelques connaissances harmoniques en étudiant la méthode de Reicha, mais l'inspiration mélodique lui fit toujours défaut. A trente ans, cette fièvre s'était complétement dissipée, pour céder la place à celle du dessin. Madame de Cerdon, devenue veuve, fit une prodigieuse consommation d'albums, de toiles, de pinceaux, de brosses, de vessies à couleurs et parcourut tous les genres, depuis la mine de plomb jusqu'à la peinture à l'huile. Enfin, à quarante ans, ayant lu ***Lélia***, elle ne

songea plus qu'à composer des romans et couvrit de pattes de mouches quelques ramettes de papier glacé expédié par Susse. Il en résulta une œuvre impossible, sans queue ni tête, qu'elle intitula bravement : SIDONIA, LA FEMME INCOMPRISE. L'abbé avait proposé, en riant, d'ajouter à ce titre : ET INCOMPRÉHENSIBLE.

Après avoir lu et relu, la baronne s'aperçut que ce soi-disant roman n'avait pas le sens commun, était un tissu d'absurdités. Cette découverte, — qui prouve qu'elle n'était pas tout à fait folle, — la consterna, la bouleversa ; elle comprit qu'un tel fatras la couvrirait d'un ridicule indélébile, et elle résolut, en conséquence, de chercher un correcteur bénévole, habile, désintéressé, au point de vue de la vanité littéraire, surtout discret et patient, qui consentît à retoucher ou, pour mieux dire, à refaire complétement SIDONIA LA FEMME INCOMPRISE... ET INCOMPRÉHENSIBLE.

Mais où dénicher ce merle blanc, où trouver ce trèfle à quatre feuilles, ce critique intelligent, ce correcteur à la main sûre, cet éplucheur consciencieux, ce collaborateur anonyme ?

La baronne songea d'abord à l'abbé Jargonneau, qui déclina poliment l'honneur insigne qu'on daignait lui faire, et qu'entre nous il ne méritait en aucune façon. Restait M. de Vaurambert, un jeune homme inexpérimenté et qui n'avait pas encore pu débuter dans les lettres, faire ses preuves. Comment se résoudre à prendre un pareil guide ? Madame de Cerdon, au surplus, l'avait vu naître, et pour elle il ne serait jamais qu'un enfant. Ceci posé, on comprend que l'arrivée de Rosilly fût regardée comme un événement providentiel par notre châtelaine. Un conseiller expert, qui pouvait fort bien devenir un gendre, Dieu aidant, lui tombait des nues. — Quelle chance inespérée !

Au bout de quelques jours, et bien qu'il se trouvât à merveille de la vie de château, M. de Rosilly crut devoir faire mine de plier bagage ; mais la baronne de lettres,

renforcée par Calbottin et les Davrignol, obtint sans trop de peine qu'il passerait encore à Cerdon au moins une ou deux semaines. Ce laps de temps était nécessaire au voyageur de commerce pour mener à fin l'expérience tentée par lui, et la dame le jugeait suffisant pour la réussite de son plan matrimonial. Rosilly, comme on peut le croire, ne résista que pour la forme. Il respirait à pleins poumons l'air salubre d'un admirable pays, il était près d'Anna et pouvait, quand il lui plaisait, deviser avec elle; il se voyait cajolé, complimenté, fêté par chacun. — Que souhaiter de mieux?

On remarquait avec étonnement que Calbottin ne perdait pas de vue un seul instant le romancier; il le suivait partout à la piste, comme le geôlier suit le prisonnier qui a fait une tentative d'évasion; il ne permettait à personne de l'entretenir en particulier, — pas même à la fille de l'ex-agent de change, — il épiait d'un œil soupçonneux, inquisitorial, ses moindres gestes, lisait ses lettres; enfin il avait exigé, par surcroît de précaution, que l'on plaçât son lit dans la chambre de Rosilly. Cet espionnage de tous les instants paraissait fort étrange et on s'ingéniait vainement à en pénétrer le mystère.

Après en avoir chuchoté, on s'en entretenait tout haut, mais impossible d'obtenir le moindre éclaircissement. Madame de Cerdon, fatiguée de réponses évasives, d'échappatoires qui ne faisaient qu'aiguillonner, irriter sa curiosité, pressa de questions l'homme de lettres, mais n'en tira que cette réponse peu satisfaisante :

— Je ne puis, madame la baronne, quelque désir que j'en aie, vous dire ce dont il s'agit... Mais vous saurez bientôt de quoi il retourne ; j'ai promis, j'ai juré de me taire, je dois tenir mon serment. »

Au moment de son arrivée à Cerdon, Rosilly paraissait résigné à l'obsession de Calbottin, mais il ne tarda pas à trouver passablement incommode, désagréable d'être gardé à vue. S'il lui arrivait, par aventure, de s'égarer en

rêvant dans les profondeurs vertes du parc, il entendait derrière lui des pas qui faisaient crier le fin galet répandu sur le sol des allées; alors il se retournait et, croisant majestueusement les bras sur sa poitrine, apostrophait de cette façon cicéronienne le Périgourdin vigilant :

— *Quousque tandem*, Calbottin, *abutere patientiâ nostrâ?* Combien je me repens d'avoir cédé à ta sotte fantaisie !

— Le vin est tiré, il faut le boire, répliquait le jovial placeur de liquides. Je prends mes précautions. Continue ta promenade méditative. Je te suivrai à cinquante pas de distance pour ne te pas déranger.

— Va à tous les diables ! s'écriait alors Rosilly exaspéré, en s'enfonçant au plus épais des taillis.

IV

Cependant l'époque fixée par le romancier pour son départ approchait, et la baronne éprouvait un dépit mal dissimulé de l'insuccès de ses petites manœuvres matrimoniales; mais, ne désespérant pas tout à fait, elle redoublait de cajoleries et d'insinuantes gracieusetés.

« Après tout, se disait elle, M. de Rosilly n'ose peut-être pas risquer si tôt une demande de cette importance. Il attend sans doute de bien connaître et d'être bien connu. Rien de plus naturel que cela... Mais, j'y songe, il devient urgent d'éconduire ce petit Vaurambert, pour qu'il ne soit pas un obstacle au brillant établissement que je rêve pour ma fille. Je saurai trouver quelque honnête prétexte. Il faut qu'il s'éloigne et laisse à l'autre le champ libre... Célenie boudera, pleurera sans doute, mais je ne céderai point : je serai dure par tendresse... Eh mais !

voilà une antithèse qui fait bon effet : *dure par tendresse.* Prenons-en note pour l'intercaler dans SIDONIA, si faire se peut. »

C'est ainsi que madame de Cerdon raisonnnait *in petto...* ou déraisonnait sous l'influence de la préoccupation du moment. Toutefois le projet n'eut pas de suite en ce qui concernait Vaurambert. La baronne ne se sentit point le courage cruel d'éloigner l'amoureux jeune homme. Certain jour que quelques voisins de bonne maison, de bonne humeur et de bon appétit avaient dîné au château, la châtelaine proposa d'aller prendre le café dans l'île du lac, et cette motion fut accueillie avec acclamation. On embarqua en conséquence plateau, tasses, sucrier, liqueurs, réchaud à alcool et un joli coffret de palissandre rempli de cigarettes confectionnées par les adorables doigts effilés d'Anna et de Célénie.

C'était charmant.

Durant la traversée le faiseur de livres horribles exhala de nouvelles plaintes à l'oreille du placeur de vins, qui lui dit :

— Réjouis-toi, Ernest, l'heure de ta délivrance... et de la mienne approche.

— Ouf !... enfin ! ! !

— Crois-le bien : mon impatience égale la tienne.

— Je t'en conjure, Eustache, au nom de la *sainte* amitié, et pour prix de ma docilité de king-charles, aide-moi à vaincre les résistances opiniâtres de M. Davrignol. Tes calembours, calembredaines, coq-à-l'âne, lazzis, charges, pasquinades, queues de mots, facéties à tout propos — et souvent hors de propos — font sa jubilation, lui rappellent le péristyle de la Bourse et le passage de l'Opéra.

— Moi t'aider ?... non pas vraiment, Rosilly, raye ceci de tes papiers ! Tu as refusé *mordicus* de rendre service à mon cousin, et tu oses me demander assistance ?

— Eh bien! maintenant, je ferai pour lui tout ce que tu voudras.

— Trop tard! trop tard!... le vin est tiré... tu le boiras jusqu'à la lie... c'est-à-dire, non, tu ne tâteras pas de mon médoc. »

La voix de madame de Cerdon interrompit ce court dialogue :

— Ça, messieurs les conspirateurs, où en sont vos complots ténébreux?

— Ils touchent à leur fin, madame, répondit Calbottin.

— Je m'en réjouis fort. Cela commençait à nous paraître bien long. — A quand donc la révélation du mystère?

— A tout à l'heure... Je m'en charge... Après le café, le petit verre, la rincette et la *surrincette.*

— Encore quelque mystification, quelque folie drôlatique, quelque plat de votre façon, dit M. Davrignol. Quel homme que ce M. Calbottin! jamais je n'ai rencontré son pareil.

— Vous allez me rendre vain, dit l'enfant de la Dordogne... Ménagez ma modestie, de grâce! »

On prit le café sur une table de pierre. L'air était doux et balsamique. L'illumination se composait de la lune dans son plein, de la poussière diamantée des constellations sans nombre semées dans l'incommensurable, l'infini, des lucioles phosphorescentes et de deux carcels à globes dépolis, autour desquels tournoyaient les nocturnes phalènes.

La note sonore, plaintive, flûtée et monotone des rainettes ajoutait à l'effet poétique de cette scène de villégiature, rappelant jusqu'à un certain point certaine toile de Diaz.

Emmanuel de Vaurambert était tout à la fois musicien et poëte... si toutefois on peut établir une distinction entre l'harmonie des pensées et des sentiments traduits par des mots, des phrases, des vers, et l'heureux accouplement

des sons rendus par des notes. Il exécuta avec beaucoup de sentiment, sur le cor anglais, des motifs d'une suavité et d'une mélancolie pénétrantes, entre autres celui de *Martha*.

On s'entretint ensuite de divers sujets à l'ordre du jour en fumant des cigarettes, après quoi Calbottin réclama le silence, l'obtint et demanda que l'on consentît à ce que Rosilly et Vaurambert lussent, à tour de rôle, un morceau en prose de leur composition. « Car, ajouta-t-il, les poches de ces messieurs sont toujours bourrées de productions littéraires de haut goût, comme les miennes le sont de cartes d'adresse et de factures de l'honorable maison *Carquillet, père, fils et compagnie*, de Bordeaux, laquelle maison jouit de l'inappréciable avantage d'avoir pour représentant et fondé de pouvoirs sur toute la surface du globe terrestre et autres lieux connus et inconnus votre très-peu humble serviteur ici présent. »

On applaudit à la proposition, et la baronne, présidente de l'assemblée, invita les deux écrivains à prendre successivement la parole.

Le romancier parisien déroula négligemment un petit cahier lié par des faveurs de soie verte, dit que ce qu'il allait lire laissait beaucoup à désirer sous tous les rapports et sollicita, avec une appréhension qui semblait sincère, l'indulgence du bénévole auditoire.

Ce préambule fut mis sur le compte d'une modestie exagérée. On se tut et on écouta avec une religieuse attention la lecture d'une vingtaine de pages intitulées : *Nouvelle sentimentale*.

— Mérimée, George Sand, Musset, Toppfer n'ont jamais mieux fait, s'écria Calbottin transporté après avoir battu des mains mieux qu'un claqueur de l'Odéon.

— J'en demeure d'accord, dit la baronne ravie. Quel style ! quelle touche ! quelle poésie !... et puis quelle finesse d'observation !... Voilà certainement un petit chef d'œuvre.

— Exagération ! engouement ! dit Rosilly. Vous voyez

dans cet opuscule ce qui ne s'y trouve point. Cela me flatte infiniment sans doute et témoigne de la bonne opinion qu'on a ici de moi, mais madame... mais messieurs...

— On ne vous demande point votre avis, monsieur de Rosilly, interrompit Anna rayonnante. Vous n'avez pas voix au chapitre.

— On se blase sur tout, dit M. Davrignol, sur l'encens comme sur le reste.

— Indifférence affectée! fit l'abbé. — M. de Vaurambert ne souffle mot. Son suffrage est, je crois, le seul qui manque à M. de Rosilly.

— Et pour cause, répliqua Emmanuel d'un ton assez étrange.

— Pour cause de jalousie de métier, ajouta madame de Cerdon d'un ton piqué.

— Nullement, madame, répondit le jeune homme, vous vous méprenez. Je ne puis... je ne dois faire l'éloge d'une bluette sans importance.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— A mon sens, vous la surfaites... et beaucoup. Une fantaisie ne mérite pas tant de bravos.

— Qu'entends-je! s'écria la baronne scandalisée au plus haut point. Pareil langage offense la politesse autant que le bon goût.

— Madame, je ne saurais parler autrement. Plus tard vous en conviendrez.

— Finissez, au nom du ciel! dit Calbottin en s'interposant. Je demande maintenant la parole pour mon cousin Emmanuel l'*incompris*, qui va nous servir un fruit de son cru. Oyez, oyez! »

Vaurambert ne se fit pas prier et lut avec assurance une nouvelle de peu d'étendue ayant pour titre : *Le Nid de mésanges*. Il risqua aussi son petit préambule dans lequel il eut l'effronterie de déclarer, tout en regardant avec affectation le morose Rosilly, que la donnée de la

nouvellette était fort ingénieuse. Il ajouta que les détails lui paraissaient très-réussis.

Des applaudissements ironiques accueillirent cette déclaration outrecuidante. On était stupéfait d'une présomption si carrée, d'un tel excès d'amour-propre.

— Ceci sera l'ombre au tableau, avait dit la baronne avec une grimace dédaigneuse.

— Qu'en savez-vous, ma mère? avait répliqué d'un ton fâché Célénie. On ne peut pas vous reprocher de gâter M. Emmanuel par un excès de louanges.

— Courage et bonne chance, cousin ! s'était écrié Calbottin en faisant craquer les articulations de ses doigts chargés de bagues. Allons, pars du pied gauche, intéressant conscrit littéraire. Nous sommes tout oreilles... »

Et le trop facétieux Périgourdin avait ajouté bien bas, en se penchant vers M. Davrignol :

« Comme l'animal domestique à qui la nature en a octroyé de si longues. »

On écouta Emmanuel par pure complaisance, d'un air distrait et ennuyé; on bâilla dans le mouchoir, on échangea à mi-voix des critiques fort peu charitables, et, pour la plupart, assez sottes. Il y eut même un vieux puriste, membre de certaine société savante de Limoges ou de Poitiers, qui alla jusqu'à dire tout haut et crûment que le style de cette nouvelle était de l'argot, du patois parisien non du français, et que le sujet n'avait pas l'ombre du sens commun.

Vaurambert ne fut ni interloqué, ni consterné, ni blessé, ni irrité de ce mauvais vouloir patent et laissa voir une indifférence parfaitement philosophique qui toucha les uns et piqua au vif les autres. A ceux-ci cette attitude parut celle de l'orgueil, du dédain superbe, d'un esprit soutenu par le sentiment intime de sa supériorité.

Ils se trompaient complétement comme on va le voir.

— M'est avis, dit l'astucieux Calbottin quand la lecture fut terminée, que nous devons proclamer et couronner

séance tenante le vainqueur du concours à l'instar des jeux floraux de Toulouse.

— Oui ! oui ! fut le cri unanime.

Aussitôt vingt mains, — parmi lesquelles ne figuraient point celles de mademoiselle de Cerdon, comme on peut le penser, — se mirent en devoir de dépouiller de leurs fleurs odorantes les lilas de l'île, et firent un énorme bouquet que l'on offrit en grande cérémonie à Rosilly, qui paraissait au supplice.

Oncques ne fut vu un triomphateur plus triste, plus maussade, — on pourrait même dire plus penaud.

Vaurambert fit preuve du meilleur naturel en cette circonstance, car il ne fut pas des derniers à congratuler son compétiteur.

La pauvre Célénie refoulait son chagrin et dévorait des larmes prêtes à jaillir de ses ravissants yeux couleur violette de Parme.

M. Davrignol, qui seul s'en aperçut, essaya de la consoler par quelques banalités.

— La partialité me révolte, dit mademoiselle de Cerdon. Ma mère obéit à un parti pris. Jamais elle n'a voulu rendre justice aux heureuses aptitudes naturelles de M. de Vaurambert. Il était jugé et condamné d'avance. »

A peine le lauréat fut-il délivré des félicitations hyperboliques de ses admirateurs enthousiastes que Calbottin, ouvrant un large bec, en laissa tomber ces paroles adressées à la baronne :

— Que madame la présidente, dit-il, veuille bien me permettre, en ce moment solennel, de déposer à ses augustes pieds une humble requête qui lui est adressée par mon organe. Je nourris l'espoir qu'elle daignera lui faire bon accueil.

— De quoi s'agit-il ? demanda madame de Cerdon fort intriguée.

— Voici : l'auteur de la nouvelle qui vient d'obtenir les suffrages de ce sagace aréopage aspire à obtenir la char-

mante main — vieux style — de noble demoiselle Célénie de Cerdon ici présente. En conséquence il m'a chargé, moi indigne, d'être auprès de vous, madame, l'interprète de ses sentiments et de son vœu le plus cher. »

Madame de Cerdon, déguisant mal la vive satisfaction que lui causait cette ouverture inespérée, répondit, les yeux fixés sur le romancier qui se tenait coi dans un coin :

— Une affaire de cette importance mérite réflexion, et d'ordinaire c'est à huis clos qu'on la traite. Il faut avant toute chose, monsieur Eustache, que je m'assure des dispositions de ma fille. Si, comme j'en ai l'espoir, ces dispositions sont favorables au désir si honorable, si flatteur pour nous, que vous venez d'exprimer au nom d'autrui, je déclare donner avec plaisir mon consentement.

— Que dites-vous là, ma mère! s'écria Célénie toute bouleversée. Prendriez-vous au sérieux les espiégleries de M. Calbottin?

— Qu'ai-je entendu?... dit à son père Anna aussi surprise qu'indignée.

— Comment se fait-il, demanda la baronne, que l'homme qui aspire à devenir mon gendre se taise et paraisse étranger à la négociation entamée?

— Quoi d'étonnant à cela? répliqua l'officieux Périgourdin. Le trouble, l'émotion, le saisissement, le ravissement, la timidité...

— La timidité doit avoir des bornes.

— Il est donc bien entendu, madame, dit Calbottin, que le refus seul de mademoiselle Célénie peut mettre des bâtons dans les roues... du char conjugal?

— Oh! fit la baronne, Célénie ne me résistera point. C'est l'obéissance même.

— Ma mère, mon excellente mère! dit mademoiselle de Cerdon, réfléchissez, je vous prie, à la parfaite inconvenance de cette manière d'agir, et gardez-vous de prendre un engagement que mon cœur ne saurait ratifier.

— Vous voulez donc me désoler, mon enfant! soupira madame de Cerdon.

— Bravo! fit en bondissant Calbottin. Il n'y a plus à se dédire. L'affaire est dans le sac. *Teneo lupam auribus*... Approchez, mademoiselle Célénie... par ici... Toi, arrive de ce côté-là, mon cousin Emmanuel, *né de Vaurambert*. On vous unit, grâce à mon ingénieux stratagème que madame la baronne voudra bien me pardonner. — Allons, à genoux devant l'arbitre de votre destinée! — Tableau. — C'est parfait. — Il ne nous manque que l'objectif d'un Carjat quelconque... On ne pense jamais à tout.

— Que signifie cette comédie... ou plutôt cette mystification? demanda la baronne presque sévèrement.

— Cela signifie, répondit Eustache, qu'Emmanuel est l'auteur de ce que nous a lu Rosilly et que ce dernier est l'auteur de ce que nous a lu Emmanuel. — Comprenez-vous maintenant, ô perspicace tribunal? — Mesdames et messieurs, messieurs et mesdames, vous vous êtes pris au piége tendu par moi, vous avez donné tête baissée dans le panneau. Le vainqueur du concours est donc, en réalité, le vaincu. Les choses devaient se passer de la sorte... je l'avais prévu. A Dieu ne plaise que j'en appelle à une autre juridiction de la sentence rendue. Elle me semble parfaitement équitable... elle l'est, mais par cas fortuit. En conséquence, ne vous attendez pas à être complimentés par moi de cette justice de pur hasard, à l'aveuglette. — Un conseil d'ami, pour finir. Dorénavant ne vous laissez plus influencer, eblouir par l'apparence, par le nom ou la position, vous pourriez ne pas juger toujours aussi sainement. Il est rare qu'on ait deux fois la même chance.

— Monsieur, dit la baronne qui avait pâli, je trouve ceci parfaitement impertinent. De ma vie, je ne vous pardonnerai ce tour pendable, cette malséante supercherie.

— Ce sera donc après votre mort seulement que vous

me pardonnerez, repartit l'impudent Périgourdin? Je me consolerai de ma disgrâce par la satisfaction sans seconde d'avoir rendu un signalé service à mademoiselle votre fille et à mon cher cousin dont vous n'oserez plus désormais, je pense, contester le gracieux talent.

— Ne comptez pas sur cette consolation, monsieur. Le mariage ne se fera point : il y a eu fraude, mensonge, surprise; j'ai été bernée, trompée, jouée. Le consentement que vous avez extorqué n'a aucune valeur. Je le retire.

— Permettez, madame la baronne... Vous avez engagé votre parole, — étourdiment, il est vrai, — mais cela ne nous regarde pas... Vous avez accepté pour gendre *l'auteur de la nouvelle couronnée*. Rien de plus clair. Or, l'auteur d'icelle est M. Emmanuel de Vaurambert. Vous voilà prise. — Nous sommes sûrs du consentement de mademoiselle Célénie, — qui rougit là-bas et se cache pudiquement, comme il convient, derrière M. Davrignol. — A quand les violons et le gala pantagruélique?

— O déloyauté sans égale! soupira madame de Cerdon. Vous m'avez induite en erreur, donc je retire ma parole, je me dédis, je refuse net...

— Vous ne le pouvez pas.

— Je le puis.

— Non! non!

— Si! si!

— Aux voix!

— Eh bien, soit... Je consens à me rendre à la décision de la majorité. »

On ouvrit immédiatement un scrutin secret. Le sucrier d'argent ciselé tint lieu d'urne. Les personnes opposées au mariage devaient y déposer un petit caillou, les autres une fleur.

Pas un seul caillou ne fut trouvé, quand on fit le dépouillement.

La châtelaine, qui ne s'attendait point à ce résultat,

opposa de nouvelles résistances au milieu du *tolle* général.

Alors Eustache, le mouchoir à la main, grimaçant comme s'il allait pleurer, s'exprima de la sorte :

— Eh quoi ! madame la baronne, vous avez donc des entrailles de panthère!... vous êtes donc décidément intraitable, inexorable, inébranlable, implacable, déraisonnable!... Si tendre hier encore, vous voilà donc aujourd'hui plus dure que le dur silex!... Prenez garde, ne réduisez pas au désespoir ce jeune homme accompli et cette belle jeune fille, votre parfaite image... d'autrefois, s'entend.—Prenez garde! l'eau qui nous entoure est profonde et... un plongeon serait bientôt fait. Il nous faudrait repêcher ces amants infortunés... Je suis bon nageur, c'est vrai ; mais j'aime autant, à vous parler franc, que vous ne m'exposiez pas à une fluxion de poitrine. Les bains froids sont funestes après dîner. »

Cette cocasserie périgourdine fut accueillie par des éclats de rire immodérés, et madame de Cerdon elle-même ne put garder son sérieux. On l'entoura, on la pressa vivement, et le *oui* désiré lui fut arraché enfin.

— Avouez, monsieur Calbottin, dit la dame, que vous vous êtes un peu trop amusé à mes dépens. Cela passe les bornes de la plaisanterie, mais il faut vous accepter tel que vous êtes. Je vous pardonne ce méchant tour de votre façon, mais n'y revenez pas.

— Eh ! comment y reviendrais-je, madame, puisque vous n'avez qu'une fille?

— A propos, monsieur le loustic, peut-on savoir maintenant dans quel but vous espionniez ce pauvre M. de Rosilly, qui a fait preuve du meilleur caractère et à qui nous devons tous des excuses.

— Faut-il tout dire, mon bon? demanda Calbottin au romancier déconfit.

— Oui, répondit tristement Rosilly, je dois vider jusqu'à la lie la coupe de la confusion, de l'humiliation pour

expier ma sotte présomption et mon sordide égoïsme. Parle. »

Le placeur raconta alors la rencontre fortuite sur le boulevard des Italiens, l'ancienne liaison renouée et les constants refus de Rosilly d'aplanir les obstacles qui s'opposaient au début de Vaurambert.

— Voyant, ajouta Eustache en style imagé, que mon heureux condisciple et compatriote, qui navigue sur l'Océan littéraire dans un navire de haut bord, ne voulait point consentir à remorquer le frêle esquif, la coquille de noix de Vaurambert, je résolus d'en tirer vengeance, et, pour arriver à mes fins, je proposai au romancier un pari qu'il accepta inconsidérément et qu'il vient de perdre: il s'agissait de placer en tête d'un roman qu'il achevait alors — lui Rosilly — le nom parfaitement inconnu de Vaurambert, et, par contre, d'écrire au frontispice d'un roman inédit de ce dernier le nom de Rosilly en possession de la notoriété. Un silence absolu était la condition expresse de la gageure. Je soutenais, moi, que l'œuvre déguisée de l'homme en renom serait repoussée par tous les éditeurs parisiens, depuis les moindres jusqu'aux gros bonnets — même par ceux qui savent lire et qui lisent — tandis que le roman de mon obscur cousin serait édité sans difficulté aucune — grâce à son étiquette fallacieuse — et aurait le succès qu'il mérite. Rosilly se flattait que sa touche magistrale, à lui, serait aisément reconnue dans le travail présenté comme émanant de Vaurambert et qu'on ne manquerait pas de trouver l'autre tout à fait indigne des antécédents d'une plume qui se dit d'or et pourrait bien n'être que de cuivre mal doré.

L'enjeu de mon compatriote fut cent écus, le mien cent bouteilles de médoc représentant la valeur de cette somme. Je tins à être chargé de la négociation, de toute la conduite de l'affaire et, pour avoir l'entière certitude que le romancier ne révélerait à personne notre pari, je l'arrachai subitement, un beau matin, à son domicile, à ses

affaires, à ses habitudes, à ses amis, à ses plaisirs pour l'entraîner ici, et dès lors je ne cessai pas un seul instant de veiller à ce qu'il ne dît et n'écrivît rien de notre épreuve, de faire l'espion.

— Mais, demanda madame de Cerdon, quel a été le sort des deux manuscrits.

— Vous ne le devinez pas?... l'ouvrage de Vaurambert, attribué à Rosilly, a été payé un bon prix, et tout annonce qu'il fera son chemin.

— Incroyable! incroyable! s'écria la baronne.

— Quant à l'autre manuscrit, impossible de le caser nulle part. Personne n'en a voulu, — même pour rien, — *au pair.* — Rosilly sera obligé de changer le titre pour le placer en feuilleton dans un journal, *grand* ou *petit.* Rien de plus simple.

— Inimaginable! fit madame de Cerdon.

— Eh! non, non! c'est l'ordinaire. Les choses ne se passent jamais autrement.

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout.

Cette vérité n'a pas cessé un seul instant d'être vraie depuis que M. de Francaleu l'a débitée sur la scène du Théâtre-Français. »

Tout en faisant fort à propos cette citation empruntée à *la Métromanie*, Calbottin montra en ricanant les lettres des éditeurs qui refusaient net de se charger du livre attribué à M. de Vaurambert, et se livraient à toutes sortes d'observations critiques fort malsonnantes, mais peut-être fondées. L'un d'eux disait, — rengaîne ordinaire, ineptie stéréotypée : « Repassez quand vous serez connu, et alors on verra, » comme s'il était possible, dans l'état actuel des lettres, de se faire connaître sans un intermédiaire qui prélève les trois quarts du profit... quand il y en a.

— Ainsi donc, reprit Calbottin, il demeure établi, — et votre décision de tout à l'heure corrobore ma conviction, — il demeure établi que l'immense majorité des mortels ne juge le vin que sur

L'ÉTIQUETTE DU FLACON.

— Bravo! cria la baronne qui avait retrouvé toute sa bonne humeur, bravissimo, monsieur Calbottin! Voilà une comparaison parfaitement juste et tout à fait convenable à la profession que vous exercez.

— Je suis aplati, démonté, hors de combat, soupira Rosilly, réduit à crier piteusement merci, comme les vaincus des anciens tournois. — Es-tu content, ô Calbottin? Que te faut-il encore?

— Plus rien; je suis bon prince après tout, mon cher garçon, et pour te le prouver, je prétends te marier, toi aussi, séance tenante.— J'ai la main heureuse aujourd'hui. Profitons-en bien vite.

— Malepeste! fit madame de Cerdon, quel marieur infatigable!... Est-ce que M. de Rosilly se serait brûlé à la chandelle, lui aussi?

— Demandez à M. Davrignol. Plus que personne, madame, il est en mesure de vous renseigner sur ce chapitre.

— Bon! j'y suis, je comprends ce que parler veut dire. La pièce que nous venons de jouer en petit comité va recommencer. Seulement la mère barbare sera remplacée par un rôle de père rébarbatif... Cela menace de devenir terriblement monotone... Allons, papa Davrignol, humanisez-vous, faites comme moi, suivez mon mauvais exemple. Cédez.

— Madame la baronne, répliqua le vieillard, je vous vois venir. Vous voudriez être imitée pour pouvoir tenir tête à toute désapprobation. Loin de moi la pensée de ressusciter un de ces pères entêtés qui abondent dans le

théâtre de Molière et contrecarrent sottement des affections honnêtes et réciproques. J'aime les lettres, mais tout comme le sage Baliveau, je ne crois pas que leur culte constitue une profession. — M. de Rosilly n'a qu'à s'en faire une et aussitôt ma fille unique est à lui, sinon il faudra attendre que je sois parti pour un monde réputé meilleur, ou qu'Anna soit majeure.

— Ah ! père, père... ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille dont les yeux se mouillaient.

— Eh bien ! s'écria le feuilletoniste, touchez là, monsieur Davrignol. Nous serons satisfaits l'un et l'autre. J'entrerai au ministère des affaires étrangères...

— Bien qu'il soit tout à fait étranger aux affaires, observa Calbottin.

— Connu ! connu ! cria Vaurambert. — Le cliché est par trop usé. Qu'on l'envoie au fondeur ! »

Davrignol secoua la main de Rosilly, qui avait complétement oublié son petit mécompte, l'égratignure faite à son amour-propre. Anna cachait sa figure rougissante sur les genoux de Célénie non moins émue.

— Décidément tu es un homme admirable, dit Rosilly en prenant à bras-le-corps le gros Calbottin.

— Il y a longtemps que je le sais, repartit ce dernier. Toutes les fois qu'il m'arrive de chasser, je fais coup double comme aujourd'hui. — C'est passé en habitude.

— L'abbé, vous bénirez ces deux mariages qui se feront ici le même jour, dit la baronne. Vous endosserez la chape *gueule et or* et le surplis brodé par ma fille.

— *Gueule?...* ça doit lui aller, fit malicieusement Calbottin. Vive la *gueule !*

— Avec le plus grand plaisir, madame la châtelaine, dit le bon ecclésiastique... *Ah ! comme je vais officier !* »

Cette véridique aventure, lecteur bénévole ou malévole, a un grand tort à mes yeux de narrateur fidèle : celui de finir par l'éternel, l'inévitable mariage comme la plupart

des comédies de l'ancien répertoire en général, et de feu M. Scribe en particulier; mais je m'en console par la pensée qu'elle plaira nécessairement aux pères, aux mères de famille et aussi aux jeunes filles n'ayant pas une dévotion toute particulière à certaine sainte, maussade et rechignée, qui ne manqua jamais de chapeaux.

Alfred de Bougy.

LES SUPERSTITIONS DANS LE MARIAGE

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL (1)

L'amour, les fiançailles et le mariage, furent l'objet d'une foule de superstitions, pendant le moyen âge. Les croyances populaires païennes n'avaient point disparu, et le christianisme avait fait naître de nouvelles aberrations; si bien que, çà et là, les unes et les autres se mêlant, se complétant, les idées les plus étranges, les plus absurdes, ou assurément les plus illogiques, dominaient les populations de la France.

Comment se faire aimer? Comment, sans être beau ni aimable, sans posséder des cheveux frisant naturellement, — ce qui plaisait d'une manière irrésistible, assurait-on, — comment éveiller l'amour chez une autre personne? N'existait-il pas divers moyens d'attacher les cœurs rebelles? Pourquoi ne pas user de charmes, sacrés ou profanes, de pratiques secrètes, d'artifices ingénieux?

Les gens habiles, devins, nécromanciens, sorciers, ne savaient-ils pas composer des philtres de toute espèce?

(1) Fragment inédit du 4e volume des *Mémoires du peuple français*, en cours de publication.

Les sortiléges admirables, les magiques invocations manquaient-elles? Puis, si le diable faisait peur aux jeunes filles ou aux garçons timides, tous avaient une ressource qui ne nuisait pas au salut de leurs âmes : ne pouvaient-ils recourir aux prières, aux messes et aux jeûnes?

Que de sottises et de folies passaient par le cerveau des individus qui voulaient inspirer de l'amour! Les talismans, les philtres abondaient ; les maléfices surpassaient tout ce que l'on imagine.

Parmi les amoureux qui cherchaient à être payés de retour, celui-ci mettait une bague de jonc ou de paille au doigt d'une jeune fille, et celui-là lui faisait forger un anneau avec un vieux fer de cheval ; un autre portait un ruban dont elle s'était parée, ou une boucle de ses cheveux ; un autre, selon l'usage païen, considérait comme un philtre les rognures des ongles de la bien-aimée, dans la boisson de laquelle il jetait, à l'occasion, de la poudre de pouliot sauvage, plante aromatique du genre des menthes. L'aimant broyé était également mêlé à des breuvages amoureux.

A Roscoff (Finistère), les femmes, après la messe, balayent encore la poussière de la chapelle de la Sainte-Union et la soufflent du côté par lequel leurs époux ou préférés doivent revenir. Elles pensent fixer ainsi le cœur de ceux qu'elles aiment (1). A Bar-sur-Aube, aux environs et dans plusieurs autres localités, des jeunes filles se rendent, à certains jours de l'année, sur la colline de Sainte-Germaine, sur le lieu où, selon la tradition, cette martyre fut ensevelie, pendant le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Là, elles enfouissent en terre des épingles, car elles espèrent obtenir, par ce sacrifice et par l'intercession de sainte Germaine, un mari selon leur gré. Ailleurs, on enchaîne amoureusement un indifférent en s'attachant au cou les mots suivants, séparés par des

(1) J. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, etc. In-8°, Paris, 1799.

croix : *Autos* + *à Aorto*, + *Noxio* + *Bay* + *Gloy* + *Aperet*.

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les amoureux ont voulu être aimés, dussent-ils pour cela contracter un pacte avec le diable.

Aux innocents moyens se joignaient parfois des breuvages où entraient des ingrédients trop efficaces et souvent malfaisants, qui rappelaient les invocations infernales de la Grèce et de Rome.

Certaines gens ne craignaient pas non plus de composer des breuvages d'amour qui contenaient tout ensemble des herbes, des poissons, des os de mort pulvérisés, des reliques, des hosties consacrées, des fragments d'ornements d'église, des cierges, des rameaux bénits, des minéraux précieux ou des perles magiques, de l'eau bénite, du saint-chrême ou des saintes huiles. Aussitôt les cœurs froids s'enflammaient, les natures calmes devenaient passionnées. Que de fois, hélas ! les malheureux qui buvaient ces drogues, en mouraient ! On raconte qu'un Lyonnais, voulant être aimé de sa femme, qui le repoussait, lui fit avaler quatre cantharides pulvérisées dans un verre de vin du Rhône. Il s'attendait à être heureux ; il fut veuf le lendemain (1).

Quand un accord s'était établi entre les âmes, les fiançailles précédaient ordinairement le mariage. Après les arrhes données, après l'échange des anneaux, après les cérémonies accoutumées, lorsque les fiancés sortaient de l'église, on les aspergeait d'eau bénite. D'autres fois, sans doute pour leur former le caractère, la foule se mettait à les battre ou à les empêcher de mettre les pieds dans la rue, avant qu'ils eussent payé rançon. Ou bien encore leurs amis les entraînaient, bon gré mal gré, au cabaret ;

(1) Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, au mot *Amour*. In-8°, Paris, 1825.

et, en cas de résistance, ils les poursuivaient de huées, les accueillaient avec des charivaris.

Jusque-là, rien ne ressemblait à de mauvais présages. Mais quel sinistre avenir menaçait le fiancé qui laissait tomber son chapeau à terre! Tout portait à croire que son mariage manquerait, comme manquerait celui de la fiancée dont quelqu'un touchait la main droite avec la main gauche, et sur le pied droit de laquelle on marchait.

Pour le mariage, surtout, l'art de la divination éclatait. Il suffisait à une jeune fille de remuer, avec sa main, l'eau d'un seau tiré du puits et d'y jeter des œufs cassés sur la tête d'un individu quelconque, pour que la pauvrette pût voir dans cette eau l'image de l'homme qu'elle était destinée à épouser. Il y a plus : selon l'*Évangile des quenouilles*, « fille qui vouloit scavoir le nom de son mari advenir devoit tendre devant son huys (porte) le premier fil qu'elle alloit celuy jour. » Elle demandait le nom du premier homme qui passait, et tenait pour certain que son mari porterait ce même nom.

En Bretagne, la belle qui avait grande envie de se marier dansait tout simplement autour des feux de la Saint-Jean, cette réminiscence de la fête druidique du solstice d'été. Elle pouvait aussi enfoncer des épingles dans la couronne qu'une de ses amies lui avait donnée. Enfin, elle jetait des épingles dans une fontaine ; et si une de ces épingles surnageait, le mariage de l'impatiente jeune fille était proche.

Inutile de dire que bien des Bretonnes, à l'heure où nous écrivons, ne dédaignent pas ces pratiques superstitieuses.

L'idée antique de jours fastes et néfastes survivait aux doctrines de l'Église chrétienne Donc, ne pas se marier à la fête de saint Joseph, jour férié, mais redouté de tous les maris, car des esprits malicieux avaient irrévérencieusement transformé l'époux de la Vierge en patron des maris trompés. Ne pas prendre femme pendant le carême,

ni les dimanches, ni les principales fêtes chômées, temps inapte au mariage, sauf quelques exceptions ; ni les jours de jeûne, quatre-temps et vigiles, car un synode (Besançon, 1573) déclarait que, dans ce cas, les époux seraient forcés de coucher seuls. Il fallait que l'Église s'élevât contre la blâmable conduite des gens qui se mariaient de grand matin avec des habits sales ou négligés, et qu'elle interdît l'usage d'offrir des étrennes ou des présents à la mariée devant l'autel même.

Dans la montagne Noire, le mois de mai tout entier était complétement réprouvé par les jeunes filles, quant au mariage. « Chose inconvenante, prétendaient-elles, et disent-elles aujourd'hui encore, que de se marier à une époque où les ânes sont amoureux ! » En Normandie, le mois d'août méritait réprobation ; les époux qui le choisissaient devaient toujours devenir jaloux. Ajoutons que, chez les Normands, épouser un homme veuf de plusieurs femmes paraissait une action fort dangereuse : cet homme, croyaient-ils, avait la *rate blanche*, comme toute femme veuve de plusieurs maris.

Selon les superstitions populaires, lorsque les époux rencontraient, en se rendant à leur paroisse, une femme grosse ou échevelée, un moine, un prêtre, un passant borgne, boiteux ou aveugle, un chien, un chat, un serpent, un lézard et bien d'autres objets réputés fatals, leur union devait être malheureuse. De même lorsque, chemin faisant, ils entendaient le cri d'un animal de mauvais augure ; de même si quelque importun s'avisait de retenir la future mariée par sa robe, ou le futur époux par son manteau.

Les fiancés rencontraient-ils une courtisane, un loup, une araignée, un crapaud ? sortaient-ils de leur demeure au bruit du tonnerre ? saignaient-ils de la narine droite, ou leur oreille droite venait-elle à tinter ? Ces faits-là et d'autres qu'il serait trop long de citer, mais ayant d'ailleurs aussi peu de valeur, portaient la joie au cœur de

chacun, car ils présageaient un heureux mariage. En général, les époux qui voulaient s'assurer un avenir fortuné s'attachaient sur la tête, le jour de la bénédiction nuptiale, des amulettes d'or ou d'argent (1).

L'usage suivant existait, existe encore parmi les Périgourdins. Toute jeune fille qui allait recevoir le sacrement de mariage remplissait de millet sa poche droite, afin de n'éprouver aucun sort fatal la première nuit de ses noces. Le mauvais génie qui voudrait lui nuire, pensait-elle, serait obligé de prononcer autant de mystiques paroles que sa poche contiendrait de grains de millet. Or, comment le méchant connaîtrait-il le nombre de ces grains?

Afin d'éloigner tous maléfices, les jeunes époux du Périgord plaçaient une pièce de monnaie au fond de leurs souliers, quand sonnait l'heure de la célébration du mariage. En outre, ils n'oubliaient pas d'inviter les sorciers à la cérémonie, pour que ceux-ci ne cherchassent pas à les poursuivre de leur maligne influence. On les prenait par le sentiment.

Le maléfice le plus redouté, le plaisant épouvantail de nos pères, selon l'expression de Paul Lacroix, consistait dans le « nœud de l'aiguillette ». Par ces mots « nouer l'aiguillette », on désignait, d'une manière figurée, une opération magique ayant pour objet, et souvent pour résultat, d'empêcher la consommation du mariage. Les jaloux implacables et les amantes délaissées avaient recours à ce moyen contre tel nouvel époux dont le bonheur faisait leur propre supplice.

L'usage de lier l'aiguillette remontait à l'antiquité la plus reculée. Il florissait avec épanouissement au moyen âge, car un savant comptait plus de cinquante façons d'agir à cet égard (2). Nous le retrouvons, de nos jours, dans certains pays où n'a pas disparu la croyance aux sorciers et aux magiciens.

(1) *Conciles de Labbe*, t. VIII, p. 562.
(2) J. Bodin, *Démonomanie*. In-4°, Paris, 1581.

Un ou plusieurs nœuds formés à une bandelette, à une corde, à un ruban, à une courroie, même à un cheveu, opéraient le maléfice, pourvu que celui qui employait ce procédé eût soin de choisir le moment où l'on célébrait le mariage ; pourvu qu'il récitât des formules magiques, qu'il débitât à rebours, par exemple, un des versets du psaume ***Miserere mei, Deus***, en répétant trois fois les noms et surnoms des époux. Ou bien le noueur d'aiguillette se contentait de prendre un cordon, d'y faire un premier nœud et un signe de croix, en disant : ***Tibald;*** — un second nœud et un second signe de croix, en disant : ***Nobal;*** — un troisième nœud et un troisième signe de croix, en disant : ***Vanarbi***. Ces mots cabalistiques formaient le charme pendant qu'on unissait les époux.

L'efficacité du procédé devenait plus grande, lorsque les formules étaient prononcées sur un tombeau ou dans un lieu consacré. Ici l'aiguillette était nouée pour un jour, là pour un mois, ailleurs pour un an.

Combien le jeune époux tremblait à l'idée du nœud de l'aiguillette ! Il arrivait parfois que la peur du mal lui donnât le mal de la peur. L'influence de l'imagination, chez quelques sujets ignorants et crédules, produisait la réalité. A force de croire qu'on leur avait noué l'aiguillette, ces maris étaient frappés d'une véritable impuissance.

Il paraît que des enfants vivaient du métier malhonnête de noueur d'aiguillette. On les y avait dressés. Ce talent rapportait de grosses sommes aux sorciers, sorcières, charmeurs et charmeresses. Le parlement de Bordeaux punit encore les « noueurs d'aiguillette », au commencement du dix-huitième siècle. Il condamna à être brûlé vif un malheureux « convaincu d'avoir lié » non-seulement un seigneur de bonne maison, mais son épouse, sa femme de chambre et ses servantes (1).

(1) Pierre de Lancre, l'*Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, etc. In-4°, Paris, 1622.

D'autres sortiléges, analogues au nœud de l'aiguillette, tendaient au même but. Pendant la cérémonie nuptiale, pour porter malheur à l'amoureux, au moment où celui-ci présentait l'anneau à sa femme, il suffisait qu'un assistant tournât les mains en dehors et enlaçât les doigts les uns dans les autres;

De lier la queue d'un loup, en prononçant les noms des mariés;

D'attacher certains billets ou des morceaux d'étoffe à leurs habits;

De les toucher avec un certain bâton confectionné avec un certain bois;

De leur administrer certains coups dans certaines parties du corps;

De les regarder en débitant certaines paroles;

De faire certains signes avec les doigts, les mains, la bouche, les pieds, etc.

L'Église excommunia les auteurs de ces sortiléges détestables. La superstition du nœud de l'aiguillette triompha sous toutes ses formes. Avec le temps, le nombre des peureux ne diminua guère. Les conciles, synodes et rituels durent s'opposer aussi aux procédés employés contre le maléfice.

Leurs décrets ne dissuadèrent pas les populations de combattre le nœud de l'aiguillette. Une coutume, fort répandue encore en Europe, consistait dans le chaudeau, sorte de brouet ou de bouillon chaud, appelé aussi soupe, pâté, ou fricassée de la mariée. Philtre destiné à empêcher les époux de dormir, au lieu de déjouer les tours malins du démon. On apportait processionnellement le chaudeau à la mariée, avec accompagnement d'instruments et de chansons, pendant la première nuit des noces.

De nombreuses superstitions avaient pour but de dénouer l'aiguillette, et, malgré l'intervention de l'Eglise, elles s'étaient propagées par toute la France. Leur sin-

gularité égalait celle des procédés qui servaient à opérer le redoutable maléfice. Il n'y a qu'à choisir parmi ces superstitions diverses, il n'y a qu'à indiquer les plus communes.

Tel mari, par prudence, mettait deux chemises à l'envers le jour de ses noces, passait trois fois sous le crucifix sans le saluer, remplissait sa poche de sel, plaçait des sous marqués dans sa chaussure ; tel autre avait soin de faire bénir plusieurs anneaux destinés à l'épouse, ou bien il recommandait à celle-ci de laisser tomber la bague qu'on lui présenterait; tel autre, d'après le conseil de quelque mauvais plaisant, baisait l'orteil du pied gauche de sa femme qui, à son tour, lui baisait l'orteil du pied gauche. Après quoi ils faisaient tous deux le signe de croix avec leurs talons et marmottaient une prière quelconque. On voyait des gens placer une bague sous les pieds de l'époux qu'ils voulaient préserver, pendant la cérémonie nuptiale. D'autres lisaient l'Évangile de saint Jean *In principio*, avant la célébration de la messe du mariage. D'autres prononçaient trois fois *Yémon* avant le lever du soleil. D'autres écrivaient sept fois sur un parchemin vierge le psaume *Eripe me de inimicis meis*, et liaient ce philactère sur la cuisse du mari (1), ou, se contentant d'écrire sur un parchemin, dès l'aube, le mot *Avigazirtor*, ils s'en remettaient au secours du ciel. D'autres, enfin, portaient un anneau, dans lequel était enchâssé l'œil droit d'une belette.

Bien que l'archevêque Hincmar eût conseillé la confession aux époux maléficiés du nouement d'aiguillette, bien que différents prélats eussent ordonné, pour ce cas, des jeûnes et des aumônes, les imaginations malades préféraient les moyens magiques énumérés par nous. Le surnaturel régnait, au moyen âge.

(1) J. Wierius, *De præstigiis dæmonium*, etc. Lib. V, cap. 26, in-4°. Bâle, 1577.

Et combien de cérémonies plus étranges encore que les formules précitées, plus païennes, plus vilaines, plus impures, plus sales, accomplies avec l'anneau sacramentel, et entremêlées grotesquement d'oraisons spéciales! « Bénite aiguillette ! je te délie, » disait l'exorciseur en commencant. Tantôt, un bien avisé frottait de graisse de loup les montants de la chambre nuptiale; tantôt, obéissant aux prescriptions d'un empirique, notre maléficié mangeait un pivert rôti avec du sel bénit, ou respirait la fumée de la dent d'un mort jetée dans un réchaud; tantôt un bon vivant perçait un tonneau de vin blanc, dont il faisait couler le premier jet dans l'anneau symbolique. Dans certains cas, les crédules s'imaginaient d'uriner dans le trou de la serrure de l'église où le mariage avait été célébré, et très-souvent ils frappaient avec des bâtons la tête et la plante des pieds du marié, à moins qu'ils ne préférassent déshabiller les époux, afin de les coucher tout nus par terre.

Le remède le plus simple, soit contre le nœud de l'aiguillette, soit contre les procédés magiques employés pour le délier, chacun le devine et les hommes sensés l'adoptaient. Il consistait à faire célébrer les épousailles la nuit, en cachette, dans quelque chapelle basse et bien fermée aux regards indiscrets. De la sorte, le jeune époux échappait aux mille méchancetés du diable.

Nous n'en avons pas fini avec les superstitions relatives au mariage. La matière était presque aussi vaste que celle des superstitions relatives à la mort. Sous certains rapports, les unes se confondaient avec les autres, et le « plus beau jour de la vie » était trop fréquemment attristé par de sinistres présages.

En Bretagne, on croyait que des deux cierges placés devant le mari et la femme, celui qui répandait la lumière la moins brillante indiquait le conjoint destiné à précéder l'autre au tombeau. Dans l'Orléanais, le même sort attendait l'époux dont le cierge coulait le plus vite.

Selon cet ordre d'idées, enfin, quand plusieurs mariages étaient célébrés à une seule messe, aux environs de Limoges, personne ne doutait que le dernier conjoint sorti de l'église ne dût mourir le premier.

Le point essentiel consistant, pour la plupart des gens, à commander en ménage, tout prétendu Limousin se mettait à genoux sur la robe de sa femme pendant la cérémonie. Cela lui assurait le rôle de maître. D'un autre côté, dans plusieurs localités du Languedoc, les habitants décoraient de guirlandes de myrte et de laurier, surmontées d'une couronne de fleurs, l'habitation des nouveaux époux. Et il fallait voir la mariée arriver là, en s'appliquant à franchir d'un pied léger le seuil de la porte ! Elle se figurait que, par une telle pratique, elle deviendrait certainement maîtresse dans le ménage. Cet usage n'a pas disparu.

Au surplus, certaines femmes s'imaginaient posséder le droit de donner leurs maris au diable ; certains maris revendiquaient la même faveur contre leurs moitiés, ainsi qu'on le voit dans un livre : « Au diable faict promesse de lui bailler sa femme (1). »

A l'imitation des mariages réels, entourés de superstitions, des mariages surnaturels se contractaient avec la consécration du sabbat, pour les sorciers qui s'alliaient avec le diable ou ses représentants, — le bouc, la chèvre, le chien et le porc. Il y avait aussi des unions mystiques que cimentait, pour plus d'un illuminé, un contrat dûment signé par-devant notaire. Dans les couvents, quelquefois un moine épousait la sainte Vierge ou une sainte ; quelquefois une religieuse épousait Jésus-Christ ou un saint. Doux fanatisme qui compensait peut-être, pour quelques âmes abîmées dans la solitude, une inclination brisée, et qui les consolait d'une passion humaine par l'amour divin.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

(1) *Heures de Rouen*, Simon Vostre, au bas d'une gravure, 1508; A.-A. Monteil, *Hist. des Franç. des divers états*, t. II, p. 170.

UN TRAIT DE VERTU

DE MADEMOISELLE BEAUMESNIL

PAR

MAURICE CHAMPION

Parmi les anecdotes mises sur le compte des demoiselles d'opéra, des danseuses ou des cantatrices, — sirènes qui firent les délices et la ruine des gentilshommes sous Louis XV et son successeur, — nous allons en raconter une entièrement historique qui fit quelque bruit vers l'année 1778 ; elle mérite d'être recueillie autant pour le nom de son héroïne que pour la rareté du fait à une époque où la licence était le privilége des coulisses.

Une pareille aventure de nos jours passerait inaperçue, car depuis que la scène est devenue une véritable branche des arts, depuis qu'une actrice n'est plus une courtisane, mais une artiste, on peut trouver là, comme ailleurs, des sentiments purs et élevés : nous n'avons pas la prétention cependant de nous poser en moderne don Quichotte, de nous faire le chevalier de la vertu de toutes nos comédiennes. Non, le théâtre sera toujours le sanctuaire où notre aristocratie de nom ou d'argent, comme la noblesse de l'ancien régime, ira enfouir sa fortune ; où nos gens

de bourse, nos banquiers comme les financiers et les fermiers généraux du siècle passé iront chercher les moyens d'éparpiller, le soir, l'or qu'ils auront entassé le matin, aux dépens de quelques clients débonnaires, avec cette différence toutefois que notre temps est beaucoup plus positif et moins prodigue. Les générosités folles ne sont pas de notre époque!

I

Le vicomte de la Blinaye, cadet d'une bonne famille de Bretagne, était entré fort jeune au service du roi, avec une charge de sous-lieutenant dans le régiment de Condé-Dragons, cavalerie. A lui seul était réservé de se créer un avenir, car la loi d'aînesse l'expulsait impitoyablement de l'immense héritage de son père, dont le patrimoine devait passer à son frère aîné, le comte de la Blinaye, officier rouge sur les navires de Sa Majesté.

Doué d'une grande fermeté de caractère, d'une bravoure héréditaire à tous gentilshommes bretons, le vicomte de la Blinaye parvint, à travers les guerres désastreuses de Louis XV, au grade de maréchal de camp, avec la croix de Saint-Louis. Mis à la retraite, à la paix de 1763, il n'eut d'autre ambition désormais que de terminer au sein du repos une vie jusque-là consacrée au rude métier des armes. Agé de quarante-cinq ans à peine, il aurait pu faire choix d'une compagne qui eût animé sa solitude; mais il n'avait encore senti battre son cœur que pour la gloire. L'amour, pour lui, était un mot vague, une erreur de l'imagination, qu'il était toujours facile de comprimer.

Le vicomte de la Blinaye vieillissait donc retiré en

Bretagne, dans un antique manoir aux tourelles crénelées, dont son frère lui avait laissé la jouissance ; là, il menait l'existence la plus douce et la plus tranquille, ne renonçant aux plaisirs de la chasse que pour aller siéger aux états de la province, qui se tenaient à Morlaix ou à Rennes. Chaque gentilhomme faisait de droit partie des états.

Depuis près de quinze années déjà, M. de la Blinaye passait ainsi sa vie, lorsqu'un événement inattendu vint tout à coup en détruire la régularité.

A cette époque commençait cette terrible guerre d'Amérique, dans laquelle la marine de France abaissa tant de fois le pavillon anglais, et où brillèrent d'un si vif éclat Suffren, d'Estaing, Lamothe-Piquet, ces noms tant redoutés de nos voisins. Le comte de la Blinaye parvenu, de simple officier rouge, au rang de chef d'escadre, fut désigné, lors de la formation des grandes flottes, pour faire partie de celles du comte d'Estaing. Commandant d'un vaisseau de soixante-quatorze, il avait été envoyé en croisière avec une seule frégate, et, dans une terrible rencontre, il était tombé sur son bord, tué par un boulet ennemi.

Héritier naturel de son frère, mort veuf et sans enfants, M. de la Blinaye prit le titre de comte avec une fortune de près de 200,000 livres de rente. Ce changement de position vint lui imposer des obligations qu'il n'avait point eues jusqu'alors, et il résolut d'aller vivre dans la capitale. Possesseur d'un vaste et magnifique hôtel, il eut bientôt monté sa maison avec la somptuosité digne d'un seigneur de la cour de Versailles.

La principale affaire de toutes les grandes fortunes à cette époque était une loge à l'Opéra, aux Français et à la Comédie italienne. L'Opéra devint bientôt la distraction habituelle de M. de la Blinaye. Il en fut un spectateur assidu, plus encore par goût que par ton ; c'était alors le beau temps de l'Opéra.

En présence de cet essaim de femmes si coquettes et si

piquantes dont mesdemoiselles Duthé, Guimard, Arnould, sont devenues le type consacré, M. de la Blinaye sentit naître dans son cœur un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé; les applaudissements qu'il prodiguait particulièrement à mademoiselle Beaumesnil étaient plus que de l'enthousiasme pour son talent. Chaque fois qu'elle chantait, on distinguait au milieu des battements de mains du parterre les exclamations et les bravos frénétiques qui partaient d'une loge des secondes de face ; c'était celle de M. de la Blinaye : le vieux gentilhomme breton, peu au courant des manières des grands seigneurs, ne pouvait s'empêcher d'exprimer bruyamment le vif plaisir que lui causait la voix douce et expressive de mademoiselle Beaumesnil.

Mademoiselle Beaumesnil, quoique ayant passé la première jeunesse (elle avait alors trente ans) (1), possédait au suprême degré tout ce qu'il faut pour plaire : sa taille moyenne et bien prise, sa physionomie toujours riante, ses traits d'une finesse exquise, sa fraîcheur éclatante, tout cela joint à la voix la plus suave, au maintien le plus gracieux, à la coquetterie ravissante de ce temps, faisait

(1) Henriette-Adélaïde Villard, dite Beaumesnil, était née le 31 avril 1748; à sept ans elle jouait la comédie. Préville, l'ayant vue, la jugea digne de remplir un rôle pour mademoiselle Dangeville dans les soubrettes; elle débuta le 27 novembre 1766 dans la pastorale de *Sylvie*, où elle surpassa mademoiselle Arnould, et joua ensuite les princesses après cette actrice dans *Dardanus*. *Castor et Pollux*, *Iphygénie en Aulide*, etc.; elle la remplaça aussi dans *Myrtil et Lycoris*; elle créa les rôles de Clarisse et de Lyris dans le 1er et le 3e acte du *Carnaval du Parnasse*; ceux de Chloé et de Céphise dans le premier et le dernier acte de l'*Union de l'Amour et des Arts*. A cette époque, les opéras-ballets, tels que les *Éléments*, les *Sens* et autres pièces qu'on jouait sous le titre de *Fragments*, se composaient de plusieurs actes dont chacun formait une pièce entière. Elle joua ensuite Zémire dans *Ismenor*. Son triomphe était le genre pastoral, et elle dansait aussi fort agréablement. Qui ne connaît la gracieuse et galante épitre que Dorat lui a adressée?

de mademoiselle Beaumesnil une des plus délicieuses femmes de l'Opéra.

Dès la première fois qu'il la vit, M. de la Blinaye ressentit un trouble et un ravissement auxquels succéda l'amour le plus passionné. Il ne pouvait se rendre compte du nouveau sentiment qui venait de l'agiter; une seule pensée le poursuivait; mademoiselle Beaumesnil était toujours là devant ses yeux; c'était bien l'amour avec toutes ses émotions et ses désirs. Malgré lui, lorsqu'elle chantait, une puissance mystérieuse le retenait immobile, les yeux fixes et l'oreille attentive, comme sous un prestige féerique, un lien invisible l'entraînait vers cette femme qu'il n'avait vue que sous l'éclat d'un lustre, à la clarté scintillante de mille bougies.

Un soir, que M. de la Blinaye se promenait seul, au foyer, le nom de mademoiselle Beaumesnil, prononcé dans une conversation de jeunes fous, vint tout à coup le tirer de sa rêverie.

— Je te parie vicomte, qu'il est aussi facile de s'en rendre maître que d'une forteresse abandonnée, et qu'avant la fin de la semaine, la Beaumesnil est à moi.

— Je le crois parbleu bien! mais à la condition de vendre ton marquisat, car je ne présume pas que tu aies la fatuité de compter sur l'effet de tes avantages personnels... Suis l'exemple de Soubise, de Lauzun ou de l'Autrichien Mercy d'Argenteau, fais-toi précéder d'un laquais chargé d'or, et tout sera dit; car elle est libre en ce moment... A moins cependant qu'un plus riche acquéreur ne fasse monter l'enchère. »

Les premières mesures de l'ouverture vinrent interrompre cette conversation. Les quelques mots que M. de la Blinaye avait entendus firent naître mille projets dans sa tête : ce n'était pas sans une secrète répugnance qu'il en venait à l'idée d'acheter les bonnes grâces de cette femme pour laquelle il éprouvait un amour réel et presque un sentiment respectueux. Elle était libre, et par.ton, par

mode, un magnifique débauché, en échange de quelques poignées d'or, allait peut-être devenir l'heureux amant de mademoiselle Beaumesnil... Cette idée le tourmentait cruellement.

Rentré en son hôtel, M. de la Blinaye résolut d'écrire à mademoiselle de Beaumesnil, et sans plus tarder, il lui adressa la lettre suivante :

« Mademoiselle,

« Admirateur passionné de votre beauté et de votre talent, je n'ai pu vous voir, vous entendre, sans ressentir une vive impression. Je vous aime, et je viens vous dire avec toute la franchise d'un soldat et d'un Breton, que je serai le plus heureux des hommes si vous daignez me permettre de vous présenter mes hommages. Il me reste une confidence à vous faire : j'ai bientôt soixante ans!

« Je suis, Mademoiselle, le plus sincère de vos serviteurs.

« Le comte DE LA BLINAYE. »

L'actrice allait se mettre au lit lorsque sa femme de chambre lui remit cette lettre, qu'un laquais en grande livrée venait d'apporter et dont il attendait la réponse.

Cette singulière déclaration de la part d'un inconnu fit d'abord éclater de rire mademoiselle Beaumesnil; cependant, curieuse de connaître l'auteur d'une pareille épître amoureuse, elle écrivit sur un petit billet parfumé et satiné :

« M. le comte de la Blinaye pourra se présenter chez moi, demain, dans l'après-midi. »

A la lecture de ces deux lignes, M. de la Blinaye ne fut pas maître de son émotion; l'idée seule d'approcher de cette femme divine le troublait au point de lui faire redouter l'instant qu'il avait tant désiré. La nuit se passa pour

lui sans sommeil, comme s'il s'agissait du plus grand événement de sa vie.

Exacte au rendez-vous, mademoiselle Beaumesnil était à sa toilette, lorsqu'on lui annonça M. le comte de la Blinaye. Introduit dans son boudoir où tout respirait l'élégance la plus somptueuse, la coquetterie la plus délicate, il balbutia d'abord des excuses avec une timidité digne d'un séminariste. Mais bientôt, surmontant son émotion, il trouva dans les futilités gracieuses qui paraient mademoiselle Beaumesnil, le sujet de quelques compliments d'une galanterie exquise. Enchantée de l'esprit du vieux gentilhomme, l'actrice eut regret d'avoir ri de la lettre, fut avec lui d'une amabilité charmante.

A ce moment on annonça plusieurs jeunes seigneurs qui, avec l'aisance et le sans-façon de ce temps, présentèrent leurs hommages à la déesse du lieu. La conversation s'engagea sur les petits riens du jour, et M. de la Blinaye, peu au courant de toutes ces bagatelles, crut devoir se retirer, non sans quelque dépit, et comme il s'inclinait devant mademoiselle Beaumesnil, elle lui dit en lui présentant une main plus blanche et plus douce que le satin de sa robe :

— J'espère, monsieur le comte, qu'il ne sera plus besoin que l'on vous écrive. »

Et M. de la Blinaye répondit en portant à ses lèvres cette main si mignonne : — Belle dame, ne suis-je pas à vos ordres ! »

Et il se retira la joie dans le cœur, après avoir salué froidement tous ces jeunes fats qui n'avaient pas seulement daigné le remarquer.

A peine fut-il sorti que les éclats de rire et les plaisanteries commencèrent. Mademoiselle Beaumesnil seule semblait garder tout son sérieux.

— Je ne sais vraiment, Messieurs, ce qui peut exciter en vous une telle hilarité, dit-elle assez froidement.

— Pardon, ma toute belle, répondit un jeune officier

aux gardes, nous serions désolés de vous déplaire, mais...

— Et surtout de censurer votre bon goût, ajouta un chevalier bel-esprit.

Alors mademoiselle Beaumesnil se leva pour couper court.

— Permettez, messieurs, l'heure s'avance et la répétition me réclame. »

Tous comprirent, et après des salutations plus polies qu'amicales, ils se retirèrent.

Mademoiselle Beaumesnil, restée seule, eut peine à s'expliquer quel motif avait pu la porter à prendre parti pour un homme qu'elle connaissait à peine, contre de jeunes et élégants gentilshommes avec lesquels physiquement il ne pouvait soutenir la comparaison ; mais elle y avait été entraînée comme spontanément. M. de la Blinaye lui avait plu dès le premier abord, malgré son âge avancé ; et sans se l'avouer, elle désirait le lendemain avec impatience, car elle comptait bien sur une seconde visite.

De son côté, M. de la Blinaye n'avait pas cessé un seul instant de penser à cette femme pour laquelle il aurait tout sacrifié. Elle l'avait engagé à revenir, d'une manière si gracieuse et si bienveillante, qu'il ne se crut pas indiscret en se présentant le lendemain même.

En se rendant chez elle, il passa chez Bœhmer, le joaillier de la couronne, où il choisit une parure en diamants d'une grande richesse et d'un goût parfait. Comme la veille, l'actrice était à sa toilette, lorsqu'il arriva. Elle le reçut de la façon la plus gracieuse, et M. de la Blinaye, enhardi par ce charmant accueil, déploya, dans cette seconde entrevue, un esprit de galanterie auquel mademoiselle Beaumesnil était loin de s'attendre. Il parla avec sa franchise accoutumée et entra même dans quelques détails sur sa vie passée.

— Tenez, dit-il avec un accent de sincérité indicible, je n'avais jamais compris l'amour, je ne le connais que depuis le soir où je vous vis sur la scène ; il est impos-

sible de vous traduire l'impression que la suavité de votre voix fit sur tout mon être : je me crus un nouvel homme, j'aimai... et pour la première fois de ma vie. »

Et comme mademoiselle Beaumesnil souriait, il continua :

— Oh! je n'ai pas la prétention de convaincre votre incrédulité.

— Vous n'y réussiriez pas, monsieur le comte, quoiqu'un grand poëte ait dit :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

La conversation en resta là, car il était tard et le temps avait fui avec rapidité, autant peut-être pour mademoiselle Beaumesnil que pour M. de la Blinaye. Avant de se retirer, saisissant le moment où mademoiselle Beaumesnil donnait quelques ordres à sa femme de chambre, il glissa l'écrin qu'il avait acheté à son intention, parmi quelques autres sur sa toilette, désireux de lui en laisser toute la surprise.

Quand le comte fut parti, l'actrice se mit involontairement à le comparer aux vieux roués des coulisses, blasés et paillards, et la conséquence qu'elle en tira fut que, malgré ses soixante années, il conservait encore un cœur plein de jeunesse et de chaleur. Se laissant aller à son admiration, elle se demanda même si elle ne ressentait pas pour lui plus que de l'amitié; et c'est avec cette pensée qu'elle partit pour l'Opéra.

Le soir, en se déshabillant, elle prit un des écrins épars sur sa toilette pour y remettre les bijoux dont elle était parée. A peine l'eut-elle ouvert, que ses yeux furent éblouis par l'éclat scintillant de mille feux; elle ne put contenir un mouvement de joie : l'attention délicate de M. de la Blinaye, car elle devina que c'était lui, cette manière simple et convenable d'offrir un présent d'une si grande valeur lui fit autant de plaisir que la parure elle-même.

Quelques jours se passèrent encore, pendant lesquels les visites de M. de la Blinaye devinrent fort assidues; et quand mademoiselle Beaumesnil lui accorda le prix de tant d'amour, il la pria en grâce de ne point le faire connaître pour son amant dans les coulisses de l'Opéra.

— Mon ignorance des usages du monde vous exposerait, lui dit-il, à des épigrammes que je dois vous épargner; quant à moi, quelles que soient mes raisons pour être fier de mon bonheur, je sens qu'il me sera tout aussi précieux en restant comme un doux secret entre nous.

II

Jusqu'ici le lecteur n'aura rien vu sans doute qui puisse constituer un trait de vertu; loin de là, on pourrait y trouver le contraire, car enfin, avec toute l'indulgence et la bonne volonté du monde, on ne peut faire qu'une liaison d'une demoiselle d'opéra, fût-elle même d'une sincérité et d'une honnêteté à toute épreuve, soit un acte que M. de Montyon ait eu l'intention de récompenser en instituant le prix qui porte son nom.

Aussi nous empressons-nous de continuer le récit de cette anecdote, pour arriver aux faits qui ont donné lieu à la qualifier de trait de vertu dans les petits soupers des roués et les boudoirs des courtisanes.

Le comte de la Blinaye avait un neveu de vingt-deux ans à peine, fils d'une sœur mariée à un conseiller au parlement de Bretagne. Le comte, décidé à rester garçon, avait jeté les yeux sur ce jeune homme pour en faire l'héritier de son immense fortune, et il lui avait, conformément à son désir, acheté une lieutenance dans les gardes françaises.

Le chevalier de la Rouarie (1), tel était son nom, avait une physionomie fine et délicate, la taille élancée, le regard plein de feu, avantages extérieurs qu'il faisait valoir avec une complaisance pleine de fatuité. Nul n'était plus élégant et mieux tourné que le chevalier, lorsque revêtu de son brillant uniforme blanc aux revers bleu de ciel, il défilait à la tête de sa compagnie, dans les revues de la plaine des Sablons ou du Champ de Mars. Nous devons ajouter qu'il joignait à un esprit des plus entreprenants un caractère des plus énergiques; et la vie aventureuse dans laquelle il se jeta plus tard suffit pour le constater.

M. de la Blinaye, soit fausse honte, soit cas de conscience, lui cacha scrupuleusement tout ce qui aurait pu lui donner le moindre soupçon de son intimité avec mademoiselle Beaumesnil.

Néanmoins le chevalier accompagnait quelquefois son oncle à l'Opéra, où involontairement celui-ci ne cessait de s'extasier sur la beauté et les talents de mademoiselle Beaumesnil. Cet éloge imprudent avait fini par attirer l'attention du jeune chevalier sur celle qui en était l'objet; et un beau matin, il adressa à l'actrice une épître conçue en termes passionnés, fort brève, du reste, avec prière de partager avec lui un délicieux souper, le soir même. A cette invitation était joint un éventail en écaille, incrusté d'or, d'un magnifique travail.

Mademoiselle Beaumesnil ne crut pas devoir accepter; le chevalier, piqué d'un refus auquel il était loin de s'attendre, se présenta le lendemain soir à sa loge durant un entr'acte.

Mademoiselle Beaumesnil résista à ses instances et à

(1) Ce chevalier de la Rouarie est le même que celui qui joua un si grand rôle comme chef d'une conspiration royaliste en Bretagne sous la révolution, et que Frédéric Soulié a représenté au premier plan, dans son roman de *Saturnin Fichet*.

ses supplications, et comme elle se disposait à entrer en scène, M. de la Rouarie déclara qu'il ne la quitterait que lorsqu'elle se serait engagée d'honneur à le recevoir chez elle le jour suivant.

— A demain donc, dit-elle au chevalier, puisque vous m'y forcez; mais, de grâce, laissez-moi sortir.

— Vous êtes libre, répondit le chevalier, ivre d'espérance, et maintenant je cours saluer votre entrée de mes applaudissements. »

Mademoiselle Beaumesnil eut d'abord l'idée de fermer sa porte à ce jeune importun; mais craignant une esclandre, elle se décida à subir la visite qu'il lui avait imposée comme terme de capitulation.

Le lendemain, le chevalier ne se fit pas attendre; vêtu au dernier goût, parfumé, musqué, il entra chez l'actrice comme en pays conquis, lui débitant mille propos amoureux, dans un style moitié dorat, moitié mousquetaire. D'abord, mademoiselle Beaumesnil le laissa dire, tout en cherchant dans son imagination un expédient pour éconduire le plus poliment possible ce tyrannique soupirant. Mais le chevalier ne paraissait pas disposé à s'en tenir à des paroles; déjà il avait essayé de l'enlacer de ses bras; et, à une nouvelle tentative plus audacieuse encore, mademoiselle Beaumesnil saisit vivement le cordon d'une sonnette, et elle le menaça de le faire jeter à la porte par ses gens, s'il ne se retirait à l'instant, de sa propre volonté.

Le chevalier sortit furieux, la rougeur au front, la colère et la rage dans le cœur. Lorsque le grand air eut calmé son irritation, il se demanda ce qu'il lui restait à faire. Ne plus penser à cette mésaventure lui paraissait le parti le plus sage; mais il avait reçu un terrible affront, pouvait-il l'oublier? d'un autre côté, il se sentait amoureux : la passion exaltée par les obstacles et l'amour-propre blessé, marche généralement très-vite, et au bout d'une heure de réflexion, il en était au point de se dire

qu'il lui fallait cette femme à tout prix, qu'il en était fou, que d'ailleurs son honneur était engagé à ce triomphe. Il rumina donc mille moyens d'arriver à ses fins, et après bien des efforts d'imagination, il ne trouva rien de mieux que le plan hardi et désespéré que l'on va le voir mettre à exécution.

Onze heures et demie venaient de sonner, mademoiselle Beaumesnil, en attendant M. de la Blinaye, qui était à Versailles, s'était légèrement endormie sur une ottomane, lorsque le bruit d'une vitre brisée vint la réveiller en sursaut.

A peine avait-elle eu le temps de se lever, qu'un homme, enveloppé d'un grand manteau, sortit de l'embrasure de la fenêtre et s'élança au devant d'elle.

Le premier mouvement de l'actrice fut d'appeler au secours; elle n'en eut pas la force; heureusement elle reconnut aussitôt l'entreprenant chevalier, et sa frayeur se dissipa. Après tout mieux valait un amoureux qu'un voleur.

— Quoi, monsieur! s'écria-t-elle, encore vous?... Cette persistance est de mauvais goût; et par un tel chemin... Ah ça! savez-vous que j'ai le droit de vous faire arrêter?

— Je le sais, répondit le chevalier sans s'émouvoir; aussi, vous le voyez, ajouta-t-il, en portant la main à son épée, j'ai de quoi soutenir la conversation avec messieurs du guet. Oh! mon amour ne s'arrêtera pas pour si peu de chose! D'ailleurs, quel mal ai-je fait? Je me suis introduit auprès d'une femme adorable pour lui dire que je l'aime avec passion, que je ne puis vivre sans elle, que je lui offre ma fortune, mon cœur...

— Assez, monsieur, interrompit mademoiselle Beaumesnil, je ne puis accepter rien de tout cela; j'appartiens à un autre, et cet autre a mon amour...

En ce moment, des pas se firent entendre dans la pièce voisine.

— De grâce, monsieur, partez! dit l'actrice avec terteur; partez, c'est lui, qu'il ne vous trouve pas ici!

— Allons donc! y pensez-vous, reprit le chevalier avec assurance; partir quand je vais me trouver face à face avec mon rival; et il tira résolûment son épée, en plaça la pointe contre terre, et l'œil en feu, le regard fixé vers la porte, il sembla attendre, et désirer de pied ferme l'entrée de l'amant heureux.

Enfin la porte s'ouvrit, le chevalier fit un pas, puis recula de plusieurs en laissant tomber son épée :

— Grand Dieu! mon oncle! s'écria-t-il.

Une explication bien simple, donnée par mademoiselle Beaumesnil, eut bientôt prouvé à M. de la Blinaye qu'elle était plus que jamais digne de son amour.

— Allons, chevalier, dit l'oncle à son neveu qui venait d'écouter avec autant de honte que de dépit le récit de son escapade amoureuse, allons, il n'y a qu'un moyen de tout réparer : c'est de vous trouver une autre lieutenance, dès demain vous l'aurez; nous tâcherons que vous ne vous fassiez pas attendre à votre nouveau régiment que nous aurons soin de choisir à bonne distance de Paris. Quant à vous, madame, poursuivit le comte, en s'adressant à mademoiselle Beaumesnil, la leçon que vous avez donnée à cet étourdi mérite récompense : voici ma main, *madame la comtesse.*

— Je ne suis pas digne d'un pareil honneur, répondit l'actrice; croyez-moi, monsieur le comte, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de rester comme nous sommes. »

Mademoiselle Beaumesnil tint sa promesse; après la mort du comte de la Blinaye, elle se retira du théâtre (1781), avec une pension de 1,500 livres, puis épousa quelques années après un avocat du nom de Philippe, homme d'affaires de la duchesse de Bourbon, et vécut à Petit-Bourg dans la familiarité de cette princesse. Elle

s'occupa de composition musicale, et mourut à Paris le 15 juillet 1803.

Quant au chevalier de la Rouarie, après avoir tenté de s'empoisonner à la suite de cette aventure, il alla se retirer au monastère de la Trappe de la Meilleraye, d'où il sortit bientôt après avoir hérité de son oncle, pour commencer cette suite de courageuses entreprises qui l'ont rendu célèbre.

MAURICE CHAMPION.



LA DERNIÈRE ÉTAPE

HISTOIRE VRAIE

PAR JULES CLARETIE

I

Je tiens cette histoire d'un ami qui me fut cher. Il me la racontait un jour que nous parlions des hasards de la vie, plus étonnants et plus romanesques cent fois que les inventions du roman. Il avait vu se dérouler ce petit drame, il en connaissait encore les acteurs. « Je vous présenterai, me disait-il, et nous irons ensemble à Mézières, où nous trouverons, vivant encore, un des héros de ce récit. Tous les romans ne sont pas écrits; les plus merveilleux sont encore à publier. Et qui sait combien chacun de nous en emporte profondément enfouis dans le secret de sa conscience, douloureusement étouffés sous la pierre du tombeau? Eugène Decary ne croyait pas si bien dire, et l'histoire de Jean Chevaucheux fut la dernière que me conta cet esprit aimé, ce pauvre cœur qui battait si fort pour tout ce qu'il y avait de beau et de bon sur la terre; esprit évanoui, cœur muet maintenant.

C'est lui, pourtant, qui va vous parler.

— Mon père habitait à Rethel, dans la grand'rue, une maison que je revois encore, avec son toit d'ardoises et ses poutrelles saillantes ; maison hospitalière s'il en fut. Les pauvres gens savaient s'y arrêter. Ils y entraient le bissac vide, et le bissac en sortait plein. Nous étions assis, un soir, au coin du feu, mon père fumant sa pipe en regardant les tisons, ma mère repassant du linge, moi, lisant, lorsque soudain, vers la porte, un grand bruit se fit, et nous vîmes entrer un gamin, le visage effaré.

— Qu'y a-t-il?

— C'est, dit l'enfant, un soldat bien fatigué qui vient de tomber devant la porte. »

Mon père aimait les soldats. Il se leva brusquement, courut au dehors, et le voilà, avant que j'eusse fait un pas, qui revenait avec un jeune soldat appuyé sur lui, et si bien appuyé, que mon père le soulevait et le portait comme il eût fait d'un sac de blé.

Ma mère s'empressa d'approcher du feu le grand fauteuil que j'avais toujours vu au coin de la cheminée, et qui demeurait là de temps immémorial. On y fit asseoir le soldat, on l'y coucha, si vous voulez, et mon père dit en regardant le malheureux :

— Est-il possible ! Courir les chemins en cet état ! »

Le fait est que le soldat était bien pâle, maigre, les cheveux collés sur le front, les veines des tempes grosses comme le petit doigt, la figure noire de la poussière du chemin. Nous étions alors au mois d'octobre, et le temps commençait à fraîchir, mais le pauvre garçon suait à grosses gouttes, comme en pleine canicule. Il devait avoir fait longue route; ses chaussures étaient en lambeaux; on voyait sur le cuir les déchirures des cailloux; sur les côtés, les pierres avaient crevé le soulier et le pied gauche saignait. Il ne bougeait pas, d'ailleurs, le soldat, et

demeurait dans le fauteuil, la tête en arrière, les yeux ouverts à demi, blanc comme un linge.

Ma mère avait déjà mis du bouillon sur le feu, sans compter une casserole de vin chaud.

— Bah! dit mon père, l'important ce sont ses pieds! »

Et voilà le brave homme à genoux, enlevant, arrachant, coupant les lambeaux de cuir. Les pieds du soldat, tuméfiés et pleins d'ecchymoses, ressemblaient à ces pieds de martyrs qui se gonflent douloureusement, zébrés par les cordes dures, dans les tableaux des peintres espagnols.

Mon père trempa son mouchoir dans du vinaigre, lava es blessures et pansa les plaies.

— Toi, me disait-il, fais de la charpie. »

Et je déchiquetais un linge blanc que ma mère avait pris dans la grande armoire.

Le soldat, cependant, était revenu à lui. Il nous regardait, mon père, ma mère et moi, et deux ou trois voisins qui étaient là, les uns après les autres. On voyait ses yeux étonnés interroger toutes choses. Ce n'était plus la route, les pierres du chemin, les grands bois sans maisons qu'il avait devant lui, mais une salle riante, avec un plafond de chêne luisant, une nappe sur la table, un couvert mis, et, dans la soupière de terre brune, une bonne odeur de soupe aux choux.

Alors il se souleva, en s'appuyant sur les bras du fauteuil, et il dit, tout attendri, à mon père qui souriait :

— Comment, monsieur! mais vous ne me connaissez pas!

— Ah! bien, fit mon père, nous allons faire connaissance à table. »

Nous avions dîné, mais mon père voulait tenir compagnie au soldat. Il se mit à table en face de lui, le couvant des yeux, et regardant les boutons du régiment qui brillaient sur la capote. Le soldat mangeait et de grand appétit; c'était ma mère qui le servait. Mon père, lui, se

chargeait du vin, et les verres ne restaient pas longtemps vides.

— Voyons donc, dit tout à coup mon père en désignant la boîte de fer-blanc que le soldat portait suspendue au bout d'un cordon... mais vous avez fini votre temps, puisque voilà votre congé. Que diable alors faites-vous à vous tuer le corps en suivant les grands chemins? Je vois ce que c'est, vous n'avez pas d'argent pour prendre la diligence?

— Moi? fit le soldat, j'ai touché ma masse et la mère m'avait bien envoyé de quoi prendre le coupé, si j'avais voulu. Mais voilà, je ne pouvais pas!

— Je comprends, répliqua mon père, qui ne comprenait pas du tout. »

Puis il redemanda une autre bouteille.

Le repas fini, le soldat voulut essayer de marcher. Il trébucha sur ses pieds, poussa un cri étouffé et retomba dans le fauteuil. Je vis alors une larme dans ses yeux. C'etait un jeune homme un peu maigre, mais nerveux, brun, avec un regard énergique. Il ne devait pas pleurer pour peu de chose, et cette larme m'intriguait.

— Allons, fit-il avec un mouvement où il y avait un peu de colère, mais beaucoup de chagrin, je ne pourrai marcher que demain matin!

— Marcher? s'écria ma mère effrayée.

— Vous remettre en route? dit mon père. »

Le soldat hochait la tête.

— Vous ne savez pas, vous autres, dit-il, c'est qu'il le faut. C'est un vœu! »

Dans nos Ardennes, ces âmes primitives ont le respect et la foi. Je vis mon père regarder le jeune homme en face, sans étonnement, avec une interrogation muette.

— Au fait, dit le soldat, je veux tout vous conter. C'est peut-être vous qui me sauvez la vie, je vous dois bien de vous dire qui je suis. Je m'appelle Jean Chevaucheux, et mon père est fendeur de bois à Mézières; c'est un brave

homme, et il vous ressemble, monsieur. Voilà bientôt sept ans, quand j'ai tiré au sort, j'aimais, comme un fou, Marguerite Servan, qui est une fille de cœur et une jolie fille. J'avais déjà fait la demande et le père Servan n'avait pas dit non ; mais, voyez, en même temps que moi Pierre Puvioux avait aussi demandé Marguerite en mariage. Pierre Puvioux est un garçon de mon âge, l'âme sur la main, comme on dit, gai, bien fait de sa personne avec cela. J'aurais dû le détester, et il est resté mon ami. Jugez !

Le père Servan me dit donc, en me tendant la main :

— Tu es digne d'être mon gendre, sais-tu; mais encore faut-il que tu plaises à ma fille. Je lui demanderai cela.

— Tope ! »

Marguerite, interrogée, dit qu'elle consentait volontiers à être ma femme. Mais, voilà, elle dit de même quand on lui parla de Puvioux. Elle nous aimait autant l'un que l'autre, elle hésitait, elle n'osait se décider. Elle ne pouvait pourtant pas nous épouser tous les deux.

Avec cela le temps passait. L'époque de la conscription venue, nous tirons au sort, Puvioux et moi, le même jour. J'amène le numéro 3. Il prend le numéro 7. Nous voilà soldats tous les deux. J'eus grandement peur un moment, je vous l'avoue. On disait à Mézières que Puvioux avait une tante riche et qu'elle allait le racheter. Puvioux ne partant pas, Puvioux épousait Marguerite, — et moi, sûr de partir, car j'étais pauvre, j'entendais déjà comme les violons de la noce qui me déchiraient les oreilles et le cœur.

Il faut que vous sachiez que Marguerite Servan n'a pas sa pareille. Si je la perdais à présent que je l'ai attendue sept ans, sur l'honneur, je crois que je me brûlerais la cervelle ! Heureusement, Pierre Puvioux ne se racheta pas, sa tante était morte laissant des dettes, la brave femme ! Il n'avait pas un sou, pas plus que moi ! Nous étions forcés de prendre le fusil et nous attendions, d'un

moment à l'autre, notre feuille de route. Un soir, le père Servan nous prit sous le bras l'un et l'autre, et nous mena dans un cabaret, et voilà qu'il nous dit, tout en vidant une bouteille de vin de la Moselle :

— Mes enfants, vous êtes de bons et braves Ardennais, égaux en mérite et que j'aime de tout mon cœur. L'un de vous deux sera mon gendre, c'est convenu. Pour cela, Marguerite attendra sept ans. Elle n'a de préférence ni pour toi, Puvioux, ni pour toi, Chevaucheux, mais elle vous aime l'un et l'autre et rendra heureux celui que le sort aura choisi. Voici donc quelle est la condition pour épouser ma fille : Vous partez le même jour ; il est probable que vous reviendrez de même. Écoutez. Celui qui le premier sera venu taper dans la main du père Servan et lui dira : « Holà ! me voici, mon temps est avalé, » celui-là, je vous le jure, foi de Dieu, sera le mari de Marguerite. » J'étais étonné, je croyais avoir mal entendu, je regardais Pierre Puvioux qui me regardait aussi, et, quoique nous fussions bien affligés, nous avions certainement envie de rire.

Mais le père Servan ne plaisantait pas. Il avait trouvé cette façon de se sortir d'affaire et y tenait. Que voulez-vous? J'étendis la main, je jurai de n'agir ni par ruse, ni par violence, et de laisser Pierre Puvioux épouser Marguerite s'il revenait à Mézières avant moi. Lui, se leva et jura de même. Et voilà que nous nous tendîmes la main, pendant que le père Servan disait :

— Maintenant, le reste vous regarde. Il s'agit de n'attraper aucune balle kabyle et de revenir sain et sauf. »

Il remplit encore nos verres et nous bûmes la rasade d'adieu.

Avant de partir, je voulus revoir Marguerite. Comme j'arrivais sous ses fenêtres, — c'était à la brune, — je vis dans l'ombre quelqu'un qui venait du même côté, je m'arrêtai net. C'était Pierre Puvioux. Il parut contrarié de me trouver là. Je n'étais pas enchanté de l'y rencon-

trer. Nous demeurâmes un moment comme deux niais regardant le bout de nos souliers. Puis, ma foi, un mouvement de courage. Je dis à Puvioux :

— Entrons ensemble, veux-tu?

— Entrons. »

Nous fîmes nos adieux à Marguerite. Elle nous écoutait sans rien dire, mais il y avait des larmes au bout de ses cils blonds. Tout à coup, Pierre, qui parlait, s'arrêta et se prit à sangloter et moi de même, et nous voilà tous trois, car Marguerite se mit de la partie, pleurant sans rien dire et nous serrant les mains.

Quand la diligence qui nous emportait de Mézières commença à crier sur le pavé, le lendemain, j'eus envie de me jeter du haut de l'impériale où j'étais et de me faire écraser sous les roues, d'autant qu'il y avait à côté de moi un Lorrain qui chantait d'une voix triste une chanson de son pays et que je me disais : C'est fini, mon pauvre Jean, tu ne la reverras plus!

Eh bien! voyez. Le temps passe. Voilà les sept ans finis, et qui sait? peut-être que je ne vais pas seulement la revoir, mais l'épouser.

II

« Il y a vraiment des hasards dans la vie, continua Jean Chevaucheux. Partant le même jour, à la même heure, nous fûmes mis, Pierre Puvioux et moi, dans le même régiment. D'abord, cela me contraria. J'aurais bien voulu le savoir loin. Je ne pouvais pas l'aimer beaucoup, vous concevez. Mais je réfléchis à ceci, que, Puvioux ne me quittant pas, je pourrais du moins parler d'elle : ça me

consola. — Eh bien! je me dis, en voilà pour sept ans. Après tout, on n'en meurt pas!

Au régiment, je me liai tout à fait avec Pierre Puvioux, un bon garçon, de l'or en barre. Camarades de chambrée, nous causions bien souvent du pays, du père Servan, de Marguerite, manière de tuer le temps, vous savez.

Nous écrivions souvent à Mézières, mais chacun de nous confiait à l'autre ce qu'il disait dans ses lettres. C'était une lutte, soit, mais elle devait être loyale. Quand Marguerite répondait, ou le père Servan, la réponse était pour nous deux. On nous souhaitait également bonne chance, on nous donnait une égale dose d'espoir. Aussi, ma foi, que voulez-vous? nous espérions.

Mais voilà qu'un jour mon colonel s'avise de me nommer caporal. Je fus ennuyé et fier tout à la fois. Concevez donc, je n'étais plus l'égal de Pierre Puvioux. Ces galons-là me donnaient le droit de lui commander, et, aux yeux de nos Ardennais de là-bas, c'était un fier avantage. Je ne suis pas méchant, et la preuve, c'est que je ne tirai aucune gloire de ce grade : au contraire, j'étais mal à mon aise. Je n'osais plus causer avec Puvioux. Mes galons me gênaient. Aussi je réfléchis qu'il y avait plus d'un moyen pour s'en débarrasser. Je manquai à ma consigne. On m'enleva mon grade... Mais, voyez la malechance, ce fut pour le donner à Puvioux. C'était à se manger les poings. Seulement, Puvioux voulut tâter du dévouement; il ne fit ni une ni deux, et au bout de la semaine il donna sa démission. Il n'y eut pas de danger, dès lors, qu'on nous proposât de changer quelque chose à notre tunique. Nous étions condamnés à demeurer simples soldats.

— Tant mieux! disait Puvioux. »

Et moi je disais :

— Quelle chance! »

Les sept ans finis, — je ne veux pas vous conter mon

histoire jour par jour, — notre feuille de route signée, parafée, bien en règle, voilà que je dis à Puvioux :

— Eh bien! il faut nous mettre en route?

— Oui, répondit-il, on nous attend.

— Tu sais, dis-je encore, que la partie ne sera définitivement gagnée que lorsque tous deux nous serons arrivés à Mézières, et que le perdant aura déclaré que la lutte a été égale.

— Tope! fit Puvioux. »

Nous nous embrassâmes, et un matin, — l'autre jour, — de bons souliers aux pieds, un bâton à la main, nous voilà partis pour Mézières. — Vous ai-je dit que nous tenions garnison à Angers?

— Comment! vous venez d'Angers? interrompit soudain ma mère en joignant ses mains avec une profonde stupéfaction.

— En droite ligne, répondit Jean Chevaucheux, et je vous garantis qu'il y a du chemin! Oui, ma foi, depuis que j'ai traversé les ardoisières, il me semble que j'ai fait le tour du monde. Une fois partis, nous cheminons de compagnie, ne disant trop rien, songeant beaucoup, marchant davantage. Il faisait terriblement chaud, une poussière effroyable, un temps lourd. A moitié d'une de nos étapes, je me jetai sur le bord de la route, ne pouvant marcher, les jambes roides, écrasé de fatigue.

— Tu restes là? me dit Puvioux.

— Je reste.

— Adieu! dit-il en continuant sa route.

— Au revoir! »

Je le regardai s'éloigner, le pas ferme, comme s'il se fût mis en marche seulement alors. Quand je le vis tourner la route qui faisait un coude, une fois seul, comme abandonné, j'eus vraiment un grand désespoir, une souffrance. Je fis un effort. Je me relevai, je me mis à marcher. Cette petite halte m'avait fait du bien. Je me sentais

dispos, je marchai, marchai, marchai, et tant et si bien, que je rattrapai Puvioux et que je le dépassai.

Le soir aussi, j'avais une grande avance, mais je n'en pouvais plus. J'entrai dans une auberge, je me couchai pour dormir un peu. Ah! bien oui, un peu! Je dormis toute la nuit. Le matin, je me réveille, je vois le jour bien levé, je suis furieux, j'appelle.

— N'avez-vous pas vu passer un soldat, marchant à pied?

— Un soldat, si, monsieur le militaire, cette nuit bien tard. Il a demandé un verre d'eau. »

Ah! comme à mon tour j'étais dépassé! Je partis en hâte.

A trois heures de l'après-midi, je n'avais pas rejoint Puvioux. A six heures, pas davantage. Je me reposai, le soir, en mangeant. Le repas pris, vite en route! Cette fois, Puvioux n'avait plus sur moi beaucoup d'avance. Je marchai une partie de la nuit, mais les forces de l'homme ont des bornes. Encore une fois, je m'arrêtai. Je frappe chez un aubergiste, on m'ouvre. Puvioux était là, dans un fauteuil, pâle comme un mort. Il eut un mouvement de dépit en m'apercevant, c'était naturel. Nous nous parlâmes peu. D'ailleurs, que dire? Puis nous étions si fatigués! C'était à qui se lèverait le premier, le lendemain, — et ce fut moi.

Ce lendemain-là, c'était ce matin. Depuis ce matin, je marche, me reposant de temps à autre, mais bien peu. Songez que nous approchons! C'est décisif. Rethel est la dernière étape d'Angers à Mézières. Je connais ma carte de France à présent! La dernière étape! Mon Dieu, si j'arrivais trop tard!...

— Et Pierre Puvioux, demanda mon père, vous a-t-il rattrapé?

— Non, fit Chevaucheux, je tiens la corde! Si je pouvais partir à présent, je serais sauvé!

— Partir? dans cet état? Impossible!

— Je le sens bien... des pieds gonflés, déchirés... Et pourvu que demain...

— Demain, vous serez reposé. Vous pourrez marcher!

— Croyez-vous? dit le soldat, avec un regard ardent comme un éclair.

— Je vous le promets.

— Ah! tenez, dit Jean, vous êtes un brave homme!

— Parbleu! fit mon père. »

Il conseilla ensuite au soldat de se coucher. L'autre ne demandait pas mieux. Le lit était prêt. Chevaucheux nous serra la main à tous et monta dans sa chambre. Il était dix heures. Il n'était pas encore jour, le lendemain, que mon père, levé déjà, regardait par la fenêtre le temps qu'il faisait. Comme il etait là, interrogeant le ciel, il entendit des pas pesants au-dessous de lui sur la route, — et, dans cette ombre indécise qui précède le jour, il aperçut, marchant péniblement, un soldat qui allait vers Mézières.

— Déjà levé? dit mon père.

Le soldat s'arrêta.

— Eh bien, continua mon père, vous partez?

Le soldat levait la tête, regardait, tâchait de deviner qui lui parlait.

— Vous êtes bien Jean Chevaucheux? demanda mon père.

— Non, dit le soldat, je suis Pierre Puvioux! »

Et, comme si ce nom de Chevaucheux lui eût été un coup d'éperon, il se reprit à marcher plus rapidement et s'enfonça dans les ténèbres où se perdait la route. Mon père ne le voyait plus qu'il entendait encore le bruit de ses souliers frappant la terre du chemin, du côté de Mézières.

— Holà! se dit mon père, le Chevaucheux n'a qu'à se hâter s'il veut dépasser ce gaillard-là! »

Et il alla droit à la chambre où dormait Jean. Le soldat

était déjà levé. Il regardait ses pieds à la lueur d'une chandelle.

— Victoire! dit-il, en apercevant mon père, je suis frais et dispos et je ne souffre plus. En route!

— Et vite! répliqua mon père, Puvioux vient de traverser Rethel.

— Pierre Puvioux?

— Je viens de lui parler. Il a passé sous mes fenêtres, et il va, il va comme un perdu.

— Ah! mon Dieu! fit Chevaucheux comme terrassé. »

Il répéta encore une fois : *Ah! mon Dieu!* Puis il boucla son sac, le jeta sur son épaule et s'écria : — Tenez, au lieu de me décourager, ça me donne du cœur au ventre ce que vous me dites là. Partons!

— Partons! dit mon père. »

Dans la salle du bas, ma mère, déjà levée, elle aussi, remplissait de provisions un bissac qu'elle voulait donner à Chevaucheux. Mais il refusa. Il n'avait pas faim. Il se laissa pourtant remplir une gourde d'eau-de-vie; il chaussa une paire de souliers que mon père prenait pour les jours de longue marche, et plus confiant que jamais, il partit, bénissant ma mère, s'appuyant, pour faire le premier pas, sur le bras de mon père.

Le jour venait. Mon père fit, comme on dit, avec Chevaucheux, un bout de route. Le soldat marchait droit, malgré ses pieds qui devaient le faire horriblement souffrir. Il parlait peu et songeait. Depuis une demi-heure ils allaient ainsi.

— Allons! dit mon père, il n'est pas d'amis qui ne se quittent. Bonne chance, et Dieu vous aide.

— Monsieur Decary, dit alors Jean Chevaucheux, voulez-vous me permettre de vous embrasser? »

Et les voilà dans les bras l'un de l'autre, Chevaucheux pleurait, et les yeux de mon père n'étaient pas bien affermis.

Ce fut mon père qui se dégagea : — Bah! dit-il, nous perdons notre temps... En route! en route! »

Alors il quitta Jean Chevaucheux, qui se remit à marcher.

III

Trois ou quatre ans après, de Chevaucheux nous n'avions pas encore de nouvelles. Nous parlions souvent de cette soirée où le soldat était entré, saignant, brisé, dans la maison de mon père, qu'était-il devenu? Comment avait fini ce roman d'amour si singulièrement commencé?

Mon père, un jour, dut aller à Mézières pour affaires. Il m'emmena. A Mézières, chez le premier perruquier qu'il rencontra, il voulut entrer pour se faire raser. Sur le pas de la porte du coiffeur, un petit enfant assis, les jambes écartées, souriait au soleil qui dorait sa chair rose et pailletait d'étincelles l'habit de son polichinelle.

— Veux-tu me laisser passer? lui dit mon père en souriant.

Et l'enfant répondit avec un petit bégaiement :

— *Non! je veux pas!* »

En ce moment la porte s'ouvrit, un homme en manches de chemises parut, — le père, — qui prit le baby dans ses bras et l'enleva, lui disant :

— Pierre, Pierre, tu veux donc chasser les pratiques, malheureux? »

J'avais reconnu cette voix, mon père aussi.

Nous regardâmes le perruquier. Il nous regarda aussi, et voilà que lui, moi, mon père, nous poussâmes un même cri.

C'était Jean Chevaucheux, ce perruquier.

Il posa vite l'enfant à terre, il nous tendit la main. Il était rouge et tout son visage rayonnait

— Comment, c'est vous?... Ah! quand je pense que je ne vous ai pas écrit!... Imbécile, va!... C'est que vous ne savez pas?... C'est moi qui ai épousé, je suis arrivé le premier; le premier, entendez-vous?

Et se précipitant vers l'arrière-boutique :

— Marguerite! Marguerite! cria-t-il, viens, viens donc!

Il avait l'air fou de joie.

Une jeune femme parut, jolie, blonde, les yeux bleus, l'air pensif et doux, un peu triste.

— Tu ne sais pas? lui dit Chevaucheux... Tu vois bien monsieur?... c'est monsieur qui m'a pansé, soigné, sauvé à Rethel, la veille du jour où je suis arrivé chez ton père... Je t'en ai tant parlé... c'est monsieur!

— Ah! dit Marguerite, avec un beau sourire. »

Elle leva sur nous ses grands yeux calmes, nous salua, nous remercia doucement; puis, comme son mari continuait à évoquer le passé, elle le regarda d'un œil attendri qui suppliait et qui n'était pas sans reproche.

Mais Jean ne voyait rien.

— Ah! disait-il, c'est à vous que je dois tout mon bonheur, monsieur!... Mon petit enfant, mon petit garçon, regardez-moi ça! mon petit Pierre! c'est ma femme qui a voulu l'appeler comme ça, vous savez. Est-il bâti! beau comme un Jésus! Ma boutique qui va on ne peut mieux! hein? Ma femme que j'adore, je vous dois tout!...

— Et, demandai-je imprudemment... *l'autre?*

— L'autre? fit Chevaucheux.

Il fronça la lèvre inférieure, ne vit pas que Marguerite détournait doucement la tête, et répondit :

— Pierre Puvioux?... le pauvre garçon! Il est arrivé second... et, ma foi, le soir même, — j'ai pleuré, voyez-vous, — le soir... il s'est jeté dans la rivière!

JULES CLARETIE.

UN SAVANT A QUATRE PATTES

PAR

OSCAR COMETTANT

Ce savant est une savante, cette savante se nomme mademoiselle Bianca, et mademoiselle Bianca est une chienne de la race des caniches, qui, pour la lecture et l'orthographe, en remontrerait à un bon quart de la nation française.

La plupart de nos confrères de la presse parisienne s'étant occupés de ce petit phénomène, qui rappelle les prouesses de l'illustre Munito, j'ai voulu à mon tour connaître mademoiselle Bianca, et elle m'a fait l'honneur de m'admettre chez elle, en petit comité, ce dont je lui suis très-reconnaissant.

Voir les artistes sur le théâtre de leurs exploits, c'est fort agréable sans doute, mais être admis dans leur intimité est chose précieuse.

Si ces lignes tombent sous les yeux de mademoiselle Bianca, ce qui est probable, les artistes ne dédaignant point généralement de lire les articles de journaux où leurs mérites sont vantés, elle verra que, quoique je ne sois qu'un homme, tout sentiment de reconnaissance n'est pas banni de mon cœur.

Disons d'abord, à l'avantage de notre héroïne, qu'elle est d'une modestie qui va jusqu'à dépasser celle de toute la gent lettrée, — hommes et femmes, — pourtant si modeste, comme chacun sait.

La vanité, ce vilain défaut que certains observateurs ont cru constater chez quelques sujets de l'espèce humaine, heureusement fort rares, n'est point un vice de l'espèce canine, et mademoiselle Bianca, malgré tous ses talents, est restée ce que la nature l'a faite: simple et bonne autant que spirituelle et belle. Son œil reflète les sentiments, qui sont peu de chose quand ils existent chez les bêtes, mais qu'on appelle vertus quand les hommes en sont doués. Avec des airs souvent insouciants et légers, elle sait tout observer et sa mémoire est prodigieuse. La nature a jeté sur son dos une riche fourrure blanche de poils longs, fins et frisés, que les ciseaux de son maître, — je devrais dire de son précepteur, — ont dessinés en forme de caraco d'astrakan, suivant les modes du jour. Madame de Renneville elle-même n'y trouverait rien à reprendre.

Elle lit couramment, écrit à sa manière, corrige les fautes d'orthographe, fait sa partie d'écarté, compose un bouquet suivant le nom des fleurs ou leurs couleurs; et, d'après un programme que j'ai sous les yeux, parle ou du moins connaît dix-neuf langues.

En supposant que l'affection bien naturelle du professeur de mademoiselle Bianca pour son excellente élève lui ait fait exagérer d'une quinzaine de langues les talents de celle-ci, elle serait encore une polyglotte des plus distinguées.

Ce que je puis affirmer, c'est que, lui ayant donné le mot anglais *God* à traduire en latin, elle a composé sans aucune hésitation le mot *Deus.* Voici comment elle opère:

Elle est montée sur une table assez grande pour qu'elle puisse y circuler à l'aise. Autour de la table, dont ell

occupe le centre, sont de petits cartons sur lesquels se dessinent les différentes lettres de notre alphabet. Un mot étant donné, une traduction étant proposée, mademoiselle Bianca semble réfléchir un instant, ferme les yeux à demi comme un poëte qui cherche une rime, et circule autour de la table, prenant à son aise, sans jamais se presser, les lettres, une à une, jusqu'à ce que le mot soit formé. Alors elle s'assied gravement et jappe, comme on met un point à la fin d'une phrase.

Elle joue aux cartes par le même procédé, et c'est de même qu'elle compose des bouquets. Pendant le travail de cette spirituelle bête, son maître se tient immobile à trois ou quatre pas de distance de la table et ne dit pas un mot. Il fait mieux, il disparaît entièrement derrière une porte, et l'artiste à quatre pattes, non-seulement opère elle-même, comme l'excellent photographe Pierre Petit, mais opère seule.

— Ainsi, dis-je à l'instructeur de cet animal, votre chienne lit réellement et comprend ce qu'on lui dit ?

— Comment pourriez-vous en douter, puisque vous la voyez agir en mon absence ?

— Elle est bien, comme l'a dit M. Roqueplan, la digne rivale de Munito, le Newton de la race canine.

— Munito, monsieur ! s'écria vivement et avec mépris le professeur de mademoiselle Bianca, Munito n'était qu'un insigne charlatan, un de ces chiens qui abusent de la crédulité publique, comme il y en a tant.

— Munito, un charlatan ? Vous m'étonnez !

— Oui, monsieur, et je le lui dirais en face. Il ne faudrait pas confondre l'imposture avec le vrai talent. Munito était de la dernière ignorance ; ma chienne Bianca, au contraire, a tout appris par principes, et ce qu'elle sait, elle le sait bien.

— Ainsi Munito ne savait rien et s'entendait avec son maître pour paraître savant ?

— Vous l'avez dit, monsieur.

— Il y a donc parmi les chiens de faux savants comme parmi les hommes?

— Il y en a, monsieur.

— A qui se fier désormais! Contez-moi cela, monsieur, et si je dois perdre encore une illusion, que cette perte, au moins, tourne au profit de mon instruction.

— Moi aussi, monsieur, j'ai été longtemps abusé sur les mérites de Munito; mais un beau jour mes yeux se sont dessillés, et la vérité m'est apparue. J'avais tout découvert. Comme ma chienne Bianca, — qu'elle me pardonne ce rapprochement, — Munito se plaçait dans un cercle formé de cartons sur lesquels étaient tracés, soit des lettres, soit des chiffres, peints de couleurs différentes. Munito, qui, j'en conviens, ne manquait pas d'un certain esprit naturel, avait en outre l ouïe d'une délicatesse exquise. Bien dirigé, il eût fait un sujet remarquable, mais son maître, un Italien, aima mieux exploiter en lui sa finesse d'ouïe que de diriger son instruction suivant les lois de la méthode.

— Munito n'était pas classique. Etait-il du moins romantique ?

— Non. Tout son talent consistait à obéir à un signal de son maître. Munito se promenait gravement avec des airs d'académicien autour de la table; mais incapable de lire ni de distinguer les couleurs, il ne s'arrêtait pour saisir les cartons que quand son compère l'avait averti. La main cachée dans le gousset du pantalon, le maître de Munito faisait claquer son ongle, quelquefois un curedent, et ce bruit si léger, inappréciable pour tous les assistants, était saisi par le chien qui jouait son rôle de savant et recevait à l'instant le prix de cette coupable comédie. Une petite boulette de pain et de viande hachée lui était offerte sous le nom de bonbon. De semblables jongleries méritent les flétrissures de l'histoire, et, si je me montre aussi sévère pour Munito, c'est qu'il n'est plus et qu'on doit la vérité aux morts.

Comprenant après cette explication dont j'ai pu modifier la forme, mais dont j'ai respecté le fond, tout le parti que je pouvais tirer pour la satisfaction de ma curiosité des communications du maître de mademoiselle Bianca, je le priai de me donner un aperçu des études suivies par son élève.

— Monsieur, me dit-il, on procède envers les animaux qu'on veut instruire comme on procède envers les hommes, du connu à l'inconnu. Il est un livre que je sais par cœur, parce qu'il est pour moi la loi et les prophètes, c'est le traité de M. Emile de Tarade, professeur de physiologie comparée sur l'éducation du chien. J'ai suivi à la lettre la méthode indiquée par cet auteur, et il n'en est point de meilleure. Avant toute autre chose, il faut se faire aimer de l'animal dont on veut développer l'intelligence, et non point s'en faire craindre, comme trop de personnes sont disposées à le croire. La brute s'abrutit par les coups, tandis qu'on est surpris des progrès de son intelligence quand on se montre envers elle doux et patient. N'en est-il pas de même vis-à-vis des enfants, particulièrement de ceux dont l'esprit est peu développé ; plus vous les rudoyez, plus vous les rendez stupides.

— Vous avez raison.

— La bonne volonté du chien n'a d'égale, le plus souvent, que son envie de vous plaire. Dès qu'il a compris ce que vous exigez de lui, il obéit. Pourtant, et comme rien ne se montre parfait en ce bas monde, pas même le chien, quoiqu'il soit, d'après Charlet, ce qu'il y a de meilleur chez l'homme, il arrive que votre élève, mal disposé, *fait semblant* de ne pas vous comprendre pour ne pas se donner la peine de vous obéir. Corrigez-le alors. Mais comme Michelet voudrait qu'on corrigeât une épouse infidèle, en lui faisant de gros yeux et en le frappant légèrement avec une rose.

— Sans épines?

— Sans épines. Une chiquenaude sur le nez de l'animal

rebelle à vos leçons est la meilleure punition corporelle en pareil cas. La bête qui, croyez-le bien, a une conscience très-nette de ses actes et sait apprécier votre modération, revient aussitôt à de meilleurs sentiments et se fait pardonner en redoublant de zèle.

Les commencements de l'instruction du chien sont difficiles, et il faut de la part de l'instructeur une patience à toute épreuve. Mais, après vingt ou vingt-cinq jours de leçons, suivant les règles d'une méthode rationnelle, on est surpris des progrès de l'animal et de son intelligence, qui dépasse de beaucoup les limites qu'on lui assigne généralement.

Je fais grâce au lecteur des moyens souvent fort ingénieux que le maître de mademoiselle Bianca me dit avoir employés auprès de son élève. Le professeur travaille en ce moment à l'éducation d'un autre caniche, écolier de la plus belle espérance, et d'un chien de berger qu'il dresse à jouer un rôle dans un drame pastoral.

— Votre dernier caniche est-il déjà avancé ? demandai-je à ce curieux maître d'école.

— Il connaît toutes ses lettres et commence à épeler.

— En vérité ! Et comment le faites-vous épeler?

— Comme on fait épeler *tout le monde*, me répondit-il. Voyez plutôt.

Et il tira de sa poche un syllabaire à l'usage des écoles primaires; l'élève prit sa leçon devant moi. Des cartons, sur lesquels étaient tracées toutes les lettres de l'alphabet, furent mis autour d'une table, et le chien en occupa le centre. Le maître, muni de son syllabaire, indiquait du doigt une lettre au hazard, et le chien, après l'avoir regardée, allait chercher la même lettre parmi les cartons. Puis vinrent les exercices syllabiques. *B a ba*, disait le maître. Et l'animal composait avec les cartons la syllabe énoncée. Quelquefois il se trompait, et le professeur le reprenait avec douceur, comme on reprend un enfant.

— Un chien, ajouta-t-il, doit, pour mériter le titre de

savant, non-seulement savoir lire, dans une certaine mesure, ce qui équivaut chez l'animal à savoir comparer, mais encore distinguer les couleurs, connaître les chiffres, les cartes à jouer, un certain nombre de substantifs, et être fixé sur la valeur des prépositions: dessus, dessous, devant, derrière, etc., etc. Voilà pour l'agrément. Si vous voulez, suivant le précepte d'Horace, y joindre l'utile et faire de votre chien un domestique, rien ne sera plus aisé, son intelligence étant cultivée. Vous n'avez qu'à lui apprendre le nom de vos amis et leur demeure, à connaître le boulanger, le boucher, l'épicier, le fruitier, de manière à ce qu'il puisse faire vos commissions. Là s'arrêtent les facultés intellectuelles du chien qui, après l'orang-outang et le chimpanzé, est de tous les animaux le plus intelligent. »

Voilà ce que j'ai vu et entendu, et j'avoue que ma visite chez mademoiselle Bianca a été pour moi une excellente leçon de philosophie.

Il est inconcevable que, devant de semblables preuves d'intelligence données par le chien, dont chacun a pu être à même d'étudier les aptitudes, un esprit de la trempe de Descartes ait osé nier chez les animaux toute absence d'intelligence pour en faire de simples machines vivantes. Cette théorie du *pur automatisme* des bêtes, exposée dans le *Discours sur la méthode*, fit merveille : « On commençait, dit M. Flourens, à se lasser des vieilles querelles sur Aristote. Il fallait à la dispute, ce besoin éternel des écoles, des sujets nouveaux. »

Ajoutons que la métaphysique de Descartes avait surtout pour but de venir en aide au spiritualisme chrétien. Il fallait donner, en dépit des faits et du sens commun, satisfaction à cette opinion singulièrement orgueilleuse que tout a été créé par Dieu pour l'usage et l'agrément exclusif de l'homme; tout: bêtes et choses, la lune, le soleil et le firmament, par-dessus le marché. L'homme seul devait avoir une âme, c'est-à-dire la pensée, et en

cette qualité dominer sur tous les êtres de la création, ses très-humbles esclaves.

C'est fort bien assurément, mais puisque tous les animaux ont été créés uniquement pour servir à l'agrément ou à l'utilité de l'homme, comment ne pas s'étonner, quand on voit sur les bords du Nil, par exemple, les crocodiles avaler leur seigneur et maître toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion? Dans ce cas, il me semble, sauf meilleur avis, que l'agrément et l'utilité que l'avalé retire de celui qui l'avale sont médiocres.

Il n'est que trop évident que, lorsqu'un crocodile, un requin, un tigre, un lion, un ours, un loup dévorent un homme, c'est l'homme qui, en cette circonstance, est fait pour la bête, et non celle-ci pour celui-là.

Personne aujourd'hui ne croit plus que les animaux sont de pures machines dénuées de connaissance et de sentiment. Déjà même, au temps de Descartes, cette théorie, qu'on peut appeler immorale, car elle justifie les mauvais traitements exercés envers les animaux domestiques qui nous sont les plus utiles et les plus dévoués, était victorieusement combattue par des écrivains en grand nombre.

La plupart de ces livres, dit M. Flourens, méritent d'être lus. Une certaine force philosophique règne dans celui du P. Pardies, dans celui de Borellier ; il y a de l'esprit dans celui du P. Daniel ; celui du P. Boujeaut, qui veut que les bêtes ne soient que des diables, et qui explique par là comment elles pensent, connaissent et sentent, est un badinage ingénieux.

C'est le contre-poids le plus formel et la critique la plus fine de l'opinion de Descartes. Descartes refuse aux bêtes tout esprit ; le P. Boujeaut leur en trouve tant, qu'il veut que ce soient des diables qui le leur fournissent.

Il ne faudrait pas s'y tromper; jusqu'à ce que la philosophie eut éclairé les esprits troublés par la superstition, la croyance aux contrats infernaux était universelle

et le diable, en ce temps-là, prenait souvent la forme d'une bête.

C'est bien, si je ne me trompe, sous les traits d'un chat noir que le démon se glissa, en l'année 1613, dans le couvent des brigittines (de Lille), fondé par Nicolas de Montmorency. Les religieuses prirent en horreur la confession, nous disent les chroniques du temps, et se livrèrent à la colère et au désespoir. Toutes languissaient dans l'intérieur du cloître.

Deux bons pères se mirent en devoir d'exorciser les religieusse. La lutte fut longue entre le pouvoir divin et Belzébuth. Une d'elles, Simonne Dourlet, impatientée de voir la victoire indécise, prit le parti héroïque de se sauver à Valenciennes, où elle épousa en cachette un jeune homme de Lille. Mais, tombée entre les mains du père Dooms, un redoutable dominicain, elle fut mise à la question; on lui disloqua les membres et on finit par la brûler.

Après Descartes, qui fait des animaux de purs automates, vient Buffon, qui en fait des *automates mixtes.* « J'accorde tout aux animaux, dit-il, à l'exception de la pensée et de la réflexion : ils ont le sentiment, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons; ils ont aussi la conscience de leur existence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur existence passée; ils ont des sensations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'est-à-dire la puissance qui produit les idées; car les idées ne sont que des sensations comparées, ou, pour mieux dire, des associations de sensations. »

On ne saurait, en si peu de lignes, se montrer moins observateur et moins logique.

Comment, en effet, concilier chez un animal la conscience de son existence actuelle avec l'absence de pensée? Peut-on discerner quoi que ce soit sans penser? D'un autre côté, qui n'a vu des chiens montrer de l'hésitation? Hésiter n'est-ce pas comparer, peser les avantages

et les inconvénients des choses, en un mot réfléchir? N'est-il pas de toute évidence qu'en dehors des mouvements instinctifs un animal ne saurait agir s'il est mû par une idée?

Voilà deux chiens cités par M. de Tarade, Braque et Philax, appartenant à M. Léonard, inspecteur des douanes. On disait à l'un: « Va te placer près de la dame en rose. » Le chien allait trouver cette dame, dirigé par la couleur de sa robe. « Demande à cette dame son dé. » La dame offrait successivement au chien son mouchoir, ses gants, un étui, etc.; l'animal ne bougeait pas. On lui présentait enfin le dé, et le chien le prenait, etc. Chacun des deux chiens savait jouer aux dominos. Si l'animal avait dans son jeu (on ne lui donnait que quatre dominos à la fois) un domino qui s'assortît avec celui que vous veniez de placer, il ne manquait pas de le prendre et de le mettre du côté convenable. S'il boudait, on l'entendait aussitôt gémir d'une manière risible. Notez, ajoute M. de Tarade, qui a vu ces chiens, que ces diverses opérations s'obtenaient très-bien de ces animaux loin de leurs maîtres.

Oserait-on, après de pareils exemples, se montrer assez absurde pour soutenir que ces chiens agissaient sans penser? Cela reviendrait à dire que les caniches jouent aux dominos instinctivement.

Voltaire, ce grand redresseur des travers de notre esprit, parle quelque part de l'âme des bêtes, et en cette circonstance, comme toujours, il donne à tous les faiseurs de système une excellente leçon de bon sens. Ecoutons ce maître en esprit et en raison:

« Avant l'étrange système qui suppose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une âme immatérielle, et personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître possède une âme spirituelle. Tout le monde s'accordait paisiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de Dieu du sentiment, de la mémoire, des idées, et

non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient et qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

« ... Pour répondre à la chimère de Descartes, je ne sais quels prétendus philosophes se jetèrent dans la chimère opposée ; ils donnèrent libéralement de l'esprit aux crapauds et aux insectes ; *in vitium ducit culpæ fuga.*

« Entre ces deux folies, l'une, qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre, qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu ; c'est l'instinct ; et qu'est-ce que l'instinct ? Oh ! oh ! c'est une forme substantielle ; c'est une forme plastique ; c'est un je ne sais quoi ; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis tant que vous appellerez la plupart des choses : *je ne sais quoi* ; tant que votre philosophie commencera et finira par *je ne sais ;* mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec Prior, dans son poëme sur la vanité du monde :

Osez-vous assigner, pédans insupportables,
Une cause diverse à des effets semblables ?
Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison ?
Vous êtes mal pourvus et de l'un et de l'autre,
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre !
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissants que vous ne voyez pas ?

La *mince cloison* qui séparait l'instinct de la raison au temps de Voltaire et de Prior, la physiologie moderne l'a renversée, et les *chemins glissants* sont devenus des chemins explorés et sûrs. On comprend parfaitement que Voltaire, qui ne se payait pas de mots, se soit moqué de ceux-ci : *forme substantielle* et *forme plastique*, au moyen desquels on voulait lui prouver la différence existante

entre l'instinct et la raison. Des expériences ont remplacé les définitions, et la preuve s'est faite claire pour tous.

L'instinct et l'intelligence sont deux facultés parfaitement distinctes, mais que les naturalistes ont souvent confondues entre elles. De là les contradictions des philosophes sur l'esprit des bêtes.

Dans son *Traité des animaux*, dirigé principalement contre Buffon, Condillac, cet esprit si lumineux et si sûr, nous dit l'auteur de *L'instinct et de l'intelligence des animaux*, se montre sous deux aspects différents : admirable de clarté et de précision tant qu'il ne s'agit que des opérations intellectuelles des bêtes, subtil, embarrassé, confus, dès qu'il s'agit de leurs *opérations instinctives*.

Buffon convient, comme nous l'avons vu, que les animaux sentent. Condillac n'a pas de peine à lui prouver que, si les bêtes sentent, elles sentent comme nous sentons. Les bêtes sentent et l'homme sent, ceci doit s'entendre de la même manière, ou *sentir*, lorsqu'il est dit des bêtes, est un mot auquel on n'attache point d'idée ; mais dès que ce philosophe veut traiter de l'instinct qu'il définit l'*intelligence par l'habitude*, il perd tous ses avantages.

G. Leroy n'observe pas mieux que Condillac lorsqu'il croit que « l'instinct des animaux s'élève jusqu'à l'intelligence par l'action répétée de la sensation et l'exercice de la mémoire. » Il va jusqu'à dire, pour soutenir son système, que les voyages des oiseaux « sont le fruit d'une instruction qui se perpétue de race en race ». Non, les voyages des oiseaux ne sont que l'effet de l'instinct chez eux. Voulez-vous une preuve d'intelligence chez l'animal? Voici :

Cuvier fit un jour semblant de monter à un arbre où un jeune orang-outang qu'il étudiait au jardin des plantes se tenait juché.

Que fit le singe ? Il se mit à secouer l'arbre de toutes ses forces pour effrayer celui qui venait ainsi le troubler.

Cuvier s'éloigna.

L'orang-outang cessa de remuer l'arbre.

Cuvier se rapprocha de l'arbre, le singe recommença son manége.

« De quelque manière, dit Cuvier, que l'on envisage cette action, il ne sera guère possible de n'y pas voir le résultat d'une combinaison d'idées, et de ne pas reconnaître dans l'animal qui en est capable la faculté de généraliser. En effet, l'orang-outang concluait évidemment de lui aux autres : plus d'une fois l'agitation violente des corps sur lesquels il s'était trouvé placé l'avait effrayé ; il concluait donc de la crainte qu'il avait éprouvé à la crainte qu'éprouveraient les autres, ou, en d'autres termes d'une circonstance particulière il se faisait une règle générale. »

Que nous voilà loin du *pur automatisme* cartésien !

Mais aucun physiologiste, suivant nous, n'a aussi bien que M. Flourens déterminé la limite qui sépare l'intelligence de l'homme de celle des animaux, en assignant à l'instinct son véritable caractère.

« Tout dans l'instinct, dit-il, est aveugle, nécessaire, invariable ; tout dans l'intelligence est électif, conditionnel, modifiable. Tout ce que l'animal fait par instinct, il le fait *sans l'avoir appris*. Qui apprend au ver à soie à faire son cocon ? Il n'a point vu ses parents. Une génération ne voit pas l'autre. Qui apprend à l'araignée à tisser sa toile ? Pourquoi fait-elle bien du premier coup ? Pourquoi fait-elle toujours bien ? Pourquoi ne peut-elle faire mal ? Qui a appris à l'enfant nouveau-né à chercher le sein de sa mère et à teter ? »

Voilà pour l'instinct de la bête et de l'homme.

Passant à l'intelligence des animaux, M. Flourens nous dit :

« Les animaux reçoivent par leurs sens des impressions

semblables à celles que nous recevons par les nôtres ; ils conservent comme nous la trace de ces impressions ; ces impressions conservées forment pour eux comme pour nous des associations nombreuses et variées ; ils les combinent, ils en tirent des rapports, ils en déduisent des jugements ; ils ont donc de l'intelligence. Mais cette intelligence ne se considère pas elle-même, ne se voit pas, ne se connaît pas. Ils n'ont pas la *réflexion*, cette faculté suprême qu'a l'esprit de l'homme de se replier sur lui-même et d'étudier l'esprit. La réflexion ainsi définie est donc la limite qui sépare l'intelligence de l'homme de celle de l'animal... C'est là, si l'on peut ainsi dire, le monde purement intellectuel, et ce monde n'appartient qu'à l'homme. »

Soit. Nous admettons, c'est évident, qu'une ligne profonde de démarcation sépare, sous le rapport de l'intelligence, l'homme de la bête. Il y a peut-être, à ne considérer que le mécanisme de l'esprit, entre le plus intelligent des animaux et le plus stupide des hommes, la différence qui existe entre une morue et un chimpanzé ; mais ne soyons pas trop orgueilleux de cette différence.

Si la nature, dans l'échelle de l'animalité, nous a placé, spirituellement parlant, — nous, Européens, au-dessus des nègres de l'Afrique, ceux-ci au-dessus des aborigènes de la Polynésie, petits, ventrus, aux bras disproportionnellement allongés, et si bornés dans leur pensée que leur langue n'a que quatre-vingts mots, les Polynésiens au-dessus des orang-outangs, les orang-outangs au-dessus des chiens, les chiens au-dessus de tous les autres mammifères, les mammifères au-dessus des oiseaux, les oiseaux au-dessus des poissons, etc., etc., jusqu'aux matières animales les moins organisées, — n'oublions pas que la raison humaine est impuissante à expliquer la presque totalité des effets que nous voyons se produire, et qu'elle ne sait absolument rien d'aucune cause première.

Disons avec la philosophie du bon sens que nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre et de ce qui nous fait penser.

Comment en aurions-nous ?

Il faudrait avoir vu la vie et la pensée entrer dans un corps.

Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille et comment il dort ?

Quelqu'un sait-il comment ses membres obéissent à sa volonté ?

Quelqu'un a-t-il découvert par quel art des idées se tracent dans son cerveau et en sortent à son commandement ?

Faibles automates mus par la main invisible qui nous dirige sur la scène du monde, qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ?

Descartes, génie métaphysique puissant, mais obscur souvent, et souvent en contradiction avec lui-même, écrit à la princesse palatine Elisabeth :

« Je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons faire beaucoup de conjectures sur l'âme et avoir de flatteuses espérances, mais non pas aucune assurance. »

Les pères des premiers siècles de l'Église, tout en croyant que l'âme est immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Saint Irenée dit que *l'âme conserve la figure du corps afin qu'on la reconnaisse.* Tertullien l'assure : *Corporalitas animæ in ipso evangelio relucessit.* Saint Hilaire avance que : *Il n'est rien de créé qui ne soit corporel, ni dans le ciel ni sur la terre, ni parmi les visibles ni parmi les invisibles : tout est formé d éléments ; et les âmes, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle.* De son côté, saint Ambroise dit formellement : « Nous ne connais-

sons rien que de matériel, excepté la seule vénérable Trinité. » L'Église ayant décidé que l'âme est immatérielle, il faut le croire. Mais si de grands saints se sont trompés sur la nature de l'âme, combien est excusable le philosophe anglais lorsque ses méditations s'arrêtant sur le sujet difficile de la cause de nos pensées, il dit: « Nous ne serons peut-être jamais capables de connaître si un être matériel pense ou non, par la raison qu'il nous est impossible de découvrir par la contemplation de nos propres idées, *sans révélation*, si Dieu n'a point donné à quelque amas de matière, disposée comme il le trouve à propos, la puissance d'apercevoir et de penser, ou s'il a joint et uni à la matière ainsi disposée une substance immatérielle qui pense. Car, par rapport à nos notions, il ne nous est pas plus malaisé que Dieu peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la matière la faculté de penser; puisque nous ignorons en quoi consiste la pensée, et à quelle espèce de substance cet être tout-puissant a trouvé à propos d'accorder cette puissance qui ne saurait être créée qu'en vertu du bon plaisir et de la bonté du Créateur. Je ne vois pas quelle contradiction il y a que Dieu, cet être pensant, éternel et tout-puissant, donne, s'il le veut, quelques degrés de sentiment, de perception et de pensée, à certains amas de matière créée et insensible qu'il joint ensemble comme il le trouve à propos. »

Concluons :

Entre ce que notre raison nous permet de comprendre, et ce que sa faiblesse nous défend d'observer et même de soupçonner à un degré quelconque, la distance est infinie.

Disons aussi que de l'intelligence de l'homme est né le crime.

L'homme seul sur la terre est criminel, puisqu'il est le seul animal *libre*, c'est-à-dire agissant suivant les lois de sa conscience.

C'est beau, l'intelligence, mais entre un homme qui *réfléchit* la nuit, dans ma maison, au moyen de m'assassiner pour me voler, et mon chien qui, par *instinct*, se précipite sur le malfaiteur, j'avoue très-humblement donner la préférence au chien.

OSCAR COMETTANT.

FRANCINE LA BOUQUETIÈRE

PAR

H. GOURDON DE GENOUILLAC

I

— Francine, ma mie, tes fleurs sont bien fraîches, mais tes joues le sont plus encore.

— Dépêche-toi, Francine, il me faut un bouquet qui exprime, par la façon dont tu le composeras, tout l'amour que je ressens pour celle à qui il est destiné.

— Francine, si tu veux laisser là tes fleurs et monter dans le carrosse que tu vois là-bas et qui deviendra le tien, demain tu seras la femme à la mode la plus heureuse et la plus enviée de tout Paris. »

Voilà ce qu'à toute heure du jour les gentilshommes, les financiers, voire même les gens de justice, jeunes ou vieux, beaux ou laids, ne cessaient de répéter à Francine la bouquetière, dont l'établissement en plein vent était situé à l'angle du boulevard et de la rue des Tournelles.

Tantôt c'était M. le marquis de Pontchartrain, lieutenant général des armées du roi; tantôt M. le duc de la Vallière, bailli et capitaine des chasses de la Varenne du

Louvre, ou M. Alliot, le fermier général, ou cent autres enfin qui venaient acheter des fleurs chez la bouquetière en vogue, uniquement parce qu'elle avait dix-huit ans à peine, de petites mains d'enfant et une mine éveillée qui ne le cédait en rien pour l'espiéglerie à celle du jeune chat qui, habituellement couché auprès d'elle, jouait avec le peloton de fil dont elle se servait pour assembler ses bouquets.

Et chacun de se flatter de toucher le cœur de la jolie fille par les achats réitérés de muguets, de roses, de pensées et de jasmins. Mais c'était peine perdue; Francine ne répondait que par de joyeux éclats de rire aux déclarations de toutes formes qui lui étaient adressées.

Oui, mais un jour elle ne riait pas. Ce jour-là, ses longs cils bruns étaient tout emperlés de larmes; elle pleurait parce que M. de Beauvilliers, dont l'hôtel était à deux cents pas de son échoppe, l'avait menacée de la faire enfermer comme une fille de mauvaise vie.

Pauvre Francine! elle qui était si sage, malgré sa folle humeur et ses joyeuses reparties pleines d'esprit et de finesse! L'emprisonner, elle, la fauvette dont les refrains auraient suffi pour dérider un hypocondre... allons donc! cela n'est pas possible. Et pourtant c'est ce dont elle a grand'peur, car M. de Beauvilliers a dit qu'il se vengerait, et la vengeance d'un lieutenant criminel de robe courte, c'est dangereux.

Mais comment avait-elle pu s'attirer une semblable inimitié? Voilà ce que nous allons expliquer en deux mots.

Le matin de ce jour, 24 juin 1767, Francine était occupée à rafraîchir ses fleurs en aspergeant leurs feuilles avec un peu d'eau qu'était allée lui chercher à la fontaine sa commère Toinon la ravaudeuse, et, tout en se livrant à ce soin, elle fredonnait un pont-neuf que lui avait appris M. le duc de Saint-Aignan, et cela tout en pensant à Manoury, un bel exempt de la compagnie du guet de

Paris, qui lui avait promis le mariage. Soudain, en relevant la tête, elle aperçut devant elle le chevalier Armand de Chesnoy, l'une de ses plus fidèles pratiques.

— Ah! fit-elle avec un petit mouvement de surprise, excusez-moi, monsieur le chevalier, je ne vous avais pas vu.

— C'est bon, ma petite Francine, je ne t'en veux pas, et pour preuve, je vais t'embrasser, si tu le désires; mais d'abord, donne-moi bien vite un bouquet de roses semblable à celui que je prends chaque jour.

— Le voici, monsieur le chevalier, répondit la marchande en souriant; je vous attendais. »

Et elle montra au jeune homme une magnifique touffe de roses délicatement posées sur des feuilles de bruyère. Puis, reprenant la conversation :

— Savez-vous, monsieur le chevalier, que voilà bientôt trois semaines que vous ne manquez pas d'envoyer chaque jour un bouquet de roses à cette dame? Elle doit être bien flattée d'une pareille attention.

— Ah! Francine, tu ne saurais t'imaginer combien il est difficile de savoir ce qu'elle pense, car je ne suis encore guère plus avancé que le premier jour; mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir, grâce à cette lettre que tu vas glisser au milieu des fleurs que tu lui porteras à midi et demi.

— A midi et demi ce sera fait, mon gentilhomme.

— Bon! surtout prends bien garde de la remettre à d'autres qu'à madame de Beauvilliers ou à sa fille de chambre. Et maintenant, prends ceci. »

Francine tendit la main, et le jeune homme y mit un écu de six livres, puis, après lui avoir fait une dernière recommandation, s'éloigna.

Restée seule, la bouquetière posa le bouquet non loin des autres, et alla continuer son arrosage interrompu par le chevalier; mais un nouvel acheteur était déjà à la place que l'autre venait de quitter. Celui-ci pouvait avoir

une cinquantaine d'années, et sa tenue grave et sévère indiquait un homme pourvu de fonctions importantes.

— Que désire monseigneur? des violettes, des roses, du jasmin?...

— Assez, assez, petite folle, il me faut un beau bouquet de roses. Eh! fit-il en apercevant celui retenu et payé par le chevalier de Chesnoy, voici justement mon affaire.

— Faites excuse, monseigneur, je ne puis vous donner celui-là, il est vendu ; mais si vous voulez bien prendre patience pendant quelques secondes, je vais vous en faire un tout semblable.

— En ce cas, dépêche-toi. »

La bouquetière se mit à l'œuvre ; au bout d'un instant, une superbe gerbe de roses exactement pareille à l'autre était présentée à l'amateur qui la considéra avec complaisance.

— Ce n'est pas tout, reprit notre homme, en présentant à son tour à la jeune fille un petit billet plié en quatre ; tu vas joindre ceci au bouquet et tu porteras l'un et l'autre, à midi et demi, chez mademoiselle Dubois, de la Comédie-Française, qui demeure rue Sainte-Avoie; et voilà pour te payer, ajouta-t-il en tirant de sa poche un petit écu qu'il lui donna, non sans l'avoir tourné et retourné deux ou trois fois entre ses doigts.

— Merci, monseigneur, fit la bouquetière en s'inclinant, vous pouvez compter sur moi. — Tous deux à la même heure! se dit-elle à elle-même lorsque le galant ne fut plus là ; ah! ma foi, je prierai Toinon de porter celui du chevalier ; quant à l'autre, je m'en chargerai, parce qu'en même temps je pourrai donner un coup d'œil à la caserne de Manoury.

Et, mettant les deux bouquets ensemble, elle attendit midi et demi. A l'heure précise, elle envoya Toinon chez madame de Beauvilliers, puis partit à son tour chez mademoiselle Dubois. Seulement, elle ne s'aperçut pas, l'étourdie, qu'elle s'était trompée de bouquets et qu'elle avait

fait offrir à madame de Beauvilliers celui destiné à l'actrice, tandis qu'elle emportait les roses adressées à madame de Beauvilliers. Et l'homme au petit écu n'était autre que M. de Beauvilliers, lieutenant criminel de robe courte!

II

Il était dit que ce jour-là serait le jour aux incidents. M. de Beauvilliers, après avoir fait plusieurs visites dans le quartier qu'il habitait, se disposait à se rendre au Châtelet, lorsque soudain il remarqua qu'il avait oublié chez lui sa tabatière d'or; or, comme il avait encore le temps nécessaire pour réparer cet oubli, sans toutefois se mettre en retard, il se dirigea incontinent vers son hôtel et entra dans la chambre à coucher de sa femme.

Madame la lieutenante était à sa toilette. C'était une petite femme, fraîche, accorte, brune, touchant à peu près à sa trentième année, et possédant encore une somme de beauté que de beaucoup plus jeunes qu'elle devaient lui envier. A la vue de son mari, elle sembla tout étonnée.

— Comment! c'est vous! s'écria-t-elle, je vous croyais au Châtelet.

— Ne faites pas attention à moi, je vous en conjure, répondit M. de Beauvilliers en s'emparant de sa boîte, qui reposait sur le marbre de la cheminée, je pars à l'instant. »

Et, en effet, d'un geste plein de légèreté il avait ouvert la porte pour se retirer. Tout à coup il s'arrêta; la femme de chambre de madame de Beauvilliers était là, son bou-

quet de roses à la main! Au même moment, une triple exclamation se fit entendre :

— Mon bouquet ! fit le lieutenant-criminel.

— Maladroite ! s'écria sa femme.

— Monsieur ! s'exclama la soubrette. »

Mais déjà M. le lieutenant avait brusquement enlevé le corps du délit des mains de cette dernière, et, retirant adroitement le billet qu'il y avait fait mettre, il revint vers sa femme, et, avec un sourire des plus gracieux, il lui dit, en essayant d'être aimable :

— Permettez-moi, madame, de vous offrir ces quelques roses qui me feront pardonner, je l'espère, mon entrée insolite de tout à l'heure; je les ai achetées sur mon chemin, à votre intention. »

Puis, sans remarquer l'émotion extraordinaire de sa femme, qui était devenue toute pâle sous son rouge, il se hâta de quitter la chambre à coucher, le sourire sur les lèvres et la rage au cœur.

Peu habituée à un semblable procédé de la part de son époux, madame la lieutenante ne fut pas complétement sa dupe, et jugea bien que ce bouquet, qui ressemblait si ort à celui qu'avait coutume de lui envoyer le chevalier, ne pouvait venir que de celui-ci. Mais ce qu'elle ne pouvait comprendre, c'était l'action du lieutenant criminel. M. de Beauvilliers savait donc qu'il la poursuivait de son amour et de ses fleurs ?

Le plus prudent, en pareille circonstance, était peut-être de se tenir sur ses gardes. C'est ce qu'elle fit, et au lieu d'ordonner à la soubrette de mettre bien vite ce bouquet dans un magnifique vase de porcelaine de Sèvres, ainsi qu'elle le faisait ordinairement, elle le jeta sur un coin de sa toilette et se mit à réfléchir profondément.

Quand à M. de Beauvilliers, aussitôt hors de la maison, il donna tous les signes de la plus violente colère.

— Ah ! pendarde ! s'écriait-il en gesticulant avec

véhémence, me jouer un pareil tour!... Coquine, tu me le paieras! »

Et tout courant, il arriva à l'échoppe de Francine; la bouquetière était absente. Toinon la remplaçait.

— Mignonne, dit-il à celle-ci de sa voix la plus mielleuse, est-ce toi qui viens de porter un bouquet de roses à madame de Beauvilliers?

— Oui, monseigneur, répondit la ravaudeuse.

— Et qui t'en avait chargée, ma mie?

— Francine la bouquetière.

— J'en étais sûr! exclama le lieutenant criminel. Cette créature aura été payée par quelque rival auprès de mademoiselle Dubois... »

Puis, s'adressant de nouveau à la ravaudeuse toute interdite :

— Ta camarade Francine est une friponne, elle s'est jouée de moi; mais elle aura de mes nouvelles; car, avant ce soir, elle ira rejoindre au dépôt les filles comme elle qu'y fait enfermer M. de Sartines. »

Et laissant là Toinon, il courut au Châtelet remplir son office.

Qui fut bien désolée, ce fut Francine, lorsqu'elle revint et qu'elle se fut aperçue de sa bévue. Mais qu'y faire? Dire la vérité, c'était trahir le chevalier; et, quoi qu'en eût dit le lieutenant criminel, Francine avait trop d'honnêteté au fond du cœur pour commettre une méchante action. Elle ne pouvait que se lamenter, et elle se livrait à cette triste occupation lorsque M. de Beauvilliers reparut.

Après lui avoir reproché sa vilaine conduite, il la pressa de lui donner le nom de celui qui l'avait engagée à le tromper aussi indignement. Francine ne répondit que par des pleurs. Alors le lieutenant s'emporta, cria et menaça; le résultat fut le même. Ce qui fit que, de plus en plus furieux, il alla, sans coup férir, trouver M. de Sartines et la dénonça.

Ce magistrat fit immédiatement appeler devant lui l'exempt Manoury, et lui intima l'ordre d'aller, en compagnie d'un de ses collègues, appréhender Francine la bouquetière, et de la lui amener, voulant l'interroger lui-même. On devine la stupéfaction du pauvre garçon en s'entendant confier une pareille mission.

Un éblouissement passa devant ses yeux, et peu s'en fallut qu'il n'élevât la voix pour reprocher à M. le lieutenant général de la police l'injustice qu'il allait commettre. Un regard de ce dernier fit expirer la parole sur ses lèvres.

III

Depuis tantôt trois mois, M. de Beauvilliers, qui fréquentait beancoup la Comédie-Française, se faisait remarquer par les bravos enthousiastes qu'il prodiguait à mademoiselle Dubois ; mais là ne s'arrêtait pas l'essor des sentiments qu'inspirait à M. le lieutenant criminel de robe courte, le jeu plein de souplesse et de talent de la comédienne; et chaque jour les amis de celle-ci se racontaient en faisant force gorges chaudes, les extravagances du bonhomme, que rien ne rebutait. Espérant toujours, il supportait avec une patience digne d'un meilleur sort les impertinences de son adorée qu'il accablait de bouquets de roses. On sait ce qui était advenu du dernier.

Après avoir satisfait sa vengeance en faisant arrêter la bouquetière, M. de Beauvilliers pensa qu'il agirait sagement en allant chez mademoiselle Dubois lui raconter sa mésaventure, et tenter de la fléchir de vive voix, ce que n'aurait peut-être pas fait le billet brûlant qu'il avait rédigé à cette intention.

Il pénétra donc dans le boudoir de la divinité, de l'air le plus rayonnant, et déjà il entr'ouvrait la bouche pour lui débiter quelque madrigal emprunté à l'*Almanach des Muses*, lorsque celle-ci l'arrêta court en lui désignant du geste le bouquet de roses qu'elle avait placé sur un guéridon. A cette vue, M. de Beauvilliers crut rêver. Comment son bouquet, qu'il avait reconnu chez sa femme, se trouvait-il là?

— C'est vous, mon cher lieutenant, qui m'avez envoyé ces fleurs, demanda l'actrice?

— Oui... certes... quoique... certainement.

— C'est très-bien, et je vois enfin que vous m'aimez véritablement, reprit la jeune femme en affectant un grand sérieux; mais, ajouta-t-elle, dorénavant, vous voudrez bien, lorsque vous m'offrirez des roses, en acheter exprès pour moi.

— Que voulez-vous dire? balbutia le lieutenant criminel.

— Que ce bouquet a appartenu à votre femme, monsieur, et que si votre avarice à trouvé bon de se servir des fleurs de M. le chevalier de Chesnoy, ma dignité de femme se révolte devant une semblable vilenie et une pareille insulte... »

Et l'actrice sortit du boudoir en faisant retentir l'air de ses joyeux éclats de rire. Tout à fait décontenancé, M. de Beauvilliers s'esquiva, ne comprenant pas un traître mot à ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Pendant ce temps, madame Herminie de Beauvilliers se creusait en vain l'esprit pour deviner l'énigme de la conduite de son mari. Or, et comme il arrive souvent en pareille circonstance, depuis qu'elle soupçonnait que les assiduités du chevalier de Chesnoy étaient connues de M. de Beauvilliers, le côté romanesque d'un amour contrarié lui apparaissait avec tout le prisme de la lutte à soutenir, des dangers à vaincre. Et puis, il faut tout dire, le chevalier était un gentilhomme d'excellente mine, et la

grâce de ses façons rivalisait avec l'air de distinction et de bravoure qui brillait dans sa personne.

Telles étaient les dispositions dans lesquelles se trouvait madame Herminie de Beauvilliers, lorsque le lieutenant criminel rentra tout courroucé contre lui-même, ne cherchant qu'une occasion pour faire éclater la mauvaise humeur qui grondait sourdement dans sa tête, et, en même temps, avoir enfin des éclaircissements sur ce fameux bouquet qu'il voyait partout, chez sa femme, chez la Dubois, et dont il ne pouvait s'expliquer la double présence. La lieutenante comprit qu'il y avait quelque chose en l'air et attendit l'attaque, tout en restant sur ses gardes. Elle ne se fit pas attendre.

— En vérité, madame, commença M. de Beauvilliers, il me semble que le bouquet que je vous ai donné ce matin n'a pas eu le don de vous plaire ; car vous l'avez jeté sur ce meuble comme si sa vue vous importunait. »

Tout en parlant, il fixait attentivement sa femme, qui paraissait embarrassée et des soupçons biscornus traversèrent sa pensée.

— Mon Dieu ! monsieur, répondit celle-ci, ne savez-vous pas que l'odeur des fleurs me donne des vapeurs ? Oui, je vous l'avoue, si je n'eusse craint de recevoir des reproches de votre part, je l'eusse fait porter hors de cette chambre.

— En ce cas, madame, je ne veux pas vous obliger à respirer plus longtemps celui-ci.

— Que faites-vous ! »

Le lieutenant criminel de robe courte avait saisi le bouquet et l'avait tout simplement jeté par la fenêtre.

— Oh ! monsieur, s'écria Herminie, rouge de colère, vous ne vous conduiriez pas autrement si, au lieu d'offrir ces fleurs à votre femme, vous les eussiez offertes à quelque fille de théâtre...

— Ah ! enfin, nous y voilà ! exclama M. de Beauvilliers.

— Que voulez-vous dire ?

— Je savais bien que vous en viendriez là !

— Mais, encore une fois, que signifie...

— Je... »

Il n'eut pas le temps d'achever; un bruit de voix paraissant provenir de deux personnes se disputant, se fit entendre dans la pièce voisine. Le lieutenant et sa femme écoutèrent.

— Mais, monsieur !...

— Je te dis que j'entrerai !...

— C'est impossible.

— Mais encore une fois, puisque je te répète que ta maîtresse m'attend; je suis le chevalier de Chesnoy, et voici le bouquet qu'elle m'a jeté, selon nos conventions, pour me faire entendre qu'elle était seule. »

Et sans s'arrêter davantage aux observations de la servante, le jeune homme se précipita sur la porte de la chambre à coucher, qu'il ouvrit d'une main, tandis que de l'autre il brandissait le bouquet.

— Enfin ! s'écria-t-il. »

Soudain, il aperçut le lieutenant et demeura stupéfait.

— Encore mon bouquet, exclama celui-ci ; oh !

La lieutenante s'était évanouie. Le chevalier comprit qu'il s'était fourvoyé; il ne songea plus qu'à sortir de la situation en homme qui sait vivre.

— Monsieur, dit-il à M. de Beauvilliers en le saluant avec dignité, je vous dois une réparation, et je suis à vos ordres.

— Corbleu ! monsieur, vous avez raison, et je vais vous tuer.

— Quand il vous plaira.

— Tout de suite.

— A votre aise.

— Venez !

— Marchons ! »

Et le chevalier s'inclinait de nouveau pour laisser pas-

ser devant lui l'offensé; mais, au moment où il se disposait à franchir le seuil de la porte, un troisième personnage s'avança à pas lents, tenant un bouquet de roses à la main.

— M. de Sartines! s'écria le chevalier. »

Quant à M. de Beauvilliers, il ne proféra pas une parole. On eût dit qu'il était pétrifié. La bouche ouverte et le regard fixe, il ne quittait pas des yeux les roses qui s'épanouissaient dans la main du lieutenant général de police.

IV

Lorsque Manoury se présenta devant Francine pour remplir le fâcheux devoir qui lui était imposé, il se sentit ému de compassion à la vue de ses larmes, et loin de lui adresser les reproches qu'il comptait bien lui faire, en raison de la cause qui avait motivé son arrestation, il la conjura de lui apprendre comment il se pouvait faire qu'elle fût accusée d'une semblable faute.

Francine avait bien pu ne pas avouer la vérité à M. le lieutenant criminel, retenue par la crainte de compromettre le chevalier; mais comme elle n'avait aucun motif pour la céler à celui qui devait être son mari, elle lui fit le récit de l'erreur qu'elle avait involontairement commise, et dont M. de Beauvilliers voulait lui faire payer si chèrement les suites.

Lorsqu'elle eut terminé, Manoury l'embrassa bruyamment sur les deux joues, en s'écriant avec un accent de contentement inexprimable :

— Oh! ma pauvre Francine, je savais bien que tu étais une brave et honnête fille; mais maintenant je suis bien

certain, si tu veux suivre mon conseil, que tu ne resteras pas seulement vingt-quatre heures en prison.

— Mais, mon Dieu, que faut-il faire pour cela?

— Répéter tout simplement à M. de Sartinès ce que tu m'as dit.

— Mais le chevalier? hasarda timidement la jeune fille.

— Peste soit du chevalier! Tu diras la vérité ou, sur mon âme, je t'abandonne à ton malheureux sort. »

Francine, vaincue, promit d'obéir. Une fois en présence du magistrat, dont le nom seul était un épouvantail pour tous ceux qui avaient quelques méfaits sur la conscience, et un gage de sécurité pour les honnêtes gens, elle lui rapporta mot pour mot ce qu'elle avait appris à Manoury. Au fur et à mesure qu'elle parlait, le visage de M. de Sartines prenait une expression de bonne humeur non équivoque.

— Ah! ce pauvre Beauvilliers! s'écria-t-il en donnant un libre cours à sa gaieté... Ma foi, c'est bien fait pour lui, il n'a que ce qu'il mérite!... »

Un quart d'heure après, M. le lieutenant général de la police prenait sa canne et son chapeau, et criait à son cocher de le mener chez mademoiselle Dubois, de la Comédie-Française. Surprise de l'honneur d'une telle visite, mademoiselle Dubois, qui, négligemment couchée sur une ottomane, repassait le rôle qu'elle devait jouer dans la soirée, se leva avec empressement et courut au devant du magistrat.

Celui-ci la salua avec la plus exquise courtoisie, et, l'obligeant à s'asseoir, vint se placer auprès d'elle.

Après quelques préliminaires, M. de Sartines jeta un coup d'œil investigateur autour de lui, et découvrit, au milieu d'un amas de gazettes et de brochures, un bouquet de roses, qui pouvait bien être celui dont lui avait parlé Francine...

— Mademoiselle, dit-il alors à l'actrice, qui attendait qu'il voulût bien l'informer du but de sa visite, seriez-

vous assez aimable pour me donner un renseignement?

— Oh! mon Dieu! répondit la comédienne avec enjouement, serait-il de nature à aider à l'arrestation de quelqu'un?

— Au contraire, mademoiselle, il s'agit de rendre un innocent, ou plutôt une innocente à la liberté.

— En ce cas, monseigneur, vous me voyez prête à vous répondre avec la plus entière franchise. Vous pouvez commencer l'interrogatoire.

— Ayez donc alors l'obligeance de me dire de qui vous tenez ce bouquet de roses, que je vois là.

— Ce bouquet, monseigneur! exclama l'actrice en riant, ah! parbleu, je serai très-aise de vous l'apprendre : il vient du plus avare de mes adorateurs, qui l'a dérobé à sa femme pour m'en faire hommage.

— En vérité! et son nom?

— C'est M. le lieutenant criminel de robe courte de Beauvilliers : oui, monseigneur, et vous m'en voyez toute courroucée. Est-il possible de pousser plus loin la ladrerie?

— Ah! d'honneur, c'est ravissant! s'écria M. de Sartines, qui parut beaucoup se réjouir de l'aventure; il est fâcheux qu'il n'ait point joint aux fleurs quelque billet pris aussi dans la correspondance amoureuse de sa femme...

— Mais c'est justement ce qu'il a fait, monseigneur.

— Allons donc, ce n'est pas possible!

— Tenez, riposta l'actrice en prenant à côté d'elle un papier déplié et le présentant à M. de Sartines, lisez!

Celui-ci jeta les yeux sur l'écriture, et lut à haute voix :

« Madame,

« Tandis que votre mari vous trompe pour d'indignes créatures, vous refusez l'hommage d'un cœur qui ne bat que pour vous. Si vous avez quelque pitié dans l'âme,

faites cesser le martyre que je souffre depuis le jour où mes yeux vous ont vue. Mon courage est à bout. Si vous ne voulez pas que je me passe demain mon épée au travers du corps, jetez ce soir, à huit heures et demie, ce bouquet par la fenêtre de votre chambre, je serai là pour le recevoir et le reporter à vos genoux.

« Chevalier DE CHESNOY. »

— Mon enfant, dit M. de Sartines en se levant pour prendre congé de la comédienne, je vous remercie de la complaisance que vous avez mise à m'éclairer sur un point qu'il m'importait de savoir ; il ne me reste plus qu'à vous prier de me confier et le bouquet et la lettre.

— Comment, monseigneur, vous voulez...

— Ne craignez rien ; je vous l'ai dit, je veux m'en servir pour une bonne action.

— Prenez-les donc, monseigneur, et croyez que si la comédienne Dubois peut y contribuer, ce sera une grande joie pour elle. »

Bientôt M. de Sartines, muni des preuves qu'il avait désiré posséder, se dirigeait vers l'hôtel de M. de Beauvilliers.

— Ah ! mon cher lieutenant, se disait-il en se frottant les mains avec satisfaction, vous profitez de nos amicales relations pour me faire arrêter une pauvre fille qui n'est coupable que d'avoir, par inadvertance, contrarié vos amours. Ah ! parbleu ! vous allez me payer cela. »

Ce fut tout en continuant à parler de la sorte que M. de Sartines sa transporta dans la rue des Tournelles, où nous avons vu l'effet produit par son arrivée inattendue, sur M. de Beauvilliers et sur le chevalier de Chesnoy.

M. de Sartines rompit le premier le silence :

— Que signifient ces épées, messieurs ? demanda-t-il d'une voix impérative ; est-ce ainsi que vous donnez l'exemple de la soumission aux lois et édits du royaume ?

M. de Beauvilliers, continua-t-il, vous allez me rendre compte de votre conduite ; montrez-moi le chemin de votre cabinet.

— Oui, monseigneur, se hâta de répondre le lieutenant criminel de robe courte. Éclairez-nous, Manette, cria-t-il en s'adressant à la servante, qui était accourue au secours de sa maîtresse. »

Bientôt les trois hommes étaient réunis dans une grande pièce tendue en tapisserie verte, et au milieu de laquelle était une table en chêne couverte de paperasses. M. de Sartines s'assit dans un grand fauteuil et prit l'attitude qui lui était familière, c'est-à-dire celle d'un juge interrogeant des coupables.

— Connaissez-vous ceci? demanda-t-il *ex abrupto* à M. de Beauvilliers, en lui montrant le bouquet de roses.

— Oui... non!... C'est-à-dire... je m'y perds, répondit le pauvre mari.

— Monseigneur, dit à son tour le chevalier.

— Silence, monsieur, interrompit le magistrat, vous aurez à me donner tout à l'heure des explications sur cette lettre. »

Et il montra au jeune homme le billet remis par mademoiselle Dubois. Puis, s'adressant de nouveau à M. de Beauvilliers :

— Ce bouquet était destiné à votre femme par M. le chevalier de Chesnoy, de même qu'un tout semblable était adressé par vous à la comédienne Dubois. Une inadvertance de la bouquetière a changé leur destination. Vous n'avez donc pas le droit, vous, M. le lieutenant criminel, qui délaissez votre femme pour des filles de théâtre, de défendre aujourd'hui votre honneur par les armes, et vous allez immédiatement renoncer à exiger aucune satisfaction. »

M. de Beauvilliers fit un mouvement.

— A moins, poursuivit M. de Sartines, que vous ne préfériez que j'instruise madame la lieutenante de votre

escapade. Ce n'est pas tout : vous avez, en outre, accusé faussement une jeune fille que vous saviez innocente; j'exige que vous la dotiez de cinq cents livres, en réparation du tort que vous avez causé à sa réputation. »

M. de Beauvilliers, pris au trébuchet, s'inclina en forme d'acquiescement.

— Quant à vous, M. le chevalier, reprit le magistrat, vous allez me donner votre parole de gentilhomme de ne pas chercher à revoir madame de Beauvilliers, ou je vous fais appliquer les dispositions de la loi sur le duel. Réfléchissez.

Le chevalier imita le lieutenant et donna sa parole.

— Et maintenant, messieurs, que cette leçon vous profite pour l'avenir.

. . . .

V

Le lendemain matin, Francine la bouquetière reprenait sa place, à l'heure habituelle, devant ses fleurs, les yeux encore rougis par les larmes qu'elle avait versées. Le bruit de son arrestation s'était répandu par toute la ville et de tous côtés arrivaient ses nombreux admirateurs, désireux de s'enquérir de la vérité. Vingt fois dans la journée Francine dut raconter les détails de son aventure, à la grande satisfaction de ses auditeurs, qui se pâmaient d'aise en songeant au vieux lieutenant dont mademoiselle Dubois s'était si fort amusée la veille, en faisant connaître au foyer de la Comédie-Française le singulier moyen dont il se servait pour offrir des bouquets sans bourse délier.

On ne parla que de cela à la cour et à la ville, tant et

si bien que M. le lieutenant criminel prit le parti de se démettre de sa charge et de s'en aller avec sa femme habiter une terre qu'il possédait en Touraine, non sans avoir au préalable consigné, entre les mains de M. de Sartines, les cinq cents livres au payement desquelles ce dernier l'avait condamné en faveur de Francine.

Un mois après, une jeune fille du peuple, parée de ses plus riches atours et portant un magnifique bouquet de fleurs d'oranger, sortait de l'église Sainte-Élisabeth, donnant la main à un vigonreux compère qui, la moustache en croc et le jarret tendu, se gonflait d'orgueil dans un brillant costume de sergent de la compagnie du guet de Paris, qu'il étrennait à l'occasion de son mariage.

C'était Francine la bouquetière et son heureux époux Manoury.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

BIEN JOUÉ !

PAR

CONSTANT GUÉROULT

PERSONNAGES

Le baron DU ROSIER, gentilhomme industriel, obèse et millionnaire, 60 ans.
LORIN, ex-jeune premier de Carpentras, oncle de Stella, tête jaune et osseuse, ornée de deux accroche-cœurs gris collés aux tempes, 50 ans.
OSCAR DU ROSIER, neveu du baron, 25 ans.
STELLA DUMOULIN, ingénue... au théâtre des Variétés.
NÉRINE, sa femme de chambre et son ancienne camarade.

La scène se passe chez Stella, dans un petit salon, à cinq heures du matin.

PREMIÈRE MANCHE

NÉRINE, agitée et rangeant machinalement. — Cinq heures! Stella n'est pas encore rentrée du bal! Et M. le baron qui entend si peu la plaisanterie, comment va-t-il prendre celle-là? Un millionnaire généreux, ça ne se trouve pas tous les jours dans le pas d'un âne.

(La porte s'ouvre et Stella paraît.)

NÉRINE. — Enfin, te voilà! Grâce au ciel tu es arrivée

7.

avant le baron, qui doit rugir à cette heure comme un Othello.

STELLA, rejetant en arrière le capuchon de son domino. — Eh! que m'importe ton baron! (Tirant de sa ceinture un petit poignard d'argent admirablement ciselé)... Que dis-tu de ce bijou?

NÉRINE. — Très-joli; c'est de l'argent?

STELLA. — Parbleu!

NÉRINE. — C'est lui qui te l'a donné?

STELLA. — Non, je le lui ai pris; eh bien! vois-tu, Nérine, je n'échangerais pas ce poignard contre tous les trésors de la terre.

NÉRINE. — Un amour vrai, et pour un monsieur Horace Chambert, un artiste, mauvaise affaire!

STELLA. — Quant au baron...

NÉRINE. — Oui, parlons du baron; tu connais sa jalousie, comment comptes-tu dérouter ses soupçons?

STELLA. — Ma chère Nérine, j'ai inspiré à cet homme une de ces passions qui rendent aveugle et sourd; je me moque donc de sa jalousie, il en souffrira seul et il l'aura mérité. Sa femme était charmante, belle et irréprochable, et il l'a fait mourir de chagrin; cela criait vengeance, et la vengeance c'est moi.

NÉRINE. — Allons, je le déclare indigne de notre intérêt, il n'a que ce qu'il mérite.

STELLA. — Il ne l'a même pas : l'orage a passé sur sa tête sans l'atteindre. Croirais-tu qu'Horace et moi nous n'en sommes encore qu'au ton respectueux? Et il quitte demain Paris pour aller s'enfouir six mois dans un coin de la Normandie, du côté de Jumiéges.

NÉRINE. — Merci, mon Dieu! merci! Non que je n'aie confiance dans la solidité de tes principes, mais... enfin, une distance de soixante lieues ne gâte rien.

STELLA. — Ce sera l'avis de mon oncle Lorin, que le baron a su mettre dans les intérêts de sa jalousie en le rendant responsable de ma conduite. Aux termes de leur traité, ma vertu fait sa fortune, un écart la détruit; aussi

veille-t-il sur moi avec la sollicitude d'une mère et l'anxiété d'un avare. Mais devine qui j'ai rencontré à ce bal? Une conquête providentielle, un jeune homme qui m'offre sa main, met à mes pieds l'héritage d'un oncle qu'il avait laissé mourant en quittant Paris, et qui me déclare se nommer... Oscar Du Rosier!

NÉRINE. — Tableau!

STELLA. — Juge de sa stupeur et de mon fou rire quand je lui apprends que son oncle, le baron Du Rosier, est rétabli et qu'il aspire à ma main.

NÉRINE. — Pauvre jeune homme! Mais revenons au baron, crois-tu qu'il n'ait aucun soupçon?

STELLA. — Comment veux-tu que je sache cela? (*Elle se met à accommoder sa chevelure avec la grâce d'une chatte faisant sa toilette.*)

NÉRINE. — Cependant la chose est assez grave...

STELLA. — Au fait, tu m'y fais songer, je viens de rencontrer sur mon passage mon cher oncle qui m'a mis furtivement un billet dans la main et s'est esquivé aussitôt..

NÉRINE, *vivement.* — Et ce billet?

STELLA. — Je l'ai glissé dans ma poche, où je l'avais complétement oublié. (*Elle tire le billet de sa poche, y jette un coup d'œil, et le tendant nonchalamment à Nérine.*) Tiens, le baron sait tout.

NÉRINE. — Pas possible?

STELLA. — Vois plutôt.

NÉRINE, *lisant.* — « Le baron sait tout, grâce à son « neveu Oscar, qui vous a reconnue à votre masque bleu; « faites-le disparaître et avisez. » (*A Stella.*) Et tu es là, calme et tranquille!

STELLA, *toujours occupée de sa chevelure.* — Quand je me plongerais dans les larmes, en serais-je plus avancée?

NÉRINE. — Voyons, que comptes-tu faire?

STELLA. — Sur ce point, je n'en sais pas plus que toi!

NÉRINE. — Il faut chercher.

STELLA. — Cela me fatigue.

NÉRINE. — Eh bien, combinons ensemble tes moyens de défense.

STELLA, souriant. — Mes moyens de défense! je m'en occupe en ce moment.

NÉRINE. — Tu cherches une idée?

STELLA. — Non, je me fais belle.

(On frappe violemment à la porte.)

NÉRINE, effrayée. — Qui peut frapper de la sorte?

STELLA, tranquille. — Parbleu, c'est lui!

NÉRINE. — Je cours ouvrir.

STELLA. — Garde-t'en bien.

NÉRINE. — Tu vas augmenter sa fureur.

STELLA. — Je vais l'étonner par mon impertinence, c'est déjà un pas de fait.

LE BARON, du dehors. — Ouvrez donc.

NÉRINE. — Stella, il est furieux, et je t'engage...

STELLA. — Ne t'inquiète pas, c'est une manière de prendre le haut du pavé; chaque minute d'attente est un argument en ma faveur.

NÉRINE. — Je ne dis pas, mais...

STELLA. — Aide-moi à ôter mon domino, Nérine.

NÉRINE. — Voilà, et maintenant...

STELLA. — Maintenant, passe-moi mon peignoir le plus coquet, j'ai besoin de tous mes moyens de conviction.

NÉRINE. — Ah! tu crois...

STELLA. — Qu'une femme décolletée n'a jamais tort.

NÉRINE. — Allons, voilà ton peignoir de mousseline, le plus éloquent de tous.

(Le baron ébranle la porte.)

NÉRINE. — Pour le coup, Stella, je crois qu'il serait imprudent de mettre sa patience à une plus longue épreuve.

STELLA, se posant une mouche sous l'œil. — Il te reste un peu de naïveté dans l'âme, ma pauvre Nérine, il faut te

défaire de cela si tu veux parvenir. Sache donc que la patience d'un vieillard amoureux est inépuisable, et que sa passion s'accroît en raison des tortures qu'on lui fait subir.

NÉRINE. — Ah! tu t'entends à triturer le cœur de l'homme, il faut en convenir.

STELLA. — Le cœur de l'homme, Nérine, est une noix qu'il faut broyer pour en tirer quelque chose.

NÉRINE, tendant l'oreille vers le corridor, où l'on entend des piétinements furieux. — Le baron s'impatiente.

STELLA, bâillant. — Allons, qu'il entre.

NÉRINE. — Voyons, Stella, réfléchis, comment comptes-tu te tirer de là?

STELLA. — La réflexion ne m'a jamais réussi.

NÉRINE. — Moi, je t'engage à nier imperturbablement.

STELLA. — Mauvais moyen, on se ravale sans convaincre et on obtient un raccommodement douteux au lieu de dicter des conditions.

NÉRINE. — Si tu jouais l'indignation?

STELLA. — Ressource de bourgeoise.

NÉRINE. — Nous avons les larmes!

STELLA. — Il pourrait être tenté de les essuyer.

NÉRINE. — Enfin, que diras-tu?

STELLA. — Rien.

NÉRINE. — Rien?

STELLA. — C'est le moyen de ne pas commettre de maladresse et de jeter au moins le doute dans son esprit; or, le doute, en pareil cas, tourne toujours à notre avantage.

NÉRINE. — Je vais ouvrir.

STELLA. — Va et laisse-nous.

NÉRINE. — On peut écouter?

STELLA. — Pour tout le monde c'est un droit, pour une soubrette c'est un devoir.

NÉRINE, allant ouvrir. — Et je suis esclave du devoir.

(Le baron entre, accompagné de Lorin. — Nérine sort.)

STELLA, avec un calme parfait. — Quelle bonne fortune vous amène chez moi à pareille heure, monsieur le baron?

LE BARON, s'arrêtant en face de Stella et croisant ses petits bras sur sa vaste poitrine. — Je vais vous le dire, madame.

STELLA, se détirant. — Vous m'obligerez, surtout si ce n'est pas long, car je tombe de sommeil.

LE BARON. — Madame, vous êtes allée cette nuit chez M. Horace Chambert, ne niez pas, on vous a vue.

STELLA, d'un air dolent. — Comment, c'est pour cela que vous me dérangez, au moment où j'allais me mettre au lit!

LE BARON, d'une voix tonnante. — Madame, qu'avez-vous à dire pour votre justification?

STELLA. — J'ai à dire... que vous avez la voix forte et le teint animé, ce matin, ce que je considère comme un excellent symptôme. (Elle se met à polir ses ongles avec une petite lime d'acier.)

LE BARON, furieux. — Madame, avez-vous été cette nuit chez le peintre Chambert, oui ou non? répondez. (Stella contemple attentivement les babouches qui chaussent ses petits pieds). Ainsi, vous refusez d'avouer...

STELLA. — Je ne vous avouerai qu'une chose, c'est que j'ai bien envie de dormir... (Elle se pelotonne dans son fauteuil et ferme les yeux.)

LE BARON, exaspéré. — Madame, où est votre masque?

STELLA. — Je ne sais.

LE BARON. — Il doit être ici?

STELLA. — C'est possible.

LE BARON, après avoir vainement fureté partout. — Je saurai bien le trouver. (Il sort.)

(Lorin se rapproche de Stella.)

STELLA, ouvrant brusquement les yeux. — Tiens, vous êtes là!

LORIN. — Eh! ne suis-je pas toujours là pour vous sauver?

STELLA. — Ah ça! à vous entendre, mon bel oncle, nous passerions tous deux notre existence, moi à me jeter dans des abîmes, et vous à m'en tirer, ce qui me donnerait tout naturellement le rôle d'une folle et à vous la mission d'un ange gardien... ou d'un sauveteur.

LORIN. — Quant au rôle de folle, vous ne pouvez nier que vous ne le remplissiez à souhait.

STELLA. — Soit, mais convenez, en revanche, que pour celui d'ange vous laissez beaucoup à désirer.

LORIN. — Stella, songez qu'il y va de votre avenir.

STELLA. — Et quand mon avenir est menacé, le vôtre est bien compromis... hein?

LORIN. — Deux mois de prudence, vous êtes baronne et millionnaire.

STELLA. — Mon bel oncle, mettez-vous bien ceci en tête, c'est que la plus brillante perspective ne vaudra jamais pour moi l'accomplissement d'une fantaisie!

LORIN. — Dites au moins quelque chose pour vous défendre.

STELLA. — Dire quelque chose! je m'en garderai bien!

LORIN. — Mais, vous voulez donc...

STELLA, *d'un ton railleur.* — Mon bel oncle, laissez-moi faire et pénétrez-vous bien d'une vérité, c'est qu'en matière de ruse et de finesse nous n'avons rien à apprendre; cela naît et se développe chez nous comme l'instinct de la construction chez le castor.

LORIN. — Songez aux charges qui s'élèvent contre vous, à cet Oscar qui vous a vue.

STELLA. — Quand les preuves vous écrasent, on les méprise, c'est la seule ressource qu'on ait en pareil cas.

LORIN. — Allons, suivez votre inspiration, l'essentiel est que vous ayez la ferme volonté de vous tirer de ce mauvais pas.

STELLA. — Et j'ai cette volonté bien arrêtée, je vous le jure!

(Rentrée du baron. Il a les mains vides et l'air contrit. Quoique lui tournant le dos, Stella a déjà vu cela.)

LE BARON, s'emparant timidement de la main de Stella. — Ma chère amie !

STELLA, retirant sa main sans affectation. — Hein ?

LE BARON. — Tenez, Stella, dites-moi seulement que cette histoire du peintre Chambert est fausse et je m'en rapporte à vous.

SLELLA, éclatant de rire. — Monsieur le baron, avez-vous vu jouer *l'Avare* de Molière ?

LE BARON, déconcerté. — Quelle question !

SEELLA. — Il y a au premier acte une scène dans laquelle Harpagon, après avoir vainement retourné toutes les poches d'un valet qu'il accuse de vol, lui dit enfin : « Voyons, là, je m'en rapporte à ta bonne foi, dis-moi franchement où tu l'as mis. »

LE BARON. — Je ne vois pas le rapport...

STELLA. — Vous renouvelez trait pour trait cette admirable scène en me déclarant, après avoir vainement cherché les preuves de ma faute, que vous voulez bien vous contenter de ma parole.

LE BARON, suppliant. — Stella, j'implore ma grâce !

LORIN, soupirant. — Stella, soyez généreuse !

STELLA. — Si j'étais sûre que son repentir fût sincère !

LE BARON, tombant à ses genoux. — Je vous le jure.

STELLA. — Pauvres dupes, nous nous laissons toujours prendre à vos belles promesses. (Lui donnant sa main à baiser.) Allons, j'oublie tout.

DEUXIÈME MANCHE.

(La porte s'ouvre et un jeune homme entre comme une bombe.)

LORIN, atterré. — Le neveu !

(Stella tressaille.)

OSCAR, se composant une figure de circonstance. — Eh bien, mon cher oncle, vous avez reçu ma lettre, vous savez la fatale vérité?

LE BARON. — Je sais, je sais... que tu t'es grossièrement trompé et je te défends de revenir sur cette affaire.

OSCAR, un moment déconcerté. — Soit, mais permettez-moi de vous faire observer que madame ne me paraît nullement tentée de soutenir en ma présence le petit rôle qu'elle vient sans doute de jouer devant vous.

(En effet, Stella paraît interdite et ne répond rien au défi que lui jette Oscar.)

LE BARON, frappé de ce changement. — Stella, dites-lui donc qu'il vous calomnie indignement.

STELLA, baissant les yeux. — Hélas ! je ne le puis.

LE BARON, atterré. — Quoi! vous avoueriez...

STELLA, d'un ton exalté. — Eh bien, oui, je l'avoue, j'ai rencontré à ce bal un homme qui s'est emparé de mon cœur, qui a jeté le trouble dans mon âme; mais si vous l'aviez vu, il était si beau, si touchant quand il me dépeignait son oncle à l'agonie, rendant le dernier soupir et lui laissant une fortune qu'il déposait généreusement à mes pieds. Ah! vous étiez bien séduisant, Oscar!

LORIN, ravi. — C'était lui!

LE BARON, rassuré. — Peste! mon cher neveu, je ne vous savais pas si impatient d'hériter.

OSCAR, balbutiant. — Mon Dieu, mon oncle, vous comprenez, on est jeune, on soupe un peu trop, la tête se monte, et...

STELLA. — La vérité échappe.

OSCAR, d'un ton résolu. — Eh bien, je ne m'en défends pas, oui, j'aime madame, oui, j'ai fait cette nuit des rêves insensés et j'aurais payé de mon sang le moindre objet qui lui eût appartenu, un seul de ses cheveux, que dis-je! une fleur, un ruban qu'elle eût touchés de ses jolis doigts.

LE BARON, tout joyeux.. — A la bonne heure, ne te gêne pas.

OSCAR. — Eh bien, mon vœu a été exaucé, je demandais un objet qui eût effleuré la main de madame et j'ai la chance d'en posséder un qui s'est posé sur ses traits charmants.

LORIN, avec effroi. — Il a le masque!

(Stella le comprend, mais elle reste calme et souriante.)

OSCAR, tirant un masque de sa poche. — C'est ce joli masque bleu, le seul de cette couleur qu'il y eût au bal.

LORIN, anéanti. — Flambés!

LE BARON, pâlissant. — Et ce masque, où l'as-tu trouvé?

OSCAR, d'un air indifférent. — Chez un artiste du nom d'Horace Chambert.

LORIN. — Mais par quel moyen avez-vous pu pénétrer de nuit...

OSCAR. — Un moyen aussi vulgaire qu'infaillible, trois pièces d'or données à un domestique : la première pour fureter partout pendant l'absence de son maître, la seconde pour payer ce masque oublié sur un meuble, et la troisième pour obtenir la confidence que la jolie visiteuse avait emporté, comme souvenir, un petit poignard dont le manche, en argent ciselé, représente une chimère.

LE BARON, s'emparant vivement du poignard que Stella fait tourner entre ses doigts. — Celui-ci.

OSCAR. — Une chimère, c'est bien cela.

LORIN. — Pour le coup, je doute que nous parions celle-là.

OSCAR, bas à Stella. — Avouez, belle dame, que je ne suis pas tout à fait un niais comme vous l'avez cru.

STELLA. — Cela ne m'est pas encore bien prouvé, ne préjugeons rien.

LE BARON, reprenant sa physionomie lugubre. — Madame, qu'avez-vous à répondre?

STELLA, appuyant coquettement son menton sur la paume rosée de sa main. — Ça, c'est une affaire entre vous et votre neveu, arrangez-la en famille. Pourtant, si vous tenez à

mon avis, voilà ce que je ferais à votre place. Sans m'inquiéter de l'espoir un peu inhumain qu'aurait manifesté mon neveu à l'endroit de mon dernier soupir, ni de l'intérêt trop évident qu'il aurait à perdre de réputation sa future tante, j'ajouterais une foi entière à sa petite histoire, je lui confierais le soin de mon bonheur et de ma santé, et je condamnerais la malheureuse à s'étioler loin de moi. De cette façon vous auriez la paix, j'aurais la liberté, votre neveu aurait l'héritage, tout le monde serait content.

(Les traits du baron expriment la plus cruelle perplexité.)

LE BARON. — Un seul mot, madame, et ce sera le dernier : ce masque est-il à vous?

STELLA. Si je disais non, vous retomberiez dans une mer d'incertitudes; il doit être à moi.

LE BARON, frappant du pied avec colère. — Malédiction! impossible d'en tirer une parole!

STELLA, à voix basse. — Je t'en défie bien.

LORIN. — Eh! monsieur le baron, examinez donc d'où part cette accusation? d'un homme qui n'aspire qu'après votre héritage, comme il l'a déclaré cette nuit même.

LE BARON, à Oscar. — Il est certain, monsieur, que votre hâte d'hériter ôte beaucoup de poids à votre parole.

OSCAR. — Mais, mon oncle, quand je vous déclare que j'ai vu, quand je fournis une preuve matérielle irrécusable!

STELLA. — De grâce, mon cher baron, veuillez clore les débats. Voyons, décidément, suis-je la plus coupable ou la plus calomniée des femmes? dois-je me voiler la face ou m'épanouir dans la sérénité de mon innocence? prononcez et je courbe la tête sous votre arrêt, mais finissons-en.

LE BARON. — Ah! vous êtes préparée à tout, madame, même à une rupture?

STELLA. — Hélas! oui; entre nous cette existence cimentée d'humeur et d'ennui commence à me peser, et

s'il faut vous l'avouer, eh bien! là... je ne serais pas fâchée d'être trouvée un peu criminelle.

LE BARON. — C'est à en perdre l'esprit! mais parlez donc, dites un mot pour vous défendre.

STELLA. — J'aurais trop peur de vous convaincre.

(Nérine entre sans frapper.)

LA BELLE

STELLA. — Qu'est-ce? je n'ai pas appelé.

NÉRINE. — Une lettre qu'on m'a recommandé de remettre à l'instant à madame.

(Stella décachète la lettre, la lit lentement et paraît très-émue.)

LE BARON. — Madame, vous refuseriez-vous à me faire connaître le contenu de cette lettre?

STELLA. — Positivement.

LE BARON. — Elle paraît vous causer une émotion bien vive.

STELLA. — Vive et agréable.

(Elle serre précieusement la lettre dans sa poche.)

LE BARON. — Vous consentirez bien au moins à me dire qui vous l'envoie?

STELLA. — Pas davantage.

LE BARON. — Mais, morbleu! madame, que voulez-vous donc que je pense?

STELLA. — D'abord à quoi bon penser? à votre âge, il est dangereux de changer ses habitudes. Écoutez plutôt la proposition que je veux bien vous faire. Déclarez que vous ne croyez pas un mot des contes absurdes que vient de vous débiter ce jeune innocent, demandez-moi humblement pardon de m'avoir soupçonnée, et à ces conditions peut-être consentirais-je à oublier toutes vos folies.

Voilà mon ultimatum, vous avez dix minutes pour l'accepter.

LE BARON. — Et si je le repousse?

STELLA. — Je renonce pour toujours au charme de votre intimité.

LE BARON. — C'est-à-dire que vous me quittez?

STELLA. — Je m'impose ce sacrifice.

LE BARON. — Tenez, madame, je me demande si je suis bien éveillé! Quoi! c'est vous, vous qui prétendez me dicter des conditions!

STELLA. — Et comme vous avez laissé passer les dix minutes, vous n'avez plus le choix. Nérine, préparez-moi un habit de voyage.

LE BARON. — Comment! vous allez partir ainsi, tout de suite!

LORIN. — Stella, mais c'est de la folie.

(Stella se lève et laisse tomber la lettre de sa poche. Le baron s'en empare rapidement.)

STELLA, après lui avoir laissé tout le temps de la prendre. — Je vous défends de lire cette lettre, monsieur.

LE BARON. — Et moi, je vous déclare que je la lirai.

STELLA, jouant la colère. — C'est un abus de confiance odieux!

LE BARON. — Tout ce qu'il vous plaira, mais je tiens la vérité et je la connaîtrai.

(Il ouvre la lettre et la parcourt rapidement)

LORIN, bas à Stella. — Tout est perdu!

STELLA. — Tout est sauvé.

LE BARON, avec une explosion de joie. — Grand Dieu! qu'ai-je lu!

OSCAR. — Eh bien, qu'avez-vous donc?

LE BARON. — Stella, ma chère Stella, j'ai mérité ta

haine, ton mépris, je suis un misérable indigne de pitié et cependant j'implore mon pardon.

STELLA. — Il est trop tard, monsieur. Nérine, hâtez-vous.

OSCAR. — Ah ça! mon oncle, qu'est-ce que tout cela signifie?

LE BARON. — Écoute, misérable! (Il lit.)

« Chère Stella, merci mille fois de votre masque et de « votre voiture; je vous ai rendu votre voiture, mais j'ai « oublié le masque chez un ami. Je vous offre, à titre d'in- « demnité, le petit poignard en argent ciselé que j'ai « laissé dans le coupé.

« Je vous serre la main.

« LOUISA, comtesse de Laval, née Navarin. »

STELLA, bas à Nérine. — Tu as bien contrefait ton écriture?

NÉRINE. — Je ne la reconnaîtrais pas moi-même.

LE BARON, à Oscar. — Eh bien, malheureux! comprends-tu maintenant?

OSCAR. — Vous me voyez tout confus.

LE BARON. — Stella, ne me réduisez pas au désespoir.

STELLA. — Je vous en fais juge vous-même, méritez-vous quelque pitié?

LE BARON. — J'en suis indigne, mais vous n'en aurez que plus de mérite à pardonner.

LORIN. — Stella, vous ne resterez pas insensible devant un repentir aussi sincère.

NÉRINE. — Madame, laissez-vous fléchir.

STELLA. Tenez, monsieur le baron, je suis au désespoir que cette lettre soit tombée entre vos mains, sans elle je reprenais ma liberté.

LE BARON. — Chère Stella !

STELLA. — Allons, je pardonne et je reste.

LE BARON. — Vous me rendez la vie.

STELLA. — Nérine, je vous donne mon cachemire vert. (Bas.) Et quand mon oncle sera millionnaire, je te le ferai épouser.

LE BARON. — Je ne demeurerai pas en reste. Lorin, nous signons ce soir l'acte qui vous assure un quart dans les bénéfices de ma fonderie.

LORIN, s'inclinant. — Ah ! monsieur le baron !

STELLA. — J'aurais bien le droit d'oublier mon futur neveu Oscar, mais je serai généreuse et j'exige, monsieur le baron, que vous lui donniez dix mille francs par an,..

OSCAR. — Ah ! madame.

STELLA. — Pour aller tenir votre maison de Calcutta.

OSCAR. — Dans l'Inde ! merci !

STELLA. — Et maintenant, monsieur le baron, il ne reste plus que vous.

LE BARON. — Moi ? n'ai-je pas votre pardon?

STELLA. — Ce n'est pas assez; entre nous convenez que Paris, avec ses bals, ses fêtes, son atmosphère de galanterie enfin, vous inspire toujours une vague inquiétude.

LE BARON. — Je vous assure...

STELLA. — Que diriez-vous si je vous proposais d'aller passer quelques mois à la campagne?

LE BARON. — J'accepterais !... dans l'intérêt de votre santé.

STELLA. — C'est décidé, nous partons pour la campagne; ah ! mais pas une campagne parisienne comme Auteuil ou Bellevue, non, je veux que mon sacrifice soit complet. Nous irons nous enfouir dans une retraite profonde et inconnue, en pleine Normandie, aux environs de quelque ruine sauvage, comme Jumiéges par exemple.

NÉRINE, à part. — Résidence de ce cher Horace ; parfait !

LE BARON, faiblement. — Non, je n'aurai pas la barbarie...
STELLA. — C'est moi qui l'exige.
LE BARON. — Stella, vous êtes un ange.
STELLA. — Et vous un gros ingrat.

Le baron se caresse le menton avec fatuité et... et il perd *la belle*.)

CONSTANT GUÉROULT.

FRAGMENT

DE LA VIE PRIVÉE DE ROBESPIERRE

PAR

ERNEST HAMEL (1)

. . . .

Avant d'aller plus loin, il est temps de jeter un regard très-attentif sur la vie privée du grand citoyen dont l'histoire se lie si intimement à celle de la Révolution, et qui en représente l'idée démocratique dans sa plus nette et sa plus sincère expression. Il est impossible, en effet, de bien connaître les hommes qui ont occupé la scène du monde si l'on n'est pas exactement renseigné sur les détails journaliers de leur existence intime. Je ne suis pas de ceux qui pensent que ces détails sont puérils ou tout au moins inutiles. La vie privée des hommes publics appartient à l'histoire. C'est là surtout qu'ils nous apparaissent sous leur aspect véritable, sans déguisement et sans fard. Je n'admets point l'homme double des anciens. Tenez pour certain qu'il y a une corrélation parfaite entre les actes de la vie privée et ceux de la vie publique. Le

(1) Ce morceau fait partie du 3e volume de l'*Histoire de Robespierre*, sous presse.

8

mauvais père, le fils dénaturé, le faux ami, le tyran domestique, ne seront jamais de bons citoyens. Honorerai-je tel magistrat qui aura rendu force arrêts au nom de la morale, si j'apprends qu'au demeurant c'est un débauché de la pire espèce? Admirerai-je tel homme d'État dont la vie se sera usée à défendre un certain système de gouvernement, si l'on me démontre qu'en somme il n'a été dévoué qu'à son intérêt personnel, et que ses principes se réduisaient à une question de fortune et de jouissances? Que de masques tomberaient, que de réputations usurpées seraient brisées, grâce à ce critérium à peu près infaillible!

Et d'autre part, si le tribun qui a prêché l'abnégation, le désintéressement, le bon sens, toutes les vertus en un mot, s'est montré en effet dans sa vie intérieure le plus désintéressé, le plus vertueux, le meilleur et le plus sensé des hommes; si, ayant éloquemment flétri les consciences vénales, les âmes avides de richesses et d'honneurs, il a résisté à des tentatives de séduction réitérées sous toutes les formes, je m'inclinerai devant lui avec vénération. Et, pour anéantir dans l'équitable postérité les libelles immondes dont on a cru flétrir sa mémoire, il suffira peut-être d'une page de sa vie privée.

« La vie privée de Robespierre, a dit excellemment un grand poëte de nos jours, portait témoignage du désintéressement de ses pensées. » C'était le reflet fidèle de sa vie publique, « le plus éloquent de ses discours. Il n'est pas si grand, le nombre de ceux qui, n'ayant eu qu'à ouvrir la main pour avoir leur fortune faite, n'ont pas daigné l'ouvrir, et qui à toutes les splendeurs de ce monde ont préféré l'indépendance dans la médiocrité. Étudions donc Maximilien Robespierre dans son existence intime, cela en vaut la peine. Il ne mène pas, à proprement parler, la vie d'un humble artisan, la vie du peuple, comme on l'a trop souvent dit. Les Duplay, riches d'une quinzaine de mille livres de rente, comme nous avons déjà eu l'occa-

sion de le dire, représentaient la bourgeoisie aisée de l'époque. » Robespierre vécut au milieu d'eux de la vie simple de son maître Rousseau, avec cette différence qu'au lieu de recevoir l'hospitalité d'un grand seigneur, il la reçut d'un simple citoyen dont il devint l'ami et pour ainsi dire le fils d'adoption.

Et d'abord un mot de son installation chez ses hôtes. Nous avons, dans la première partie de cet ouvrage, tracé l'historique de la maison Duplay. Avant de raconter l'existence modeste et honnête, les habitudes quasi patriarcales des habitants de cette maison, disons ce qu'elle était et comment se trouvait logé l'homme dont le nom retentissait d'un bout de l'Europe à l'autre et faisait pâlir les rois sur leurs trônes. Ancienne dépendance du couvent des religieux de la Conception, c'était encore un bien national vers la fin de cette année 1793, car, ainsi que nous l'avons précédemment rapporté, Maurice Duplay n'en fit l'acquisition qu'en l'an IV, lors de la vente des biens du couvent; pauvre et chère maison! deux fois sacrée pour lui, par le berceau et par la tombe, et que le dérangement de ses affaires, occasionné par de continuels sacrifices à la Révolution, ne lui permit pas de conserver.

Elle se composait d'un corps de logis élevé d'un entresol et d'un premier étage carré, prenant jour par quatre fenêtres sur la rue Saint-Honoré, d'une aile en retour, au couchant, et, au fond de la cour, d'un petit bâtiment comprenant un rez-de-chaussée et un premier étage en forme de pavillon, ayant pignon sur la rue. Une grande porte cochère donnait accès dans cette maison. Deux boutiques, situées l'une à droite, l'autre à gauche de la porte cochère, étaient occupées celle-ci par un restaurateur, celle-là par un bijoutier nommé Rouilly, devenu plus tard propriétaire de la maison. De chaque côté de la cour étaient des hangars, au nombre de deux. L'un formait l'atelier des ouvriers; l'autre, plus petit, servait de

chantier pour les bois. Au bout de ce dernier se trouvait un jardin de vingt pieds carrés environ, au milieu duquel on voyait une corbeille de fleurs soigneusement entretenue par les enfants. Chacun d'eux avait, en outre, son petit coin à part.

Le bâtiment du fond était l'habitation particulière de la famille Duplay. Il comprenait : au rez-de-chaussée, une salle à manger ouvrant de plain-pied sur la cour par une porte vitrée et communiquant avec un salon qu'éclairait une fenêtre sur le petit jardin. Derrière le salon était le cabinet d'étude des enfants, prenant jour par ses châssis sur le jardin du couvent des religieuses de la Conception, où les demoiselles Duplay avaient fait leur première communion. Il y avait dans la salle à manger un escalier en bois conduisant aux appartements. A droite du carré s'ouvrait la chambre des époux Duplay, pièce spacieuse derrière laquelle était la chambre à coucher des jeunes filles. A gauche de l'escalier on pénétrait dans un cabinet de toilette servant de passage pour aller dans une pièce assez basse située immédiatement au-dessus du hangar où travaillaient les ouvriers et n'ayant d'autre perspective que l'intérieur d'un magasin de bois. C'était la chambre de Maximilien Robespierre.

A la suite de cette chambre, qui se trouvait au couchant dans le bâtiment en retour, venaient deux autres pièces, occupées l'une par Simon Duplay, neveu de l'hôte de Robespierre, l'autre par le jeune fils de Duplay, celui que Maximilien appelait *notre petit patriote*, et qui, bien qu'âgé de quatorze ans à peine, suivit dans une mission à l'armée du Nord Philippe Le Bas, devenu son beau-père. Quant à Simon Duplay, digne représentant d'une famille dont le patriotisme ne se bornait pas à des paroles, il avait déjà, quoique bien jeune, payé largement sa dette à la patrie. C'était un des glorieux volontaires de 1792. Engagé dans un régiment d'artillerie, il avait eu la jambe gauche emportée à la bataille de Valmy; aussi l'appe-

lait-on : Duplay à la jambe de bois. Réduit à l'impuissance de continuer à servir son pays sur les champs de bataille, il fut recueilli par son oncle, qui honorait en lui le courage et le patriotisme, et, comme il avait reçu une instruction assez soignée, il put servir de secrétaire à Robespierre, auprès duquel il demeura jusqu'au 9 Thermidor.

Nous avons déjà dit dans quelles circonstances Maximilien accepta l'hospitalité de la famille Duplay, et comment il se laissa retenir dans cette maison amie, que jusqu'à sa mort il ne quitta que deux fois, et pour bien peu de temps : la première fois, lors de son voyage à Arras en octobre et en novembre 1792, voyage dont nous avons raconté les incidents divers; la seconde à la sollicitation de sa sœur Charlotte. Voici comme : mademoiselle Robespierre, qui avait toujours dirigé l'intérieur de ses frères, n'avait pu se faire à l'idée de rester seule à Arras, et lorsque Augustin avait été nommé député à la Convention nationale, elle avait obtenu de l'accompagner à Paris. Ils étaient descendus l'un et l'autre chez les Duplay. Ceux-ci avaient mis à leur disposition l'appartement du premier étage dans le corps de bâtiment donnant sur la rue Saint-Honoré, et qui communiquait avec l'aile qu'habitait Robespierre par la chambre du jeune Maurice Duplay, laquelle avait une porte de sortie sur le grand escalier par où l'on montait au logement d'Augustin Robespierre et de sa sœur.

Dans les premiers mois du séjour de Charlotte dans cette maison, les choses allèrent pour le mieux. L'excellente madame Duplay était aux petits soins pour la sœur comme pour le frère. Souvent elle lui confiait la plus jeune de ses filles, Élisabeth, celle qui devait être madame Le Bas, lui donnant ainsi une de ces preuves d'estime et d'affection que toute mère appréciera. D'un esprit cultivé, Charlotte plut à la jeune fille, à qui, du reste, elle témoigna beaucoup d'amitié. Elle en recevait de ces

petits soins intimes que les femmes savent échanger entre elles. Elisabeth prenait plaisir à la coiffer, à l'assister dans sa toilette. Comment donc des nuages vinrent-ils à s'élever entre Charlotte et ses hôtes? La sœur de Robespierre dit bien dans ses mémoires qu'elle eut à se plaindre de madame Duplay, mais elle n'articule pas un seul grief sérieux. D'autre part, nous lisons dans le manuscrit de madame Le Bas : « Charlotte n'eut pas de peine à obtenir cette permission pour moi; » — il s'agissait d'aller ensemble assister à une séance de nuit à la Convention. — « Elle était sœur de Robespierre, et ma mère la regardait comme sa fille. Pauvre mère! Elle croyait alors Charlotte aussi pure et aussi sincère que son frère; mais elle vit plus tard que cela n'était pas. » La vérité est que Charlotte était d'un caractère ombrageux et difficile. Elle aimait passionnément ses frères, mais d'une affection doublée de cette jalousie qui est l'égoïsme de l'amour. Ayant été habituée, à Arras, à régner en maîtresse de maison et à gouverner un peu despotiquement ses frères, elle ne put voir sans dépit l'influence de madame Duplay contre-balancer la sienne. Et pourtant était-elle en droit de se plaindre si Maximilien payait en tendresse et en égards une femme dans laquelle il avait rencontré une véritable mère? Aurait-elle dû s'étonner des efforts constants de son frère pour ne point affecter une famille qui, du propre aveu de Charlotte, l'entourait de caresses et de bontés sans nombre. Mais elle se montra jalouse des soins prodigués à son frère aîné, comme plus tard des prévenances de madame Ricord pour Augustin. Elle mit tout en œuvre pour arracher Maximilien du sein de cette famille devenue la sienne. Souvent elle cherchait à lui persuader que dans sa position, et occupant un rang aussi élevé dans la politique, il devait avoir un *chez lui*. C'était là une bien mesquine considération aux yeux de Robespierre. Toutefois, à force d'obsessions, et comme il résistait difficile-

ment à une prière, elle parvint à l'entraîner dans un appartement qu'elle avait loué rue Saint-Florentin, à quelques pas seulement de la maison de ses hôtes, ce qui le détermina sans doute à une séparation dont son cœur dut cruellement souffrir, et qui d'ailleurs fut de bien courte durée.

Il était à peine installé dans son nouveau logement que, pris d'une sorte de nostalgie, il tomba malade du chagrin d'avoir quitté les chers hôtes au milieu desquels, depuis plus de deux ans, il s'était accoutumé à se laisser si doucement vivre. Madame Duplay, étant venue le voir, se montra tout inquiète, comme une mère aurait pu l'être pour son fils bien-aimé. Peut-être manifesta-t-elle ses craintes d'une façon un peu vive. Maximilien, prétendait-elle, n'avait pas tous les soins nécessaires; il ne pouvait être soigné comme il le serait au sein de sa famille d'adoption; elle le pressa donc de revenir chez elle. Robespierre résista faiblement d'abord, mais, vaincu par ses instances, il se décida, malgré les représentations de sa sœur, à retourner auprès de ses hôtes. « Ils m'aiment tant, » dit-il à Charlotte, « ils ont tant d'égards, tant de bontés pour moi, qu'il y aurait de l'ingratitude de ma part à les repousser... » Et voilà ce que mademoiselle Robespierre ne pardonna jamais à madame Duplay, contre laquelle elle se répandit en plaintes amères. Même après la catastrophe dont fut victime cette infortunée femme, elle persista dans son ressentiment. C'est là une tache dans la vie de Charlotte. Et l'on ne peut s'expliquer comment, ayant tellement aimé son frère, elle se montra si peu sympathique à la mémoire de la respectable hôtesse, qui paya d'une mort si affreuse son dévouement et sa tendresse pour cet illustre et malheureux frère.

Revenu, pour n'en plus sortir, au sein de la famille Duplay, Robespierre ne tarda pas à se rétablir et à reprendre ses habitudes laborieuses. Son logement personnel consistait en une seule pièce qui lui servait à la

fois de chambre à coucher et de cabinet de travail. Cette pièce, dont les uns ont fait un boudoir élégant, les autres une vraie chapelle, était la plus simple du monde. Elle avait pour tout luxe d'être d'une irréprochable propreté. Maximilien l'avait meublée lui-même. Son modeste mobilier se composait d'un lit en noyer orné de rideaux en damas bleu à fleurs blanches provenant d'une robe de madame Duplay, de quelques chaises de paille et d'un bureau fort ordinaire ; un casier en sapin, suspendu à la muraille, lui servait de bibliothèque et contenait, entre autres livres, les principales œuvres de Corneille, de Racine, de Voltaire et de Rousseau, chers compagnons de ses veilles, à qui il demandait à la fois l'inspiration et le délassement. Telle était l'humble retraite de celui dont le nom alors remplissait le monde.

Cette chambre était éclairée par une seule fenêtre donnant sur les hangars; de sorte que, dans la journée, Robespierre travaillait toujours au bruit des rabots et des scies. Devenu l'un des principaux personnages de la République, il tint à rester ce qu'il était aux jours sombres et menaçants où il était venu s'asseoir au foyer de Duplay. Ni la haute position politique qu'il occupait ni l'immense influence morale dont il jouissait ne purent le déterminer à changer d'existence. D'autres eussent voulu que l'éclat de leur vie répondît au prestige de leur popularité, il aima mieux être logique avec lui-même, ne pas donner un démenti à ses principes. Il crut enfin qu'il était de son devoir de prêcher d'exemple la simplicité de mœurs et toutes les vertus privées qu'il recommandait dans ses discours. Rapprochement au moins singulier : c'était dans la boutique d'un charpentier que, dix-huit siècles auparavant, avait grandi et vécu le plus illustre rénovateur social qui ait paru parmi les hommes, et c'était dans la boutique d'un menuisier que vivait l'austère tribun que le grand David a appelé le Christ de la Révolution française, et qui, de tous les réformateurs,

s'est, après le divin philosophe de Nazareth, montré le plus dévoué à la cause des faibles, des petits et des opprimés.

Maurice Duplay, l'hôte de Maximilien, était un homme de haute stature. Sa bonté, son caractère honnête, se reflétaient admirablement sur la physionomie la plus franche et la plus ouverte du monde. Il était alors âgé de cinquante-cinq ans environ. Son front large encadré de longs cheveux grisonnants, ses yeux d'un bleu gris, pleins de douceur, sa bouche au sourire toujours bienveillant, lui donnaient une sorte d'aspect de patriarche.

Nous avons dit, dans la première partie de cette histoire, quelle était sa position de fortune. Propriétaire de plusieurs maisons à Paris, il vivait retiré des affaires lorsque la Révolution éclata. Les événements ne tardèrent pas à jeter un peu de trouble dans cette position si laborieusement acquise. Ses maisons ne se louant plus, Duplay s'était vu dans la nécessité de reprendre son état. Il se remit à l'œuvre avec courage, sans que son patriotisme et son enthousiasme révolutionnaire s'altérassent un seul instant, car il avait pris au sérieux les réformes politiques et sociales qui s'accomplissaient, et il n'était pas de sacrifices personnels auxquels il ne fût prêt pour la réalisation du bonheur public. Inscrit un des premiers en sa qualité de propriétaire et de citoyen actif, sur la liste du jury fonctionnant près le tribunal criminel, il n'avait pu, malgré ses répugnances, refuser d'être juré au tribunal révolutionnaire. La conscience et la modération qu'il apporta dans l'exercice de ces redoutables fonctions ont été attestées par ses ennemis eux-mêmes. Compris, en effet, dans l'acte d'accusation dirigé par les Thermidoriens contre les anciens membres du tribunal révolutionnaire, il fut, seul de tous les accusés, acquitté à la fois sur la question intentionnelle et sur celle de fait. Robespierre avait trop le sentiment et le respect de la justice pour chercher à exercer la moindre influence sur les

votes de son hôte, et celui-ci, de son côté, était trop rigide et trop pur pour écouter une autre voix que celle de sa conscience. Un soir, à table, Robespierre s'étant vaguement informé de ce qu'il avait fait au tribunal révolutionnaire, où il avait siégé dans la journée : « Maximilien, » lui répondit Duplay, « je ne vous demande jamais ce que vous faites au Comité de Salut public. » Robespierre comprit la discrétion de son hôte, et, sans mot dire, il lui serra affectueusement la main.

Madame Duplay était la digne compagne de cet homme de bien. Elle partageait en toutes choses les sentiments de son mari. Son admiration pour Maximilien n'avait pas tardé à s'accroître de l'affection profonde qu'il inspirait à ceux qui, en l'approchant, pouvaient apprécier la bonté et la pureté de son cœur. Cinq enfants, avons-nous dit déjà, quatre filles et un garçon, étaient nés de son mariage avec Duplay. Sophie, la seconde de ses filles, avait, on le sait, épousé dès l'Assemblée constituante un avocat d'Issoire, en Auvergne, nommé Auzat. Restait donc, quand Maximilien vint s'installer dans la maison de Duplay, Eléonore, qui était l'aînée, Victoire, qui ne fut jamais mariée, et Elisabeth, la plus jeune des filles, celle qui épousa Le Bas. . . . .

Robespierre lui-même avait aussi formé le projet d'entrer dans la famille de son hôte. Un sentiment plus tendre que l'amitié l'attachait à l'aînée des filles de Duplay, Eléonore, dont la main lui avait été promise. Mais cette union si longtemps caressée dans ses rêves, et dont la perspective était toute sa joie, toute son espérance, il l'avait ajournée à une époque moins troublée, au jour ardemment désiré où, la France respirant dans sa force et dans sa liberté, débarrassée de l'ennemi de l'intérieur et du dehors, il lui serait permis de se reposer à l'ombre du foyer domestique et de s'y livrer en paix, entre une femme et des enfants, à ses études et à ses travaux favoris.

Eléonore Duplay avait, à cette époque, près de vingt-

cinq ans. C'était une grande et belle jeune fille, dont l'âme virile, trempée aux sources de la Révolution, pouvait aller de pair avec celle de Robespierre. Esprit sérieux et juste, caractère ferme et droit, cœur généreux et dévoué, elle s'était, par ses vertus, attiré l'estime et l'attachement de Maximilien, et aucune femme n'était plus digne de devenir la compagne du glorieux démocrate. Ils vivaient sous le même toit, ainsi que deux fiancés, lui, trouvant dans ce chaste amour comme un repos et un adoucissement après tant de luttes quotidiennes ; elle, fière de celui dont elle devait porter le nom un jour, prête à partager avec lui la palme ou le martyre. Emprisonnée après le 9 Thermidor, elle fut cependant épargnée par les féroces vainqueurs de cette triste journée, et toute sa vie elle porta le deuil de Robespierre. Jusqu'à sa mort, arrivée sous la Restauration, elle conserva précieusement un médaillon de Maximilien, modelé par Collet, et où se trouvent reproduits avec une fidélité frappante les traits de celui dont elle se considérait comme la veuve.

Robespierre, avons-nous dit déjà, a été défiguré au physique comme au moral. C'était alors un homme de trente-cinq ans, d'une taille moyenne et d'une complexion assez délicate. Les portraits à la plume tracés par Fréron et par Merlin (de Thionville), sont d'odieuses caricatures d'après lesquelles on s'est appliqué à travestir ses traits et à leur donner une expression féroce. Son visage, au contraire, très-légèrement marqué de quelques grains de petite vérole, respirait la douceur et la bonté, et, sans être régulièrement beau, n'était ni sans charme ni sans distinction. Loin d'avoir l'aspect osseux, blême et blafard que lui ont prêté ses ennemis, il n'était pas dépourvu d'un certain embonpoint et d'une fraîcheur de teint que la maladie altéra seule par instant. La tête, sans avoir le caractère léonin de celle de Mirabeau ou de Danton, dont la laideur imposante attirait, était douée de je sais quelle expression persuasive, qui tout d'abord saisissait l'audi-

teur. De longs cheveux châtains rejetés en arrière, un front vaste, découvert sur les tempes et un peu bombé, l'arcade sourcilière proéminente, l'œil profond et clair, plein de pensées, mais voilé malheureusement par des lunettes qu'une vue basse rendait presque toujours indispensables, le nez droit, légèrement en l'air, la bouche parfaitement dessinée, le menton ferme, nettement accentué, tel était le portrait de l'homme au physique. Constamment soigné dans sa mise, Robespierre avait conservé l'usage du jabot et des manchettes, bien différent de tant d'hypocrites, qui croyaient faire étalage de patriotisme en affichant un cynisme de langage et de costume. Il aimait trop sincèrement la Révolution, il avait trop le respect de lui-même pour se laisser aller à ces lâches flatteries au populaire.

Au moral nous l'avons dépeint déjà. Sévère, inflexible même contre la tyrannie, l'injustice, l'immoralité, il était, dans les relations privées, généreux, compatissant et serviable. Affable envers tous, et surtout à l'égard des pauvres gens, il s'était rendu cher à toutes les personnes qui l'approchaient. Adoré dans sa famille d'adoption, il payait d'un attachement sans bornes tous les petits soins dont on se plaisait à l'entourer. C'était le bon génie de la maison. On ne faisait rien sans le consulter, et toujours on se rendait à ses avis, tant ils étaient marqués au coin de la sagesse et de la raison. Quand les enfants avaient quelques peines, c'était à lui qu'ils allaient se confier, car il ne manquait jamais d'avoir de bonnes paroles pour les consoler. Étonnez-vous donc que bien longtemps après ils soient morts sans avoir pu comprendre les malédictions stupides du monde contre la mémoire de celui qu'ils avaient connu si pur, si dévoué, si vertueux !

Tout chez lui, a dit Buonaroti, était égalité, simplicité, moralité, amour sincère du peuple. Austère dans ses mœurs, d'une sobriété extrême, il vivait complétement retiré, quoique le monde le sollicitât de toutes parts ; il

n'allait que très-rarement au théâtre, qu'il aimait cependant beaucoup, et où, en de rares occasions, il accompagnait madame Duplay et ses fils. Presque jamais il n'acceptait une invitation à dîner en ville ; durant les trois années qu'il passa dans la maison de Duplay, il ne dîna pas six fois au dehors. Tout son plaisir était dans la vie intérieure, au milieu de ses hôtes. Une des grandes distractions de la famille consistait dans de longues promenades aux Champs-Élysées. Robespierre ne manquait pas d'être de la partie quand il en avait le loisir. Il se faisait suivre d'un grand chien danois nommé Brount, qu'il avait ramené de son dernier voyage en Artois et qu'il aimait beaucoup. Ce chien était très-attaché à son maître, dont il était le compagnon assidu. Couché aux pieds de Maximilien quand celui-ci travaillait dans sa chambre, il le regardait d'un air triste et doux comme s'il eût deviné ses pensées anxieuses. Quand on sortait, Brount témoignait sa joie par ses aboiements et par ses gambades ; c'était un ami de plus, un ami toujours fêté et choyé par les jeunes filles. La promenade était, en général, dirigée du côté du jardin Marbeuf, fort en vogue à cette époque. Chemin faisant, on s'asseyait sur un banc, et presque aussitôt accouraient de petits savoyards, que Robespierre se plaisait à voir danser, et auxquels il donnait quelque argent. Les pauvres enfants l'appelaient le *bon monsieur.* « C'était pour lui, » a écrit madame Le Bas, « un bonheur que de faire du bien ; jamais il n'était plus content, plus gai que dans ces moments-là. » D'autres fois, quand Robespierre avait une demi-journée de loisir, ce qui était bien rare, on partait pour Montmorency ou pour Versailles, et l'on s'enfonçait dans les grands bois où, durant quelques heures, Maximilien oubliait les agitations et les tempêtes de la vie publique.

Chaque soir, à table, on causait des affaires du jour, des nouvelles venues des frontières, du triomphe prochain de la liberté, de la perspective d'une félicité géné-

rale, une fois les orages apaisés, car tout semblait sourire alors à la Révolution victorieuse. Au sortir de table, on passait dans le salon, garni de gros meubles d'acajou recouverts en velours d'Utrecht cramoisi, et où l'on admirait, pendu à l'une des parois de la muraille, le beau portrait en pied de Robespierre, peint par Gérard. Groupées en cercle autour de leur mère, les jeunes filles s'occupaient à des travaux d'aiguille, broderies ou tapisseries, tandis que Maximilien, lorsqu'il n'était pas obligé d'aller à la Convention ou au Comité de Salut public, se livrait à la conversation avec son hôte et quelques intimes qui, d'ordinaire, venaient passer la soirée chez Duplay.

Robespierre lisait admirablement. Souvent on le priait de faire une lecture, ce dont il s'acquittait avec plaisir. C'était tantôt une page de Voltaire ou de Rousseau, tantôt des vers de Racine ou de Corneille, et il mettait tant d'âme dans sa diction qu'à certains passages des larmes tombaient de tous les yeux. Les aiguilles s'arrêtaient alors; les jeunes filles, en extase, ne quittaient plus leur ami du regard, et elles comprenaient mieux le prestige que son éloquence exerçait sur tout un peuple. Vers neuf heures, Maximilien souhaitait le bon soir à ses hôtes et se retirait dans sa chambre, où il travaillait assez avant dans la nuit; souvent l'aube blanchissante le trouvait à son bureau, méditant un discours pour la société des Jacobins, ou préparant un de ses admirables rapports pour la Convention. Telle était, dans l'intérieur, l'existence calme et douce de ce *tyran* qui, de sa vie, n'eut à sa disposition ni soldats ni trésors, et qui, s'il eut quelque influence sur l'opinion publique, ne l'obtint que par le plus légitime et le plus honorable des moyens, par la puissance de la raison et du talent.

Tous les jeudis, ces réunions du soir prenaient un caractère un peu plus solennel. Un certain nombre de notabilités révolutionnaires s'étaient, dès longtemps, donné

rendez-vous dans le salon de Duplay. On y avait vu les Lameth sous la Constituante; quelques Girondins y étaient venus à l'époque de l'Assemblée législative; des thermidoriens, comme Merlin (de Thionville), Panis, Collot d'Herbois, étaient également admis au foyer de Duplay. Parmi les autres représentants qui s'y étaient rencontrés le plus fréquemment, citons Camille Desmoulins, que l'amitié de Maximilien ne suffira pas à garantir des coups de Billaud-Varenne; Girot de Pouyol, avec qui Robespierre s'était lié du temps de la Constituante où l'avait envoyé le bailliage de Riom; René Ploistre, Leclerc, tous deux députés de Maine-et-Loire à la Convention; Lareveillère-Lepeaux, un des futurs directeurs de la République, que leurs liaisons avec Maximilien ne purent mettre à l'abri d'un décret de proscription lancé contre eux par le comité de Sûreté générale. Les plus assidus aux réunions de Duplay étaient le Bas, son gendre, Couthon et Saint-Just, Augustin Robespierre, un chevalier italien du nom de Pio, dont nous avons déjà parlé, David, le grand artiste, qui aimait Robespierre autant qu'il en était aimé, et qui jusqu'à la mort a gardé pour sa mémoire un respect religieux.

Un des hôtes les plus habituels de la maison du menuisier était Philippe Buonaroti, descendant de Michel-Ange. Né à Pise en 1761, Buonaroti s'était consacré à l'étude des belles-lettres, et, grâce à ses relations de famille, il se trouvait dans les meilleurs termes avec le grand-duc Léopold quand éclata la Révolution française. Son enthousiasme pour les nouveaux principes amena une disgrâce; il fut contraint de quitter précipitamment la Toscane. Réfugié en Corse, où il eut Bonaparte pour compagnon de lit, il prit chaudement parti pour la France, devenue sa patrie d'adoption, contre Paoli, l'allié des Anglais. Ayant été, vers la fin de 1752, chargé par les habitants de la petite île de Saint-Pierre, voisine de la Sardaigne, qui avaient voté la réunion de leur pays à la

République, d'aller transmettre leurs vœux à la Convention nationale, il vint à Paris, et, peu de temps après son arrivée, la Convention lui accorda, par un décret solennel, la qualité de Français que, dès le mois de février précédent, le conseil géneral de la Corse avait sollicité pour lui. Buonaroti s'était empressé de se faire présenter à Robespierre, auquel, depuis les premiers temps de la Révolution, il avait voué une admiration sans bornes, et dont la mémoire devait rencontrer en lui un de ses plus ardents et de ses plus éloquents défenseurs.

D'autres encore figuraient dans le salon de Duplay: des artistes comme Gérard, comme Prudhon, auteur d'un beau portrait de Saint-Just, comme Cietty, jeune sculpteur de grand avenir, que frappa la hache thermidorienne. A ce groupe d'hommes énergiques et dévoués, prêts à vivre ou à mourir pour la République, venaient se joindre quelques femmes enthousiastes de Robespierre, entre autres madame de Chalabre, avec laquelle nos lecteurs ont déjà fait connaissance, et qui, elle aussi, après Thermidor, payera d'une longue détention son amitié et son admiration pour Maximilien.

La préoccupation des affaires publiques, le souci des intérêts matériels n'avaient pas étouffé chez les hôtes de Duplay le goût des belles choses, la passion des lettres et des arts, vers lesquels Robespierre s'était toujours senti entraîné par un sentiment très-vif. Aux soirées du jeudi, la littérature et la musique avaient leurs coudées franches chez les Duplay, et l'on faisait trêve à la politique. Robespierre disait quelques tirades de Racine ou de Corneille; Le Bas, qui avait une fort belle voix, chantait une romance ou jouait du violon, sur lequel il avait un talent assez distingué. Ensuite Buonaroti se mettait au piano. Ce descendant d'une famille dont l'art semblait être le patrimoine était un grand artiste, un musicien consommé. Ame ardente et rêveuse, il exécutait des morceaux de sa composition, où il s'était inspiré de son amour pour la liberté;

et, tandis que l'instrument chantait sous ses doigts, chacun retenait son souffle. On écoutait tout ému ; on songeait à l'humanité, à la grandeur de la République, à son triomphe prochain et à son avenir, et, des touches frémissantes du clavecin, on croyait entendre sortir la voix de la patrie.

Si l'on compare maintenant la vie intérieure de Robespierre à celle de certains personnages de la Révolution qui ont été ses ennemis et ses calomniateurs, et dont la mémoire se trouve enveloppée de je ne sais quelle auréole immaculée, on se convaincra qu'il leur était autant supérieur comme homme privé que comme homme politique. Quel dictateur, quel ambitieux que ce tribun farouche qui, simple dans ses mœurs, affable dans ses manières, heureux de faire le bien, vivait comme le plus modeste et le plus retiré des hommes, et qui, en même temps qu'il enseignait au monde, par sa propre conduite, le désintéressement et la probité politiques, donnait à ses concitoyens l'exemple fortifiant de toutes les vertus du foyer domestique.

ERNEST HAMEL.

UN ROMAN

DANS LES ANNONCES DU TIMES

PAR

CHARLES JOLIET

I

Tout le monde connaît le *Times*, ce journal-monstre qui porte le mot d'ordre de l'Angleterre à tous les points du globe. Nous ne nous occuperons pas ici de sa politique; il s'agit de ses milliers d'annonces, immense bazar où s'agite, en un pêle-mêle étrange, la vie commerciale du peuple anglais. Au milieu du tumulte des cent mille trompettes de la réclame et des clameurs orchestrales des rois de l'annonce, on entend parfois un duo d'amour, faible, mélancolique et doux comme le soupir d'un hautbois. Cette note étouffée n'éveille sans doute aucun écho dans les âmes indifférentes, mais nous l'avons entendue. Pour moi, j'abandonne volontiers la lecture des cent colonnes du *Times* aux esprits sérieux, ces quelques lignes dédaignées suffisent à ma curiosité (1) :

(1) Tous les passages chiffrés sont en langue française.

ANNONCES DU TIMES

I

☞ Z kpdpuph = nvttp = avsrcrbzp = *Bible* **= jnoyypp. = XXX = □? =** *Times* **= yzwdprssp = tpwjr = jnpw = Ç.F.E. ☞**

II

☞ Z xpyyorpwor = avzw = sotvzw = kp = Ç.F.E. = MEBN = up = ypaowph = aszy = spy = tvcy. ☞

Ces deux annonces, expédiées à l'agence générale du *Times*, composées en quelques secondes, tirées à cent mille exemplaires, humides encore du baiser de la presse, venaient de porter un signal à deux cœurs amoureux.

Nous allons prendre en main les fils invisibles de cette intrigue impunément jouée à la face de l'Europe entière. Nous en suivrons la marche et les péripéties, sans en dévoiler encore le secret. Ces lignes étaient-elles un signal d'adieu ou un signal de joie?... Ainsi, sur la calme surface d'un lac, on voit se former des circonférences qui vont s'élargissant toujours.

Peut-être sont-elles produites par le dernier effort d'un nageur qui se noie, par l'élan d'un poisson qui saisit un insecte, ou par une pierre que lance la main d'un enfant.

II

Le 22 mai 186..., un jeune homme d'une trentaine d'années, nommé Maurice Brepson, était accoudé sur

l'appui de sa fenêtre, au sixième étage d'une maison située sur le grand quai de Londres.

Il était cinq heures du matin et, par un phénomène rare, même dans les jours d'été, le soleil avait percé le voile épais de brouillard et de fumée qui flottait encore sur la Tamise, ce qui a fait dire de son disque, habituellement rouge, que le soleil de Londres portait l'uniforme anglais. On apercevait distinctement les navires amarrés sur la rive et la forêt des mâts, découpant vigoureusement dans le ciel clair leurs aiguilles noires, fines comme des paratonnerres. Les maisons du quai opposé, sombres à l'ordinaire, comme si elles-mêmes subissaient l'influence du *spleen* national, renvoyaient joyeusement par leurs vitres les flèches d'or du matinal visiteur. Une vie plus ardente semblait bouillonner dans le bruit sourd des machines et le murmure confus de la grande cité travailleuse, où l'homme et le fer s'étreignent à la gueule des fournaises. Les marins manœuvraient sur le fleuve avec une activité inaccoutumée; les voitures filaient plus rapides, les passants marchaient d'un pas plus libre, les boutiques avaient un air de fête : le soleil avait vaincu le brouillard. Dans le lointain, à travers une brume indécise, les palais allongeaient leurs colonnades, et les monuments se dressaient, noyés dans une vapeur lumineuse. Mais les cœurs blessés sont insensibles aux splendeurs inanimées. Maurice Brepson contemplait ce spectacle d'un vague regard. Sans doute, il avait une raison particulière pour rester indifférent au lever du soleil sur la capitale de l'Angleterre.

Voici, en quelques mots, son histoire :

Son père, Patrick Brepson, Irlandais d'origine, avait épousé une Française. Il était venu se fixer à Londres après la mort de sa femme, avec son fils Maurice, alors âgé d'une dizaine d'années. Ils vivaient dans une aisance dorée, du produit des leçons de langues que sir Patrick Brepson donnait aux enfants de plusieurs grandes familles.

Gagnant assez pour vivre, mais trop peu pour laisser un patrimoine à son fils, il avait songé de bonne heure à lui donner une fortune à l'abri des revers, c'est-à-dire une instruction supérieure et une éducation irréprochable. En père sage et en homme expérimenté, il comprit qu'une telle éducation était la meilleure cuirasse de combat pour un jeune homme destiné à se frayer seul un chemin dans la vie.

Le petit Maurice devait réaliser ses ambitions et ses espérances paternelles. Le savant docteur Brown avait un jour posé son doigt magistral sur le crâne de l'enfant, et, au toucher des protubérances, avait déclaré à sir Brepson que son fils était doué des facultés brillantes de l'imagination. Les instincts destructeurs étaient à peine sensibles, mais les bosses souveraines de la domination et de la volonté révélaient un courage moral à l'épreuve de toute défaillance. Le renflement du front vers les tempes décelait, outre l'habileté des doigts, un penchant très-prononcé vers le merveilleux; l'instinct de la vie ou de la conservation offrait si peu de saillie que le docteur Brown n'hésita pas à craindre les effets de la mélancolie. Les bosses affectives avaient, en outre, un tel développement, que la conformation de la tête offrait de grandes analogies avec celle d'une femme.

— Eh bien, docteur? interrogea sir Patrick, qui avait suivi d'un œil attentif la promenade du doigt sur la tête de son fils.

— Cet enfant, dit le docteur, est un poëte; et la localisation des idées me fait croire qu'il a le don des langues. Sa tête est organisée comme un meuble à tiroirs. Le manque absolu de vénération, joint à une volonté inflexible, pourra lui permettre de régler le jeu d'une imagination trop puissante. Quant à ses passions, elles seront excessives. Une vie calme le conduirait au suicide.

— Une culture habile ne pourrait-elle pas prévenir le danger de certains organes, docteur?

— Dans le détail, oui; dans l'ensemble, non. Vous pourrez neutraliser le jeu de quelques facultés en les appliquant à un but étranger, aux mathématiques, par exemple. On déplace les instincts, mais sans les annuler; il y a toujours une rupture d'équilibre quand la nature est combattue. Je vous conseille de la laisser agir; la pondération s'opérera d'elle-même... La tête est belle... Je ne crains pas l'erreur de mon jugement. Lavater le confirme. La ligne droite du front plane se continue par une courbe superbe qui indique incontestablement un génie *panoramique*. Les ailes du nez, fines et mobiles, annoncent l'impressionabilité; la lèvre supérieure, très-mince, est pleine de circonspection; la lèvre inférieure, un peu grasse, est sensuelle. Le menton qui se bombe affirme une volonté souveraine... Bien que le petit gaillard... *eh! eh!* soit de débile apparence, il est doué d'une organisation nerveuse pleine de ressort. La lame est d'ailleurs assez bien trempée pour redresser son fourreau. Sir Patrick, je serais heureux d'avoir un fils comme celui-là.

Maurice eut donc le rare bonheur d'être dirigé vers le but où l'appelaient ses facultés naturelles qui viennent d'être analysées. A dix-huit ans, il savait le grec, le latin, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Son père, craignant les effets de la fatigue intellectuelle, n'avait pas négligé les exercices corporels. Maurice faisait de la gymnastique, des armes, montait à cheval, boxait comme un professeur et manœuvrait une embarcation comme un élève de marine. Ses études terminées et ses diplômes en poche, il partit avec une famille en qualité de précepteur, et fit avec elle une promenade à travers l'Europe qui dura deux années.

A son retour, son père lui abandonna une partie de ses élèves; bientôt même il dut renoncer à donner ses leçons. Depuis longtemps sir Patrick était atteint d'une de ces maladies lentes qui ne pardonnent pas.

Un soir d'automne, assis dans son fauteuil qu'il ne quittait plus depuis plusieurs semaines, il envoya chercher le docteur Brown qui, après avoir procédé à l'auscultation, déclara qu'il avait encore trois heures à vivre, lui serra la main et se retira.

Maurice était présent.

— Mon fils, dit sir Patrick, j'ai fait de vous un homme, écoutez-moi donc avec fermeté... L'ordre de la nature est que le père meure avant le fils. C'est grâce à cette loi prévoyante que les enfants sont plus chèrement aimés de leurs parents qu'ils ne les aiment. Je désire que vous gardiez mon souvenir, Maurice, mais je désire aussi que vous acceptiez ma perte comme un événement fatal et naturel... Je quitte un monde où je ne regrette que vous. Mes comptes sont en règle pour le voyage. Nous avons été unis par le sang et par la communion de l'intelligence. Continuez ma tâche, mon nom et ma race. Vous promettez d'accepter ma mort et d'être honnête?

— Je le promets.

— Vous savez combien j'aimais votre mère, Maurice, et j'en ai été aimé...

Ici, la voix de sir Patrick Brepson s'altéra sensiblement.

Après quelques instants de silence et de méditation, il reprit d'une voix assurée :

— Votre mère était noble de naissance et de cœur, riche et belle. J'étais pauvre, sans avoir même les qualités brillantes qui séduisent les femmes; mais celles qui sont dignes de ce nom aiment l'âme d'un homme. Les autres ne sont pas à compter. Je vous souhaite une femme selon votre cœur. Ne faites pas de calcul, vous en seriez puni. Promettez d'épouser la femme aimée et d'être bon et indulgent pour elle.

— Je le promets.

— Vous connaissez mes principes. Enseignez-les aux

hommes qui sont capables de les comprendre : « *Le mépris de la mort et la nécessité du devoir.* » Embrassez-moi, Maurice... adieu, mon fils.

Sir Patrick Brepson était mort.

III

Le lendemain, après une de ces veillées qui trempent les âmes fortes et brisent les faibles, Maurice suivait seul le cercueil de son père. Il pleuvait. En arrivant au cimetière, il s'arrêta pour remplir les formalités d'usage. Il était calme et ne pleurait pas. Ces sortes de douleurs froides donnent le frisson et ne peuvent être pénétrées.

Pendant qu'on procédait à l'inhumation provisoire, le regard fixe du jeune homme se détacha du drap noir qui recouvrait la bière et erra vaguement sur les objets environnants. Il s'aperçut alors qu'il était traversé par la pluie.

A quelques pas de lui, se tenaient debout, abrités sous de larges parapluies, les personnages d'une nombreuse assistance qui, comme lui, avaient accompagné un mort à sa dernière demeure. Ces faces humaines qui portaient les signes d'une visible contrariété lui parurent grotesques. Il allait se détourner de leur vue, lorsqu'il sentit son œil sollicité par une attraction magnétique, et, comme l'aiguille virant à son pôle, il tomba d'aplomb sur une jeune fille qui le considérait avec persistance depuis quelques instants. Quand leurs regards se croisèrent, il éprouva intérieurement une commotion surhumaine, et il lui sembla qu'un baume délicieux se répandait sur la blessure de son cœur. Oubliant alors sa mission funèbre, immobile, il la contempla avec ardeur, comme un ange

envoyé pour endormir sa douleur. Cependant, dans ce regard échangé, il ne crut lire aucune sympathie. La jeune fille, aux cheveux d'un blond d'or pâle, au teint laiteux et rosé, semblait avoir dans sa prunelle d'un bleu sombre le reflet de l'acier. Machinalement, il porta la main à son front ruisselant de pluie comme pour dissiper l'hallucination de son cerveau fatigué. Elle, toujours froide, continuait à l'observer avec une implacable indifférence.

L'ensevelissement achevé, il s'éloigna seul comme il était venu.

Une fois hors de la grille, il interrogea le chemin, comme indécis de celui qu'il allait suivre, et remit son chapeau. Un léger frôlement à ses côtés le fit tressaillir douloureusement. Il reconnut la jeune fille du cimetière et la vit monter dans une voiture qui stationnait. Le même regard insensible s'arrêta sur le sien quand la voiture passa devant lui. Il la suivit des yeux, et quand elle eut disparu à l'angle d'une rue, il resta quelque temps songeur. Tout lui apparaissait sous un jour bizarre : les passants avaient un air maladif, les rues étaient sinistres, et il marcha au hasard devant lui, dans la direction suivie par la voiture.

. . . .

Pendant quelques jours, Maurice erra dans les environs de Londres, brisant ses membres de fatigue pour trouver en rentrant quelques heures de repos. Il fallait vivre, il fallait travailler. Les paroles de son père lui revinrent en mémoire ; il reprit ses leçons. Un mois après, il avait oublié la jeune fille du cimetière, et son souvenir s'était effacé comme un rêve au réveil du jour.

IV

Une après-midi, au milieu de la leçon qu'il donnait au fils de lord S..., membre de la Chambre des communes, celui-ci entra et lui dit sans préambule :

— Mon ami lord Cowley cherche un professeur pour sa fille. Vous pouvez vous présenter à lui de ma part aujourd'hui.

La leçon terminée, Maurice se présenta à l'hôtel de lord Cowlay et fut introduit.

Lord Cowlay était un homme d'une cinquantaine d'années, aux allures juvéniles, à la voix brève comme un ordre, au geste cassant comme un arrêt.

— Monsieur, dit-il, consentez-vous à faire l'éducation de ma fille?

— Oui, monsieur.

— Votre appartement est prêt dans le pavillon que vous apercevez d'ici. Vous m'appartenez. Que gagnez-vous?

— Deux cents guinées.

— Je vous en donne cinq cents.

Il sonna. Un domestique parut.

— Demandez à miss Clarisse si elle peut recevoir son professeur.

Le domestique revint au bout de quelques minutes avec une réponse affirmative. Lord Cowlay sortit de son cabinet sans saluer Maurice, qui suivit son introducteur.

Quand il entra dans le salon, miss Clarisse vint à sa rencontre. Au premier coup d'œil, Maurice reconnut la jeune fille du cimetière, qu'il avait si complétement oubliée. En ce moment, il se crut encore debout, les pieds

dans la boue et le visage fouetté par des rafales de pluie, devant le cercueil de son père. Elle le reconnut sans doute aussi, mais rien ne troubla l'expression de son visage. Sa physionomie, d'une beauté idéale et d'une cruelle froideur, n'exprima pas même la surprise, soit que ce sentiment lui fût étranger, soit qu'elle fût préparée à cette rencontre, soit qu'elle affectât de ne pas vouloir reconnaître Maurice.

— Êtes-vous Français, monsieur? lui dit-elle.

— Je suis né à Dublin.

— Ah! vous êtes Irlandais, ajouta miss Clarisse sans changer l'intonation de sa voix, et sans lui donner cette accentuation dédaigneuse, naturelle dans une bouche anglaise quand elle laisse échapper le nom de l'Irlande.

Maurice s'inclina.

— Je n'ai pas d'heure fixe pour mes leçons, ajouta-t-elle; vous vous tiendrez à ma disposition, je vous ferai prévenir.

— Je désirerais avoir quelques heures de liberté régulière, répondit Maurice.

— Pourquoi, monsieur?

— Il est nécessaire que je sois libre.

— Mon père ne vous a-t-il pas prévenu?

— Je n'aurais pas accepté cette condition.

— Je vous donne deux heures de liberté par jour, à votre convenance, outre la soirée, qui vous appartient.

Le soir même, Maurice était installé dans son pavillon, en compagnie de sa bibliothèque, le seul meuble qu'il possédât, ayant jusque-là successivement habité des maisons garnies dans les divers quartiers où l'appelaient ses leçons.

La vie était réglée comme la mesure du temps, à l'hôtel de lord Cowlay. Une gouvernante tenait la maison. Lord Cowlay était généralement absent de chez lui toute la journée. Il déjeunait avec sa fille, dînait au cercle et rentrait à une heure avancée de la nuit. Miss Crickett, la

gouvernante, avait une passion commune aux vieilles filles d'Albion : elle aimait le rhum et la littérature effrayante; inoffensive, d'ailleurs, méthodique et sévère comme sa bible de maroquin noir à fermoirs d'argent.

V

Nous passerons sous silence les relations journalières de ces quatre personnages.

Le lendemain de son installation, Maurice sortait de son pavillon de grand matin pour faire une promenade dans le jardin, lorsqu'au détour d'une allée, il se trouva en face de miss Clarisse. Par une coïncidence singulière ou une ironie de la destinée, ce jour était le 14 février, anniversaire de la *Saint-Valentin*, et son élève était la première personne qui s'offrait à sa vue. Après l'avoir saluée, il retourna sur ses pas et se promena d'un autre côté. Miss Clarisse, occupée à arracher les feuilles mortes d'un rosier, ne parut même pas s'apercevoir de sa présence.

Quelques semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles il ne s'échangea pas entre eux, dans les longues heures des leçons, une seule parole étrangère aux strictes relations de professeur à élève.

A déjeuner, lord Cowlay causait avec sa fille aussi librement que s'ils eussent été en tête-à-tête. A dîner, miss Clarisse en faisait autant avec la gouvernante et, le repas achevé, se retirait dans son appartement.

Maurice ne se sentait pas blessé de ces façons d'agir, et il acceptait passivement sa situation de précepteur. Il aimait l'étude et elle le consolait; bientôt elle devait être impuissante à remplir le vide de son âme.

Un amour étrange pour cette jeune fille singulière s'était emparé du cœur de Maurice, et les hypothèses phrénologiques du docteur Brown n'avaient pas menti. Il sut d'abord maîtriser la passion qui grondait dans sa poitrine avec un courage stoïque, mais la présence continuelle de Clarisse l'activait comme la flamme d'un incendie. Miné par une fièvre sourde, il sentit qu'il était à bout de forces.

Un matin, il traversa le jardin avec la ferme résolution de partir le jour même.

— Miss Clarisse, dit-il froidement, je pars.

— Pourquoi, monsieur, partez-vous?

— Je voudrais vous répondre; mais je ne le puis sans manquer à mon honneur et à mon devoir.

— Ah! dit-elle avec nonchalance, qu'appelez-vous le devoir... en Irlande?

Maurice se sentit blessé. C'était la première fois que miss Clarisse lui adressait une parole ironique. Il pensa que c'était quelque chose d'avoir surpris en elle un sentiment quelconque, bien qu'il y eût peut-être un semblant de mépris dans la question de son élève.

— Le devoir, miss Clarisse, est de ne pas être esclave quand on est né libre, et de ne pas aimer les statues de marbre quand il y a des femmes sur la terre.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Vous m'avez interrogé, sachant peut-être ce que j'avais à répondre. Vous savez même pourquoi je pars, miss Clarisse, ne m'interrogez plus...

Il y eut un instant de silence, pendant lequel l'élève regarda son professeur avec une fixité hautaine, et un sourire mystérieux erra sur ses lèvres quand elle reprit :

— Vous ne partirez pas... sans être... payé?

Maurice la regarda quelques instants :

— Une insulte dont la réparation ne peut être demandée s'appelle une lâcheté, miss Clarisse. Si votre cœur l'a dictée, je vous méprise.

A ce mot, miss Clarisse tomba roide sur le parquet.

Maurice sonna. Quand la gouvernante parut, il lui montra sa jeune maîtresse en proie à une attaque de nerfs, et se retira dans son pavillon.

Il ne s'était pas écoulé trois quarts d'heure que lord Cowlay entra, le visage fort pâle.

— Sir Maurice, dit-il, expliquez-moi ce qui vient de se passer ?

— Miss Clarisse se chargera sans doute elle-même...

— Ma fille a le délire, monsieur. J'exige que vous parliez à l'instant.

— En quelle qualité, monsieur?

— Je ne suis pas juge d'instruction. Je suis le père de miss Clarisse.

— Miss Clarisse, à qui j'annonçais mon départ, m'a insulté comme un valet. A son injure, j'ai répondu par le mépris.

— Quel était votre but en annonçant à ma fille la nouvelle d'un départ?

— Je n'avais aucun but.

— Pourquoi partez-vous?

— C'est mon désir.

— Bien, monsieur, dit lord Cowlay après quelques instants de silence, je n'ai plus rien à vous dire. Je vous demande le secret.

— C'était inutile, monsieur.

VI

Maurice retourna donc à l'appartement qu'il occupait autrefois avec son père. C'est en vain qu'il chercha à deviner le secret du caractère étrange et bizarre de miss

Clarisse; plus il y réfléchissait, plus il lui semblait impénétrable. Elle lui apparaissait comme un livre écrit dans une langue inconnue dont le sens lui restait fermé. Rien, dans sa conduite, n'avait pu laisser supposer à la fille de lord Cowlay qu'il eût conçu quelque espérance ambitieuse, et son départ suffisait pour chasser ce soupçon de sa pensée. Malgré l'outrage qu'elle lui avait fait subir, il n'éprouvait pour elle ni haine, ni antipathie. La blessure de son âme le rendait presque indifférent à celle de son orgueil.

Quinze jours environ après cette scène, vers cinq heures du matin, Maurice entendit frapper. La porte, en s'ouvrant, livra passage à un enfant d'une dizaine d'années qu'il reconnut immédiatement pour appartenir à la maison de lord Cowlay. A sa vue, Maurice sentit son cœur serré comme sous la pression d'un étau. C'était peut-être la mort de miss Clarisse qu'il allait apprendre. Il eut la force de se contenir et il attendit.

— Sir Maurice? dit l'enfant en lui tendant une lettre. J'attendrai la réponse.

C'était l'écriture de Clarisse.

Maurice s'approcha vivement de la fenêtre et lut les lignes suivantes :

« Maurice, pardonnez-moi. Je vous aime. Le mal que j'ai fait est irréparable. Pardonnez-moi, Maurice, vous m'aimez. Je suis gardée à vue, et c'est par miracle que je puis vous écrire aujourd'hui. Le porteur est sûr et dévoué. Vous pouvez tout lui confier.

« Depuis hier, je suis levée; dans quelques jours je pourrai sortir. J'ai une heure à peine pour vous écrire, et j'ignore si je trouverai une autre occasion favorable, tant que j'aurai ma gouvernante. Sa fortune dépend du soin de me garder. Mon père ne croit pas que je vous aime, mais il a des soupçons. Je sais que je serais condamnée à aller dans notre château d'Écosse s'il en avait

la certitude. Votre seule présence, signalée dans les environs de l'hôtel, suffirait peut-être pour décider mon départ.

« Depuis que le délire m'a quittée, je n'ai eu qu'une pensée : vous dire que je vous aime. Maintenant, je veux vous voir, je veux lire dans vos yeux que vous m'aimez et que vous me pardonnez. Vous trouverez, à la fin de ma lettre, des signes et un alphabet avec lesquels nous pouvons correspondre dans les annonces du *Times*. Le porteur va tous les jours à l'agence pour le service de l'hôtel. Je ne savais pas, quand je m'amusais à composer ces signes mystérieux sur le modèle du *Scarabée d'or*, qu'ils me serviraient un jour à prier un maître. Ne prenez pas ces mots pour un regret. Le plus souvent possible, vous trouverez quelques mots de moi. Puissent-ils, Maurice, vous consoler de notre séparation, car vous m'aimez bien. Je suis prête à vous obéir. Un mot dans le *Times*, je fuis.

« Si quelques signes manquaient, vous en inventerez, je devinerai tout. Je n'ai qu'un espoir, c'est d'obtenir le renvoi de ma gouvernante, et d'avoir une surveillante qui ne vous connaîtrait pas de vue. Changez votre costume, rendez-vous méconnaissable. Votre Clarisse saura bien vous reconnaître dans la foule. L'heure me presse. Adieu, cher Maurice. Je vous aime.

« CLARISSE FOR EVER. »

ALPHABET

A	*o*	N	*n*
B	*i*	O	*v*
C	*j*	P	*a*
D	*k*	Q	*b*
E	*p*	R	*w*
F	*l*	S	*y*
G	*m*	T	*c*
H	*n*	U	*z*
I	*r*	V	*d*
J	*x*	W	*e*
K	*q*	X	*f*
L	*s*	Y	*g*
M	*t*	Z	*h*

SIGNES

Séparation des mots — =
Maurice — MEBN (MauricE BrepsoN).
Clarisse — C.F.E. (Clarisse For Ever).
Père — *Lord.*
Gouvernante — *Bible.*
Williams (le porteur) — *Times.*
Le Times — *Villiams.*
Lettre — ⊠.
Lundi, etc. — *Idnul* (lettres renversées).
Hyde-Park — ⊙⊙ (roues de voitures).
Théâtre — Th.
Covent-Garden — C.G.
Loge — O (*OEil de bœuf*).
Danger — !!!
A moins d'empêchement — ?
Difficulté, Embarras — Z.
Pressé, Prudence — ☞
Aujourd'hui — X. — Demain — XX. — Bientôt — XXX.
Matin — ETOILE. Après-midi — SOLEIL. Soir — LUNE (Ces signes n'ont pas été employés).
Heure — H.
Rendez-vous — *Come.*

A la suite de l'alphabet et des signes qui terminaient la lettre, Maurice lut :

« Je veux vous voir. Je vous aime. Je suis à vous.

« CLARISSE. »

— Ton nom? dit Maurice à l'enfant, quand il eut achevé sa lecture.

— Williams, sir.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, depuis le jour de mon départ, dans la maison de lord Cowlay?

— Miss Clarisse a été malade douze jours, et elle s'est levée avant-hier.

— Tu es dévoué à miss Clarisse?

— Oh! oui, sir.

— Elle est bonne pour toi?

— Oui, sir, elle a sauvé mon père de la potence et m'a recueilli.

— Comment t'a-t-elle remis cette lettre?

— C'est moi qui soigne le cheval de miss Clarisse. Elle m'a fait appeler et me l'a remise.

— Pourras-tu m'apporter de ses nouvelles tous les jours?

— Je serais suivi. Miss Clarisse me remettra des annonces pour le *Times*. Si miss Clarisse vous écrit encore, je jetterai ses lettres à la poste; mais je suis trop surveillé pour les apporter ici. Le temps presse, sir.

— C'est bien, attends.

Maurice s'assit et écrivit à la hâte :

« Clarisse, je vous aime. Je n'ai rien à vous pardonner.

« Votre gouvernante s'enivre. Vous pouvez faire valoir ce motif de répugnance à votre père.

« Que puis-je faire pour obtenir ma rentrée en grâce auprès de lui?

« Écrivez-moi, si vous le pouvez sans danger. Je vous répondrai dans les annonces du *Times*. Brûlez ma lettre.

« Je vous aime, Clarisse.

« MAURICE BREPSON. »

VII

Le lendemain, Maurice entrait au café de l'Académie à l'heure de l'arrivée du *Times*. Après avoir parcouru rapidement les colonnes d'annonces, ses yeux tombèrent sur les lignes suivantes, qu'on a trouvées au début de cette histoire :

ANNONCES DU TIMES

☞ **Z kpdpuph = nvttp = avsrcrbzp** = *Bible* = **jnoyypp. = XXX =** [illegible] **?** = *Times* = **yzwdprssp = tpwjr = jnpw = C.F.E.** ☞

CLARISSE A MAURICE.

Prudence. — Difficulté. — Devenez homme politique. — Gouvernante chassée. — Bientôt lettre, à moins d'empêchement. — Williams surveillé. — Merci, cher. — *Clarisse for ever.* — Prudence.

Il répondit :

☞ **Z xpyyorpwor = avzw = sotvzw = kp = Ç.F.E. = MEBN. = up = ypaowph = aszy = spy = tvcy.** ☞

RÉPONSE DE MAURICE.

Prudence. — J'essayerai pour l'amour de Clarisse. *Maurice.* — Ne séparez plus les mots. — Prudence.

Après avoir lu attentivement la séance de la Chambre des communes, où lord Cowlay avait essuyé un échec oratoire, Maurice écrivit, séance tenante, un article violent contre son adversaire, dont les sept premiers alinéa commençaient par une lettre de son nom. Il n'eut pas besoin de mentir à sa conscience; il partageait les idées politiques de lord Cowlay. Son travail achevé, il déjeuna et se rendit à onze heures dans le cabinet du directeur du *Times*, qui le reçut immédiatement.

— Docteur Maurice Brepson, dit celui-ci après avoir lu l'article, je vous attache à la rédaction du *Times*, au traitement de cinq cents livres sterling. Cela vous convient-il?

— J'accepte, monsieur.

— Jurez le secret politique.

— Sous réserve d'une seule personne.

— Jurez alors aussi pour elle.

— J'engage nos paroles.

— Vous êtes chargé de la Chambre des communes. Voici vos pouvoirs, monsieur.

Le lendemain, l'article avait paru dans le *Times*. Maurice, à la date suivante, lut ce qui suit dans les annonces :

☞ **xpdvzyorwpjvuuzjnobzpaowomwoanpkz = *Williams* avwcpzupspccwpkpdvcwpuvtvuMEtvu jvpzwiocpujvwptvu *Lord* pycrucwrmzpazryxpkr wpdvcwpuvtÇ.F.E.**

CLARISSE A MAURICE.

Prudence. — Je vous ai reconnu. Chaque paragraphe du *Times* porte une lettre de votre nom. Oh! Maurice, mon cœur bat encore. — Mon père est intrigué. Puis-je dire votre nom? — *Clarisse for ever.*

Clarisse avait deviné sa personnalité. Il répondit :

☞ **xorawvtryspjpjwpcavzwcvrpcavzwtvrME BN!!!**

RÉPONSE DE MAURICE.

J'ai promis le secret pour toi et pour moi. — *Maurice*.

A deux jours de date, on put lire dans le ***Times*** un article sur la Chambre des communes qui commençait ainsi :

« Les anciens, dans leurs profondes et vivantes allégories, avaient imaginé l'***Académie du silence***. Les femmes n'y étaient point admises. L'honorable membre de la Chambre, lord Arthur W..., qui pose sa candidature dans le Dewonshire, n'y serait point reçu avec l'étonnant discours qu'il a eu le courage de réciter hier et que nous avons eu la patience de recueillir. Le discours de lord Cowlay a brillé par la sobriété. Il pourrait servir de modèle à son compétiteur, qui fera bien de relire le ***Traité du mépris des richesses de la rhétorique***. Lord Cowlay a dit quelques mots favorables à la cause irlandaise. Il dédaigne les antipathies sociales. Il appartient aux esprits fermes et incorruptibles de soutenir une thèse aussi hasardeuse, en l'honneur d'une nation ensemencée avec des boulets de canon. . . . .
. . . . »

VIII

Annonce du Times (*Clarisse à Maurice*).

☞ **xptpcorwortouvzdpssp** *Bible* **pycotvr** *Idnul* **X Xo⊙⊙4H?7H.Th.Ç-G.ON°74.**

☞ *Lord.Come.***jvzsvrwosoyvwerp?**

☞ **EÇ.F.E.**

CLARISSE A MAURICE.

Prudence. — Je me tairai. — Ma nouvelle gouvernante est à moi. — *Lundi.* — Demain à *Hyde-Parck*, 4 heures, à moins d'empêchement. — 7 heures, théâtre de *Covent-Garden*, loge n° 74. — Prudence, Père. — Rendez-vous couloir à la sortie, à moins d'empêchement. — Prudence. — Lettre. — *Clarisse for ever.*

Ce soir-là Maurice s'endormit en se disant : Je la verrai demain.

Le lendemain, malgré la pluie qui tombait à torrents, Maurice se rendit à Hyde-Parck, mais sans espoir de rencontrer Clarisse.

Vers sept heures du soir, il entrait au théâtre de Covent-Garden, où il se tint dans les couloirs du rez-de-chaussée jusqu'à la fin du spectacle. Clarisse était devant sa loge dans tout l'orgueil de sa beauté. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Maurice la contemplait par l'œil-de-bœuf d'une loge opposée qui, par hasard, se trouvait vide. Il y était à peine depuis quelques minutes, lorsque Clarisse dirigea son regard de son côté. Elle devina sa présence plutôt qu'elle ne le reconnut à une telle distance. Elle braqua sa lorgnette. Maurice posa son doigt sur ses lèvres pour lui commander la prudence, car lord Cowlay était à côté d'elle et pouvait remarquer son inattention persistante à ce qui se passait sur le théâtre. Maurice vit la pâleur de Clarisse, qui donnait à son visage le reflet argenté du marbre dépoli. Il sentit son cœur se gonfler à la pensée que cette idole chère se disait son esclave soumise, il s'abreuva de ce regard magnétique chargé d'amour, il s'enivra de son adorable sourire, le premier qu'il avait vu voltiger sur ses lèvres...

Vers dix heures, lord Cowlay disparut, et ils ne se quittèrent presque plus du regard. Un signe de Clarisse avertit Maurice.

Au moment où le rideau était prêt à se dérouler pour

la dernière fois, il fit rapidement le tour du couloir et se trouva derrière la loge de Clarisse. Elle sortit seule en refermant vivement la porte sur sa nouvelle gouvernante qui, déjà séduite, devait attendre qu'elle fût prête. Le couloir se remplit en un clin d'œil d'une foule qui se pressait autour des ouvreuses. A la faveur de la demi-obscurité du couloir et du tumulte ordinaire de la sortie, ils purent échanger quelques paroles rapides d'éternel amour. Maurice sentit la main dégantée de Clarisse presser la sienne et lui glisser un objet dont le poids et le volume lui causèrent un certain embarras pour le faire disparaître. La gouvernante une fois délivrée, Maurice marcha derrière elles et protégea leur sortie. Ils échangèrent encore une étreinte furtive, et la voiture de Clarisse l'emporta.

Maurice se hâta de rentrer. Dès qu'il fut dans sa chambre, il brisa le cachet de cire retenant un fil de soie croisé sur le paquet, qui offrait à l'œil la forme d'un pain de savon carré. L'enveloppe, en se déroulant, laissa échapper une miniature, un anneau d'or et un petit médaillon de cristal contenant des cheveux, et, sous une face, un portrait réduit du premier.

Maurice couvrit la miniature de baisers, passa à son cou le médaillon suspendu à une chaîne de fil d'or et mit l'anneau à son doigt, dont la mesure semblait avoir été prise.

Enfin, il ouvrit la lettre qui accompagnait ces gages de l'amour de Clarisse et lut :

« Maintenant qu'il m'est permis de vous écrire avec tranquillité, Maurice, vous devez vous attendre à une explication. Je ne trouve pas de mots pour me justifier ; je ne sais pas moi-même quel sentiment me poussait. Je l'ai cruellement expié. Vos dures paroles, que je méritais, ont su trouver un chemin jusqu'à mon cœur, qui pourtant vous aimait. Quand vous me connaîtrez, Maurice, peut-être ne trouverez-vous plus de paroles sévères pour votre

Clarisse. Elevée loin de toute affection, privée de sympathie, je ne sais quel plaisir sauvage et involontaire j'ai pu trouver à vous voir souffrir. Mais sachez, Maurice, que depuis le jour où je vous ai vu, — pardonnez-moi de rappeler ce souvenir, — j'ai été moi-même chez le gardien des morts m'informer de votre nom et de votre demeure. J'ai décidé mon père à chercher un professeur, et c'est ainsi qu'il vous a fait venir. Si je vous disais combien de fois j'ai été sur le point de vous dire que mon cœur était à vous, je cherche encore la raison de mon silence. Oh! cher, que j'aimais à lire dans vos yeux! Si vous m'aviez moins aimée, peut-être aurais-je écouté mon amour. Vous m'avez pardonné, et je crois maintenant avoir assez souffert loin de vous pour le mériter.

« Sachez que mon père a pour vous une grande sympathie. J'en suis presque jalouse. Il a dit : « Je ne con-« naîtrai peut-être jamais mon loyal défenseur du *Times.* » Je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu qu'ils devaient tous rester inconnus et qu'on refuserait de lui en révéler le nom. A votre place, dis-je alors à mon père, je le saurais. Il a souri. Mon père, Maurice, avait une haute idée de votre science et de l'estime pour votre caractère. Je pense qu'en lui demandant sa parole, je pourrais lui dire le nom du rédacteur du *Times.* Accordez-moi cette grâce, cher. Mon père serait sans doute heureux de vous voir et de vous remercier.

« Le secret de notre correspondance a été surpris en partie. Je ne sais si vous aurez vu cette note dans les annonces du *Times* que je vous transcris :

= ***Mademoiselle C.F.E., monsieur MEBN : « J'ai lu votre correspondance, changez de chiffre.***

« LE SPHINX ANGLAIS. »

Cet avis ne paraît pas malveillant; cependant j'ai voulu

savoir si nous avions à craindre une surprise. J'ai chiffré cette question :

= *Au Sphinx anglais : « Si vous avez mon secret, montrez-le. »*

Et le lendemain je lisais dans le *Times :*

= *Mademoiselle C.F.E. : « Je vous réponds avec votre « alphabet. Je connais même une partie de vos signes, « mais pas assez pour bien comprendre. »*

« Grâce aux signes, je me suis assurée que la surprise de notre alphabet ne compromettait pas notre secret. Cher Maurice, vous trouverez sans doute une écriture à l'abri de la curiosité. J'étais loin de m'attendre à cette découverte, surtout les mots n'étant plus séparés, d'après votre avis. Il faut que ce *sphinx* ait une pénétration bien subtile.

« Mon père doit quitter très-prochainement Londres pour aller visiter ses électeurs.

« Attendez ma visite et fixez-moi une heure certaine à partir de ce jour. Bien que ma nouvelle gouvernante soit sûre, je serai seule.

« Je désire votre portrait en échange du mien.

« Si Clarisse vous est chère, accordez-lui le droit de prononcer à son père le nom de Maurice Brepson.

« Je vous aime.

« CLARISSE FOR EVER. »

IX

Le jour suivant, Maurice portait ces deux annonces chiffrées à l'agence générale du *Times :*

☞ *Au Sphinx anglais : « Ne cherchez plus. Cette dé-
« pêche est indéchiffrable. »*

☞ C.F.E. *Prenez la nouvelle d'H***, que vous aimez tant, page 35, ligne 7 : Bientôt, etc... J'ai l'édition pareille à la vôtre. Les chiffres correspondent à l'ordre numérique des lettres.*

☞ 8 = 14 = 22 = 24 = 46 = 97 = 103 = 106 = 130 = 209 = 221 = 231 = 236 = *Come* 237 = 238 = 242 = 257 = H. = MEBN = FE.

L'auteur désigné par l'initiale H*** est l'Américain *Hawthorne*. La ligne 7 de la page 35 correspond au passage suivant. En prenant les lettres qui correspondent aux chiffres, dans l'ordre numérique de la dépêche chiffrée, on lira :

« Attends encore. Rendez-vous (*Come*) à tes heures (H). — Maurice Brepson. *For ever.*

LA FILLE DE RAPACCINI, ligne 7, page 35 :

« Bientôt **A**ppar**u**T sous les **T**r**È**fles du portail sculpté u**N**e jeune fille vêtue avec autant de richesse que la plus splen**D**ide de**S** fl**E**urs, et belle comme le jour. Sa**N**s doute, l'imagination de Giovanni s'était nourrie d'idées morbides en regardant dans le jardin, **C**ar l'impressi**O**n que fit sur lui B**ÉAT**ric**E** fut la même qu'à l'a**S**pect d'une fleur humaine, sœur de ces fleurs végétales qu'on ne pouvait toucher qu'avec des gants et approcher qu'avec un masque. »

RÉPONSE DE CLARISSE (*non chiffrée*)

☞ *J'ai parlé, malgré votre défense.* C.F.E.

Le lendemain matin, un domestique se présentait chez Mauriçe avec une lettre ainsi conçue :

« *Lord Cowlay prie sir Maurice Brepson de lui faire*
« *l'honneur de venir déjeuner chez lui.*
« *Il lui présente ses sentiments les plus sympathiques.* »

X

Avant de se rendre à l'invitation de lord Cowlay, Maurice se présenta, vers neuf heures, chez le directeur du *Times*.

— Monsieur, lui dit-il, je dois vous déclarer que ma personnalité n'est pas restée inconnue.

— Monsieur, j'apprécie la loyauté de votre démarche. Confiance pour confiance. Le déchiffreur attaché au *Times* a surpris une partie de votre correspondance, et c'est par mes ordres qu'il vous a conseillé de changer de chiffre. Je n'ai pas à vous demander compte de vos actes privés, mais vous avez commis une imprudence, pour ne pas dire une infraction à nos usages, en commençant les alinéa d'un article par les lettres de votre nom.

— La personne qui partage mon serment politique était la seule qui pût en être instruite.

— Pardonnez. Le déchiffreur a parfaitement lu la révélation de cette fantaisie.

— C'est juste.

— Rien, d'ailleurs, n'est changé dans mes dispositions à votre égard, sir Brepson.

Un appel, partant de l'extrémité d'un tube de soie armé d'un sifflet, interrompit la conversation. Le directeur remplaça le sifflet par un cornet, répondit et porta le cornet à son oreille.

— Le télégraphe joue...

« *Dewonshire... parti puissant contre lord Cowlay...* »

Le directeur répondit :

« *Le* Times *combat.* »

— Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Maurice, dix lignes télégraphiques.

Maurice prit une plume et écrivit l'article suivant, que le directeur transmettait au fur et à mesure à son correspondant du *Dewonshire :*

« Il y a deux hommes en présence dans le *Dewonshire*, lord Cowlay et lord W... La ligne de lord Cowlay est droite, celle de l'honorable lord W... est indécise. Le premier marche dans une route tracée, son adversaire est au milieu d'un carrefour. Deux déesses lui tendent la main : saura-t-il choisir la Vertu?

« L'élection prochaine donnera la mesure morale et intellectuelle d'un district qui a la prétention de faire représenter l'inflexible politique du droit international, l'honneur et l'intérêt de l'Angleterre. »

— J'ai transposé deux mots de votre article, monsieur, dit le directeur en replaçant le sifflet à l'extrémité du tube acoustique. On ne dit pas l'*honneur* et l'*intérêt* de l'Angleterre, on dit l'*intérêt* et l'*honneur*, l'intérêt en première ligne, en sentinelle avancée; l'honneur répond à son appel lointain, et l'Angleterre est bien gardée.

— J'ai encore un vieux levain de politique sentimentale dans les idées.

— Détestable, monsieur... Relisez les *Décades* et le *Prince*, et écrivez les *Commentaires de Machiavel*. L'Angleterre y gagnera un livre, et le *Times* un politique supérieur.

Une demi-heure après, Maurice était annoncé dans le salon de lord Cowlay.

XI

Lord Cowlay vint à sa rencontre et lui tendit la main avec cordialité.

— Je vous demande amnistie pour votre ancienne élève, dit-il.

— Mon élève, répondit Maurice en saluant Clarisse qui l'observait de son œil glacial, n'ignore pas, sans doute, qu'elle n'a rien perdu de la sympathie de son professeur. Elle a pu le trahir même, ce qui vient d'elle est respecté.

— Vous êtes chevaleresque, monsieur.

— Mauvaise politique.

— Dans le *Times*, peut-être... Venez, Clarisse, et donnez votre main à sir Brepson.

Un domestique annonça que le déjeuner était servi.

— Vous m'excuserez, dit lord Cowlay en prenant place à table, si je vous quitte tout à l'heure. Je dois partir immédiatement pour le Dewonshire, où ma présence est nécessaire.

— Le *Times* arrivera avant vous.

— Je ne puis le remercier, sir Brepson. Je dois oublier que je connais son secret.

— Sir Brepson est notre ami, dit Clarisse.

— J'aurais désiré le lui prouver, et non le lui dire.

Au dessert, Maurice porta un toast à son hôte.

— A votre prochaine victoire, lord Cowlay.

— Je bois à vous, monsieur.

— Au *Times*, dit Clarisse.

— Je pars, Clarisse, ajouta lord Cowlay en se levant; vous me remplacerez auprès de sir Brepson, auquel je dis au revoir.

Ils échangèrent encore une poignée de main, et lord Cowlay, ayant déposé un baiser sur le front de sa fille, descendit dans la cour où sa voiture était attelée.

— Maurice, dit Clarisse en quittant la fenêtre d'où elle avait envoyé un dernier signe d'adieu à son père, le thé est servi dans mon cabinet d'étude.

XII

Une fois seule, Clarisse porta son mouchoir à ses yeux et, appuyant sa tête sur l'épaule de Maurice, pleura silencieusement.

— Ne pleurez pas, Clarisse.

— Laissez-moi pleurer. Ici, je me rappelle que je vous ai fait souffrir.

— Cette petite chambre, Clarisse, n'éveille en moi que de chers souvenirs.

— Je sais que vous êtes aussi bon que j'ai été cruelle... avant de vous connaître, Maurice, j'avais dans le cœur comme un universel sentiment de mépris... une sorte d'ivresse à voir souffrir...

— Ne pleurez plus.

— C'est fini... je suis heureuse. Dites-moi encore que vous m'aimez... Oh! dois-je vous supplier?...

— Que vous êtes belle, Clarisse!... Est-il vrai que vous m'aimiez aussi, vous?

— Si je vous aime?... Vous souvient-il du jour de la *Saint-Valentin*?

— Oui.

— Quelle personne vous est apparue la première?

— Vous...

— Alors pourquoi *Valentin* n'a-t-il pas embrassé *Va-*

lentine?... Oh! cher, comme j'ai pleuré ce jour-là... Faut-il donc que je vous demande aujourd'hui la faveur...

Maurice ne la laissa pas achever. Il la prit dans ses bras et lui donna un baiser qui la fit pâlir.

— Maurice, dit-elle, je suis ta fiancée. Regarde, je ne suis pas bien grande à côté de toi.

— Ta tête va jusqu'à mon cœur, dit-il en souriant.

— Maintenant, cher, il y a une chose que j'ai oublié de vous dire, c'est que je n'ai pas la liberté qu'on accorde aux jeunes filles. Je ne puis sortir sans être accompagnée.

— Vous m'écrirez.

— Oh! tous les jours. J'ignore si mon père vous ouvrira sa maison; quant à demander ma main, c'est vous exposer à un refus. Que m'ordonnez-vous?

— Attendre.

— Attendre!... Votre amour est bien calme...

— Il est profond, Clarisse.

— La côte de France est près de nous.

— Je suis prêt à partir, si vous l'exigez; mais je voudrais un moyen plus digne de vous mériter et de vous obtenir.

— Il n'y en a pas... Je parlerai à mon père, Maurice, et je vous transmettrai sa réponse, si je ne puis vous voir.

. . . .

— Si je l'avais voulu, pourtant, songeait Clarisse après le départ de Maurice, il serait encore mon professeur... je le verrais librement à toute heure...

XIII

Pendant les jours qui suivirent, Clarisse rendit visite à Maurice. Il y avait comme un voile sur leur jeune amour, et l'avenir leur apparaissait sous de sombres couleurs.

— Si je parle à mon père, lui dit Clarisse, la veille de son retour, c'est un refus, et sans doute mon exil en Ecosse.

. . . .

Maurice flottait encore irrésolu entre le serment fait à son père et l'amour de Clarisse. Certes, il est bien inutile d'aller chercher des combinaisons pour dénouer cette situation de notre histoire ; le jeu bizarre des événements de la vie, dans sa simplicité, est supérieur à la fertilité de l'imagination.

Deux jours s'étaient écoulés depuis leur dernière entrevue, lorsque Clarisse entra seule, le visage très-pâle.

— Que se passe-t-il, Clarisse, parlez? dit Maurice en la soutenant sur son bras.

— Mon père est mort, tué en duel.

— Par lord W...?

— Non... Hier, à son arrivée, j'ai cru devoir attendre avant de lui parler. Il est parti pour son cercle. Il a eu une discussion à propos de la dernière course, qu'il ne trouvait pas régulière... C'est à la suite de ce mot que le duel a eu lieu... On vient de le rapporter mort.

Et elle ajouta avec ce sublime égoïsme de l'amour :

— Vous étiez le premier dans le cœur de Clarisse, vous êtes maintenant seul. Si vous mouriez, Maurice, je vous suivrais.

. . . .

Le jour même, ils furent unis.

CHARLES JOLIET.

D'UN PROCUREUR

QUI AVAIT VENDU SON AME A RÉMÉRÉ

PAR

BARTHÉLEMY MAURICE

Il était une fois un procureur honnête homme... — Quel conte nous faites-vous là? — Ceci n'est pas un conte; c'est une histoire d'autrefois. Je continue, ou plutôt je recommence. Il était une fois un procureur honnête homme, et qui, par conséquent, faisait fort mal ses affaires. Absolument dépourvu de patrimoine, il avait à grand'peine payé le premier tiers de sa charge, le second allait devenir exigible, il n'avait pas un sou. Bien plus, il était amoureux... — D'une dot? — Non; d'une jeune et belle fille, qui n'en possédait pas d'autre au monde que celle de notre mère Eve. — Allons donc, mais c'est absurde, cela. Un procureur! — Il y a longtemps, bien longtemps. Pour comble de malheur, la jeune fille ne paraissait pas l'aimer, et semblait même en aimer un autre; car, encore qu'elle n'eût pas de dot, elle était si bien élevée, si jolie, si spirituelle, si sage, qu'elle avait des épouseurs à choisir. — Cette histoire-là n'est pas trop vraisemblable. — Elle est pourtant bien vraie.

Or, plus le temps pressait, plus maître Cornélius était inquiet et tourmenté, ne sachant comment accorder les intérêts de sa fortune et ceux de son amour. Un matin que l'insomnie l'avait fait lever plus tôt qu'à l'ordinaire et qu'il se croyait bien seul dans son étude, il se prit à réfléchir à son affreuse position, mais à réfléchir d'une telle force que les cheveux lui en eussent blanchi, sans aucun doute, s'il n'eût été déjà complétement chauve. « Parbleu, se disait-il, il faut avouer que je suis un grand sot; quand il ne tiendrait qu'à moi d'épouser la veuve de mon prédécesseur et de payer ainsi mon étude, sans bourse délier, je m'avise d'être amoureux d'une petite fille qui n'a pas un sou et qui se moque de moi par-dessus le marché ! »

En disant cela, maître Cornélius faisait par habitude le geste de s'arracher les cheveux; il n'arrachait que son bonnet de coton qu'il jetait à terre et sur lequel il marchait ensuite le plus tragiquement du monde. Mais il avait beau faire, il ne pouvait enlever son amour de son cœur en même temps que son bonnet de sa tête; son amour tenait trop bien. Il se levait et se rasseyait, il se promenait de ci, de là, il agitait ses grands bras par-dessus sa tête; il eût été effrayant à voir. Rien n'est si vilain au monde qu'un procureur amoureux, voilà pourquoi la Providence a voulu que la chose ne se présentât que rarement.

A la fin, sa passion arrivant à son dernier paroxysme, il s'écria : « Ma foi, pour l'épouser, je me donnerais au diable ! »

A peine avait-il prononcé cette vilaine parole, qu'il entendit rire aux éclats derrière lui, ce qui l'étonna fort, attendu qu'il se croyait bien seul. Il se retourna et vit son petit-clerc qui se disposait à allumer du feu. Quand je dis *petit-clerc*, il ne faudrait pas vous figurer que ce fût un enfant; maître Cornélius n'en voulait plus dans son étude, les trouvant trop joueurs et trop dissipés. C'était une es-

pèce d'imbécile, moitié homme de lettres, moitié homme de peine, long et maigre, aux cheveux rouges, au nez épaté, dont la bouche mordait les oreilles, et qui eût pu avoir de cinquante à cinquante-cinq ans, s'il eût valu la peine que quelqu'un s'informât de son âge.

— Que fais-tu là d'aussi bonne heure, Scipion? demanda Cornélius.

— Maître, je suis venu pour vous servir.

— Et tu m'écoutais?

— Il le faut bien. Si je n'avais entendu l'exclamation que vous venez de pousser, je ne pourrais pas vous répondre que j'accepte le marché.

— Que veux-tu dire, Scipion, et de quel marché parles-tu?

— Vous avez dit : « Ma foi ! pour l'épouser, je me donnerais au diable! » Me voici, donnez-vous à moi, et je vous fais épouser avant un mois votre belle Sidonie de Vieux-Bois.

— Mais tu n'es pas le diable, Scipion, encore que tu sois bien laid et que je ne sache pas trop comment tu as pu entrer ici avant que Madeleine ait ouvert.

— Je ne suis pas le diable? dit Scipion ; vous allez voir... »

Là-dessus il se mit à genoux à trois mètres au moins devant la porte du poêle, et de sa grande bouche il lança un jet de flamme qui alluma le feu incontinent.

Maître Cornélius fut effrayé, ce qui ne l'empêcha pas de s'écrier :

— Scipion, je t'avais déjà dit de ne mettre que deux bûches au poêle pendant tout le mois d'octobre, et voilà encore que tu en as mis trois.

— Il s'agit bien de cela, répondit Scipion ; en voulez-vous des bûches? »

Il y en avait sept ou huit à terre entre deux casiers ; le vieux petit-clerc les toucha du bout du pied, et elles se mirent à se multiplier, sortant les unes des autres, dan-

sant avec un grand bruit et se rangeant d'elles-mêmes, si bien qu'en une minute tout l'espace fut plein, et que maître Cornélius s'écria : « Assez ! assez ! »

Autre invraisemblance, jamais un procureur n'a dit assez.

Remarquez que tout l'espace était plein, et puis je ne vous parle pas d'un avoué.

Or, dans le moment où Scipion touchait les bûches du pied, maître Cornélius vit distinctement sortir par l'extrémité béante de sa botte déchirée des ongles longs et crochus ; il fit deux pas en arrière, cherchant un autre indice, qui ne lui fit pas défaut non plus ; une queue blanche et fournie comme celle d'un chien de Terre-Neuve dépassait de vingt-sept centimètres au moins les pans de la redingote du petit-clerc. Il n'y avait plus moyen de douter ; aussi maître Cornélius prit-il à la main son bonnet de coton, et, avançant son fauteuil vert, il l'invita poliment à s'asseoir, ce que le diable fit après les compliments d'usage.

— Ça ! dit maître Cornélius, puisque vous êtes le diable, mon cher monsieur, pourquoi vous amusez-vous à rester chez moi, depuis tantôt deux ans, à raison de 15 livres par mois et le déjeuner ? Il me semble que vous gagneriez bien plus à faire autre chose. Par exemple, que ne vous établissez-vous fabricant de bois à brûler ?

— Ce n'est parbleu pas par goût, ce que j'en fais ; c'est mon état. Nous avons chacun notre spécialité : mon véritable nom est Chicoisneau, et je suis chargé en chef de la partie des procureurs, huissiers, sergents, et autres gens de robe noire.

— Vous devez avoir bien de la besogne.

— Aussi ne suis-je pas seul ; j'ai un diablotin subalterne parmi les clercs de chaque étude, quelquefois deux, et quand les clients les appellent de petits diables, de pauvres diables, etc., ils ne savent pas dire si vrai. Mais, comme vous passez pour le plus honnête de tous

les procureurs, j'ai voulu m'établir chez vous en personne.

— C'est vous qui êtes trop honnête, répondit maître Cornélius saluant profondément; vous me faites beaucoup d'honneur.

— Trêve de compliments, reprit Scipion; nous avons une petite affaire à traiter. Voyons, voulez-vous toujours me vendre votre âme?

— En vérité, je ne m'en soucie pas trop.

— Vous n'êtes donc plus amoureux?

— Si fait, parbleu! vous m'y faites songer, je le suis plus que jamais.

— Eh bien! donc, terminons notre marché, sans quoi votre demoiselle Sidonie sera la femme d'un autre avant quinze jours, je vous en donne ma parole.

— Diable de diable! comme vous êtes pressant. Voyons, mon cher Scipion, monsieur Chicoisneau, voulais-je dire, pardon de la familiarité, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger l'affaire autrement? Vous vendre mon âme, c'est bien cher, cela; si je vous offrais quelque autre chose?

— Tout ce que vous voudrez; je suis fort accommodant.

— Voyons, mademoiselle Sidonie est jeune et belle, je suis jaloux comme un tigre. Eh bien! si je consentais à être... vous savez... Est-ce que cela ne pourrait pas vous suffire?

— Le beau marché que vous me proposez là! vous consentez à être... En vérité, je vous trouve plaisant! vous consentez... est adorable; tous les procureurs le sont, mon cher.

— C'est différent; je vous demande bien pardon, je ne savais pas cela. Que pourrais-je donc vous offrir? Si je vous offrais ma jambe gauche? sous la robe, cela ne paraîtrait pas trop.

— Je n'en veux pas; vous m'offririez tout votre corps

que je n'en donnerais pas deux écus. C'est votre âme qu'il me faut.

— Mais qu'est-ce que vous en ferez ?

— Qu'est-ce que cela vous fait? vous êtes bien curieux; pourvu que je vous la paye, cela ne vous regarde pas. Qu'est-ce qu'on peut faire d'une âme de procureur?

— J'entends... Vous voudriez la damner à perpétuité. *Vade retro, Satanas.* Et maître Cornélius se signa le moins mal qu'il put.

— Cela ne prendra pas, dit Scipion éclatant de rire. Dans les vieux temps il suffisait de cela pour nous mettre en fuite; nous nous sommes aguerris contre cette pantomime, et aujourd'hui, sur trois signes de croix qui s'exécutent, il y en a deux de notre façon. »

Cependant, quoiqu'il affectât de rire, le diable craignait de voir sa proie lui échapper; il sentit qu'il fallait avoir recours aux grands moyens, et l'attaquer par les yeux en même temps que par les oreilles. Il y avait vis-à-vis le fauteuil de Cornélius un grand tableau de la compagnie des procureurs; le diable l'enleva et substitua, dans le même cadre, un beau portrait de mademoiselle Sidonie. Cornélius sentit le coup et détourna les yeux ; mais de quelque côté qu'il les portât, au lieu des dessus de porte représentant naguère des scènes de bergerie, du devant de cheminées où la veille encore il n'avait vu que les balances et le glaive de la justice, il retrouvait partout mademoiselle Sidonie dans les attitudes et les costumes les plus provoquants.

Toutes ces images lui souriaient, lui tendaient les bras. Toutes prirent une voix et lui tinrent des propos d'amour, lui reprochant d'en manquer avec sa belle maîtresse, et de n'oser faire un sacrifice pour la posséder. Si bien qu'au bout de quelques minutes, le pauvre Cornélius, vaincu, haletant, baigné de sueur, s'écria :

— Maître, quelles sont vos conditions ?

— Les plus douces du monde ; je suis charmé de vous

voir redevenu raisonnable; je vous laisserai rédiger vous-même votre petit contrat.

— J'épouserai la belle Sidonie dans un mois.

— Dans quinze jours, si vous le voulez.

— Elle m'aimera ?

— A la folie.

— J'aurai deux beaux enfants ?

— Quatre, si cela vous fait plaisir ?

— Je me contenterai de deux, pourvu qu'ils soient bien à moi, car, et c'est là une condition *sine quâ non*, puisque je fais un autre sacrifice, j'entends ne pas être... vous savez... ce que nous disions tout à l'heure.

— Accordé.

— Mais que me servira-t-il d'avoir une belle femme et de beaux enfants si je n'ai pas de quoi les nourrir, si je suis chassé de mon étude pour n'avoir pas achevé de la payer ?

— Vous ne savez pas avec qui vous traitez, je fais autrement les choses; d'abord je vous enrichirai, ne fût-ce que pour faciliter votre mariage, ensuite je ferai prospérer votre étude, je vous comblerai de gloire et d'honneur, vous serez syndic de votre compagnie.

— Tout cela sera dans le contrat ?

— Encore une fois, vous le rédigerez vous-même; pourvu qu'il y ait vente de votre âme à mon profit, je vous laisse maître de la nature de l'acte, de sa forme et de ses conditions. »

Maître Cornélius prit la *Coutume de Paris* et la parcourut au mot *Vente* avec une grande attention; jamais il n'avait traité une affaire aussi intéressante pour lui.

— Mon cher monsieur, dit-il au bout d'un quart d'heure, je choisis la *vente à réméré*.

— A réméré... je ne m'attendais pas à celui-là; en sorte que vous me rendriez la belle Sidonie quand elle sera vieille. Cela ne fait pas mon compte. Mais tenez, j'aime les gens d'esprit; réméré, soit; et pour vous prouver que

11.

je suis un bon diable, voici quelle en sera la condition : je vous rendrai votre âme aussitôt que vous ne désirerez rien autre chose que la ravoir. Cela vous va-t-il? »

Cornélius réfléchit un moment. Il se prit à penser que le diable était un imbécile, et il se hâta de répondre :

— Oui, de tout mon cœur, cela me va parfaitement. »

Scipion tira de sa poche une feuille de papier incombustible, précaution nécéssaire à cause de la température des archives où se déposent ces sortes d'actes, et y fit lire au procureur ébahi, écrites à l'avance, toutes les stipulations dont ils venaient de convenir. « Signez, dit-il, le procureur signa. « Et ici, à la marge, votre parafe, à cause des *trois mots rayés nuls.* » Le procureur parafa. Scipion fit de même, puis il mit le papier dans sa poche, en poussant un éclat de rire infernal, un de ces gros rires que les Anglais appellent rire de cheval, *horselaugh.* Au même moment il disparut. Il se fit un bruit effroyable, le procureur ayant donné du front contre son bureau, y porta d'abord la main, puis il étendit les bras et se frotta les yeux absolument comme un homme qui sortirait d'un rêve agité.

Il commença à soupçonner qu'effectivement tout cela n'avait été qu'un rêve quand il se vit dans son grand fauteuil, qu'il croyait avoir cédé au diable, et qu'il vit à sa place, contre le mur, celui qu'il lui semblait avoir lui-même occupé. L'image séduisante de mademoiselle Sidonie avait fui des cadres, des dessus de porte et du devant de la cheminée; il n'y avait plus, comme la veille au soir, que sept à huit bûches entre les deux casiers, le poêle était froid et l'on n'y voyait pas apparence de feu. Cependant la *Coutume de Paris* était là sur le bureau, ouverte au mot *Vente à réméré.* Il s'était donc passé quelque chose.

Maître Cornélius était, vous le pouvez croire, dans une grande perplexité, lorsqu'on frappa violemment à la porte de la rue. Il entendit Madeleine aller ouvrir, monter à la

chambre à coucher, puis redescendre à l'étude et entrer enfin dans son cabinet.

— Qu'est-ce qu'il vous a pris de vous lever si matin, monsieur?

— Quelle heure est-il donc?

— Sept heures à peine. Monsieur, c'est une lettre de province; ça n'est pas gros et cela coûte pourtant une livre huit sous.

— Donne.

— Ah! mon Dieu!

— Qu'as-tu à pousser de pareils cris?

— Vous ne voyez donc pas comme vous êtes habillé? »

Maître Cornélius jeta sur sa personne un coup d'œil hébété; il était en chemise et en bonnet de nuit; il avait bien le vêtement indispensable, la culotte noire; mais au lien d'en couvrir les extrémités inférieures, il y avait passé les deux bras et s'en était fait une sorte de spencer à manches courtes.

— J'aurai rêvé, se dit-il à part lui en congédiant Madeleine. Mais non, mon Dieu! s'exclama-t-il dès qu'il eut parcouru les premières lignes de sa lettre, tout cela n'est que trop vrai, voilà le diable qui commence à tenir ses promesses. »

La lettre était de Marseille; on lui annonçait qu'un sien cousin, qu'il n'avait pas vu deux fois dans sa vie, venait de mourir en cette ville et lui léguait une somme nette et liquide de 80,000 livres. Maître Cornélius ne savait s'il devait s'affliger ou se réjouir de cet héritage. La veille encore il se serait dit que cette fortune lui tombait du ciel; mais, ce jour-là, il avait des raisons de craindre qu'elle ne lui vînt d'un tout autre côté.

Quoi qu'il en pût être, il se résigna à l'accepter. Il achevait à peine de réparer sa toilette du matin, lorsque les clercs arrivèrent, et Scipion tout le dernier. Sa vue produisit sur Cornélius l'effet de la tête de Méduse; la grimace comique qu'elle lui arracha n'échappa point aux

jeunes clercs, qui en prirent texte pour tourmenter le pauvre Scipion, devenu si laid, disaient-ils, qu'il avait fait peur au patron. Mais ils ne surent que penser quand ils virent celui-ci se confondre en politesses vis-à-vis du bonhomme, lui prodiguer des égards qui tenaient à la fois du respect et de la crainte. Scipion les reçut d'un air si profondément étonné, si naturellement bête, que maître Cornélius se dit à part lui une seconde fois :

— Décidément, ce garçon-là n'est pas le diable ; j'aurai rêvé tout cela »

Il commençait à reprendre ses esprits ; mais tout son sang se glaça, et il faillit tomber à la renverse, lorsque Scipion, le prenant à part, lui dit à l'oreille d'un air mystérieux :

— Je viens de rencontrer le valet de M. de Vieux-Bois, lequel m'a chargé de vous dire qu'ayant à vous parler de l'affaire que vous savez, il serait, ainsi que sa femme, charmé de vous avoir ce matin à déjeuner.

— Que ma destinée s'accomplisse ! s'écria Cornélius du ton d'un héros de tragédie. »

Puis, saisissant sa perruque, sa canne et son chapeau, il s'élança d'un bond dans la rue, quoiqu'il s'en fallût de deux bonnes heures qu'on ne fût à celle où déjeunaient alors les honnêtes gens.

La visite parut ridiculement matinale à madame et à mademoiselle de Vieux-Bois ; honteuses d'être surprises en papillotes, elles se cachèrent ; mais le chef de famille, augurant bien de cet empressement, accueillit on ne peut mieux maître Cornélius.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, nous nous sommes dès l'abord tenus fort honorés de votre recherche. Je ne vous cacherai pas que j'avais personnellement d'autres vues sur ma fille, mais elle m'a positivement déclaré que c'est vous seul qu'elle aime ; je n'ai pas d'autre enfant, et votre peu de bien ne doit pas être plus longtemps un obstacle à votre bonheur. »

Ce fut le coup de grâce pour la raison du pauvre Cornélius.

M. de Vieux-Bois s'attendait à lui causer une énorme surprise, à le jeter dans le ravissement ; il fut donc fort étonné de l'entendre répondre qu'il s'y attendait ; que cela était écrit, et qu'il n'avait dépendu de personne qu'il en fût autrement. Heureusement il ajouta qu'il n'était pas, après tout, si pauvre, et qu'un sien cousin venait de lui léguer 80,000 livres. Cette circonstance fit passer M. de Vieux-Bois par dessus ce qu'il semblait y avoir d'ingratitude et de fatuité dans son gendre futur. Les dames se montrèrent enfin, le déjeuner fut des plus agréables, et quinze jours après, maître Cornélius était l'heureux époux de la belle Sidonie.

Cependant il s'était opéré dans son caractère d'étranges révolutions. Il était habituellement sombre, et sa gaieté, quand parfois il s'y livrait, avait plutôt l'air d'une ivresse passagère que du contentement d'un honnête homme. Fataliste comme un musulman de la vieille roche, convaincu que tout était écrit d'avance dans toutes les affaires où il avait la moindre part, il n'hésitait jamais, et cette promptitude à prendre un parti le servait toujours merveilleusement. D'ailleurs il possédait un puissant élément de succès dans la persuasion où il était que tout devait lui réussir dans ce monde d'après son pacte avec le diable. Se croyant bien sûr, par le même motif, de la vertu de sa femme, il la chérissait tendrement et lui laissait une honnête liberté dont il ne s'aperçut pas qu'elle abusât jamais. Enfin il avait annoncé, dès avant son mariage, qu'il aurait deux enfants, il les eut ; il avait ajouté qu'il n'en aurait pas davantage, et la chose se réalisa au grand étonnement de ses amis.

Son étude prospérait d'une façon prodigieuse ; bientôt ce fut une commune renommée au palais que maître Cornélius n'avait jamais perdu une cause. Jugez si on lui en apportait de tous les côtés ; mais comme il était toujours

fort honnête, il s'en fallait de beaucoup qu'il les acceptât toutes. Il en arrangeait bien plus encore qu'il n'en faisait plaider. Il fut nommé d'abord membre de la chambre, et bientôt syndic de sa compagnie.

Maître Cornélius était un praticien savant et laborieux; il s'était préparé par vingt années d'apprentissage à l'exercice de sa profession. Tel se pose de nos jours avoué à vingt-cinq ans d'âge qui, dans ce temps-là, n'eût pas été jugé assez fort pour être troisième clerc chez un bon procureur.

Une chose étonnait au delà de toute expression ceux de maître Cornélius: c'est que, quand ils laissaient le soir sur leur pupitre le travail de la journée, ils le retrouvaient le lendemain matin relu, corrigé, annoté; les questions y étaient plus nettement posées, les discussions plus claires, les solutions appuyées de références, de parères et d'arrêts.

Toutes les fois qu'ils s'avisèrent d'en parler au patron, celui-ci, changeant de couleur, leur imposa silence, et leur défendit, sous peine d'être chassés, d'en dire mot à personne. Pareille chose lui arrivait à lui-même; il en avait tellement pris son parti, que chaque fois qu'on lui présentait une affaire épineuse ou qu'on lui demandait quelques renseignements difficiles, il répondait:

— C'est bon! posez ce papier sur mon bureau, nous en reparlerons demain matin. »

Pour tous ces jeunes gens, il était clair que le patron travaillait la nuit; pour maître Cornélius, il était évident que le diable prenait ce temps-là pour lui faire le meilleur de sa besogne, et la personnification du diable, dans son esprit, c'était toujours Scipion.

Rien de plus inexplicable que sa conduite envers celui-ci; évidemment il ne l'aimait pas; sa vue même semblait produire sur lui un effet terrible, et cependant il ne savait quelles prévenances lui faire, quels égards lui témoigner. Il l'avait convié à ses noces; souvent il l'invitait à sa

table, et lorsqu'un jour, enhardi par tant de bontés, le pauvre Scipion s'était hasardé à lui demander une légère augmentation, il lui avait ri au nez :

— De l'argent ! vous ! allons donc ; est-ce que vous avez besoin de cela ? »

Une autre fois, le petit-clerc lui ayant fait observer qu'il était urgent d'envoyer au chantier, parce qu'il ne restait plus de bois pour la journée du lendemain :

— Parbleu ! Scipion, avait-il répondu, si vous étiez un bon diable, vous m'éviteriez cette dépense et cet embarras ; qu'est-ce que cela vous coûterait, vous qui avez des bûches au bout du pied ? »

Les autres clercs avaient beaucoup ri de l'esprit du patron, mais Scipion n'avait pas ri du tout, ayant coutume de ne rire que quand il avait compris, ce qui faisait qu'il riait très-rarement.

Cependant, quand maître Cornélius se vit riche, marié, père de deux beaux enfants, honoré au palais, syndic de sa compagnie, ses préoccupations et sa tristesse augmentèrent sensiblement. Il lui parut évident que le diable, ayant accompli toutes les conditions du marché, ne pouvait tarder à lui en demander le prix.

Or, nous avons vu que ce procureur, à la différence des avoués d'aujourd'hui, tenait singulièrement à ne pas perdre son âme. Il ne l'avait point vendue définitivement, il est vrai, mais la condition de ce réméré, qui lui avait autrefois paru si douce et si facile, lui semblait aujourd'hui impossible à réaliser.

Effectivement, à peine marié, il avait désiré voir sa femme enceinte, puis accouchée. L'enfant venu, il avait désiré le voir marcher, l'entendre parler, etc. ; il avait éprouvé absolument la même chose pour le second. Il ne se dissimulait pas qu'il désirait voir ses enfants grands, élevés, et l'aîné au moins assez instruit pour lui succéder dans son office. Maître Cornélius trouvait donc qu'il avait

fait un marché de dupe, et se tourmentait sans cesse à chercher quelque moyen de ravoir son âme.

Il y songea tant et si bien qu'il dépérissait à vue d'œil et se vit forcé de garder la chambre d'abord, puis ensuite le lit. Le mal fit alors des progrès si rapides qu'au bout de huit jours les médecins, bien qu'ils ne comprissent rien à sa maladie, l'avertirent qu'il était temps de mettre ordre à ses affaires spirituelles et temporelles. Certainement une pareille communication est rarement reçue avec plaisir; mais il est impossible de rendre l'effet qu'elle produisit sur le pauvre procureur. Sa figure prit aussitôt l'expression de celle du condamné auquel on annonce le rejet de son dernier pourvoi. Il voulut parler, mais il ne put articuler pendant tout le reste du jour que ces deux mots: « Mon âme! mon âme! » qu'il répétait sur tous les tons, mais toujours avec un effrayant accès de terreur. La nuit venue, il tomba dans une sorte de somnolence qui parut lui apporter quelque soulagement.

Ce fut précisément ce moment-là que Scipion choisit pour lui faire sa terrible visite. Bien qu'il n'eût entendu ouvrir ni porte ni fenêtre, le procureur moribond l'aperçut tout à coup au milieu de la chambre, tel qu'il ne l'avait vu qu'une fois en sa vie: avec ses ongles crochus, sa longue queue, la flamme dans les yeux et dans la bouche, en costume de diable enfin.

Le pauvre procureur fut saisi d'une frayeur si grande qu'il se cacha la tête dans ses draps. Mais draps et couvertures n'y firent rien; il avait beau les plier et les replier en double et en triple sur ses yeux fermés, il n'en voyait pas moins immobile et moqueuse devant lui la vilaine figure de Scipion.

— Maître, dit enfin celui-ci, le temps presse; terminons, je vous prie, notre petite affaire. Vous n'avez pas racheté votre gage, et tout à l'heure, au sortir de votre corps, votre âme va m'appartenir définitivement.

— Au contraire, mon cher Scipion, et je suis réelle-

ment charmé de te voir pour te la redemander. Tu le vois, la condition est remplie, je vais mourir, et je ne désire rien autre chose que de ravoir mon âme.

— Maître, vous mentez.

— Non, je t'assure, mon bien-aimé Scipion.

— Maître, vous mentez, vous dis-je, vous désirez autre chose.

— Et quoi donc ?

— Vous désirez en revenir, et la preuve, c'est que tout à l'heure encore vous venez d'envoyer chercher deux fameux médecins. »

Maître Cornélius se tut comme un enfant pris sur le fait. Scipion allongea ses ongles crochus au-dessus du lit, sans déranger les draps ni les couvertures, il fendit la poitrine du pauvre procureur, lui prit son âme, l'enveloppa proprement dans un petit morceau de papier, et la mit dans la poche de sa veste.

Longtemps, bien longtemps après, maître Cornélius revint à lui ; il se secoua les oreilles comme un caniche qui sort de l'eau.

— Brr, rr, rr, oh ! dit-il, où suis-je donc?

— Ici, mon bon ami, répondit sa femme, dans ta chambre à coucher, environné de ton beau-père, de ta belle-mère, de tes enfants, de moi, de tous ceux qui t'aiment. Tu nous as donné bien de l'inquiétude.

— Je ne suis donc pas mort?

— Non, sans doute ; mais nous craignions beaucoup de te perdre, voilà cinq semaines que tu ne nous avais parlé.

— Cinq semaines ! comment ai-je pu vivre cinq semaines sans parler ? un procureur ! Et comment est-ce que je parle en ce moment, moi qui me suis vu arracher l'âme de la poitrine ?

— Allons, dit madame Cornélius à demi-voix, la fièvre le reprend comme avant sa léthargie.

— Non, dit le docteur, qui s'approcha et lui tâta le

pouls, ce n'est pas la fièvre, cette fois, le malheureux est fou

— Fou vous-même! répondit Cornélius, jetant sur le docteur un regard qui le fit reculer de trois pas. Ne sais-je pas bien ce que je dis ? Scipion m'a arraché mon âme, et c'était justice, puisque je la lui avais vendue. Ce qui m'étonne, c'est d'avoir l'air de vivre encore après une pareille opération.

— Que parlez-vous de Scipion, mon bon ami? reprit sa femme ; le pauvre garçon est mort pendant votre maladie.

— Mort! lui, Scipion! allons donc, il en aura fait semblant. Est-ce que le diable meurt jamais?

— Quel motif avez-vous de croire que ce pauvre garçon était le diable? demanda le docteur, donnant carrière à la monomanie de son malade, pour le mieux étudier.

— Quel motif? vous allez le savoir, répondit Cornélius. Aussi bien, je voulais vous le raconter à tous avant que de mourir, et je l'aurais fait certainement, si mon âme ne m'eût été si subitement enlevée.

— Raisonnons un peu, dit le docteur quand le procureur eut achevé son récit fantastique. Vous venez de nous raconter avec beaucoup de suite, sinon beaucoup de raison, tout ce que vous prétendez vous être arrivé ; est-ce que vous auriez fait mieux avant la perte de votre âme ?

— Je ne le crois pas, et je vous avoue que je suis étonné de me trouver tant de bon sens.

— Que diriez-vous, si l'on vous prouvait que tous ces événements que vous regardez comme l'accomplissement d'un pacte diabolique, sont tout ce qu'il y a de plus naturel au monde?

— J'en serais ravi. Mais d'abord cet héritage qui m'arrive le jour même...

— Remarquez que votre cousin était mort depuis une

semaine, et que son testament était fait dix ans auparavant.

— Cela est vrai. M'expliquerez-vous comment mon beau-père, qui avait repoussé ma demande jusque-là, m'a jeté pour ainsi dire sa fille à la tête ?

— Rien n'est plus simple, mon cher gendre, répliqua madame de Vieux-Bois. Nous venions de manquer un mariage dont toute la ville s'était occupée ; il était urgent de caser notre fille sans perdre de temps. D'ailleurs, elle avait toujours eu beaucoup de goût pour vous.

— J'en suis enchanté. Mais ce succès de mon étude, vraiment extraordinaire ; ce collaborateur nocturne qui me rendait de si grands services?

— Ce collaborateur, mon bon ami, répondit madame Cornélius, c'était vous-même. Je vous ai toujours connu somnambule ; je ne vous en parlais pas, pour éviter de vous inquiéter.

— Mais le diable m'avait promis que j'aurais deux enfants, que je n'en aurais pas davantage, et la chose s'est réalisée.

— D'abord, dit le docteur, il est fort ordinaire d'avoir deux enfants ; ensuite, vous aviez l'idée frappée qu'il en devait être ainsi, et, vous le savez, l'imagination est pour beaucoup dans ses sortes de choses.

— Je ne m'en serais pas douté. Une dernière objection : le diable m'avait annoncé que je ne serais pas... là... vous savez.

— Oh ! mon ami, s'écria madame Cornélius, lui jetant les bras autour du cou, tu vois bien que ton diable n'était pas sorcier.

— Quoi ! vraiment... je serais !... Embrasse-moi encore, mon amie, tu ne sais pas quel bien cela me fait. »

Dès ce moment, maître Cornélius fut débarrassé d'une idée fixe qui l'avait rendu bien malheureux pendant plusieurs années, et comme l'imagination seule avait été

malade chez lui, il ne tarda pas à se retrouver à la tête de son étude. Il eut deux autres enfants et continua d'adorer sa femme, dont la franchise presque involontaire avait si puissamment contribué à le guérir.

BARTHÉLEMY MAURICE.

MADELEINE

PAR

EUGÈNE MORET

— Pardonnez-moi !... cette parole sera mon premier et mon dernier cri, le cri suprême de l'homme que le remords couchera dans la tombe. Fou que je suis !... ai-je le droit de vous écrire, le droit seulement de penser à vous, vous que j'ai condamnée à des regrets éternels ?

Ne craignez pas que j'essaye jamais de franchir l'abîme qui existe aujourd'hui entre nous, l'abîme creusé par mon inconduite et mon abandon. Madeleine, je suis un grand coupable ! C'est à genoux, les mains jointes, que je vous supplie de m'entendre !

J'avais vingt ans, vous en aviez seize. Un jour, je vous vis passer au bras de votre père. Ce jour-là, votre image ne disparut pas de mes yeux. Le lendemain, je vous poursuivis, je m'attachai à vos pas, je devins votre mauvais génie. Et cependant je vous aimais, Madeleine, je vous le jure.

A cette heure où seul, isolé, triste, malheureux et repentant, mon cœur bat fatalement à votre souvenir, je vous crie, Madeleine, vous l'unique amour de ma vie : Je vous ai saintement aimée !

Horrible hasard qui nous poussa l'un vers l'autre, ou qui me jeta sur vos pas et qui permit que votre âme, toute de charité, compatît à mes douleurs. « Ne m'aimez pas, me dites-vous un soir, il me faudrait aussi vous aimer, et j'ai peur de l'amour. » Vous étiez condamnée. « Aimez-moi donc, me criâtes-vous un autre soir que, pleurant à vos genoux, je m'abandonnais à mon désespoir: aimez-moi, c'est votre destinée. — Etait-ce donc la vôtre de tant souffrir ? — Aimez-moi, on dit que l'amour porte bonheur à la femme qui l'inspire. Plaise au ciel que cela soit! Aimez-moi, il faudra bien que je vous aime aussi. »

Vous disiez ces paroles, et votre cœur battait aussi fort que le mien. Heureux soir! non, affreux! vous aviez signé un pacte avec le malheur!

Oui, je suis seul, il est nuit, et je veille. Je veille comme tous ceux à qui le remords refuse le sommeil. Je porte, comme un fardeau pesant qui m'accable, tout le poids de mon ingratitude, de mes faiblesses, de ma folie, de mon crime...

Vous aimerais-je encore?... Pardonnez-moi, je suis insensé! Il me semble que j'ai retrouvé la trace de vos pas, que votre ombre se dresse devant moi, et qu'à genoux, à deux genoux, votre main glacée dans mes mains brûlantes, je vous crie : Grâce!... Il me semble que le passé, comme un mauvais rêve que chasse le réveil, s'éteint, s'efface, disparaît, et que vos lèvres se pressent sur mon front et le rafraîchissent du plus pur des baisers. Je suis fou !...

Pour moi, demain sonne la trentième année, et je suis loin de vous ; si loin que je ne sais où vous êtes et si cette lettre ne vous poursuivra pas sans vous atteindre. Que fais-je maintenant dans la vie? A quoi me sert cette existence triste, monotone, incolore, sans reflet et sans but que je mène sans bruit? Ne me répondez pas, Madeleine, votre indulgence me couvrirait à mes yeux de trop de honte, vos reproches me tueraient.

Où serait le mal?... à quoi suis-je bon? à qui suis-je de quelque utilité? Je suis tombé si bas dans ma propre estime que je repousse l'estime des autres. La femme qui m'aimerait aujourd'hui n'obtiendrait en revanche qu'une indifférence voisine du mépris. L'homme qui me tendrait les mains, je ne croirais ni à son affection ni à l'honnêteté ds son âme.

Puis, quelle pitié puis-je inspirer? Dieu m'avait accordé la somme de bonheur qu'il n'accorde qu'à ses élus. Jeune, l'avenir chantait à mes vingt ans sa chanson la plus folle. Mon père, par l'exemple de sa vie et la grandeur de son nom, m'imposait une tâche rude et douce à la fois, celle de perpétuer sa mémoire vénérée parmi les hommes de mon temps; et ma mère, sainte et digne femme, m'avait mis au cœur le baume de toutes les blessures : l'amour et la charité. Mon père m'avait appris à mériter le respect des hommes et ma mère la sympathie de toutes les femmes. J'entrais dans la vie les portes grandes ouvertes et escorté de tous les priviléges de la noblesse, de la fortune, et de ce solide appui que donnent soixante années de travail persévérant couronnées par une austère vertu.

Alors je vous vis pour la première fois. Vous apparaissiez au matin de mon existence comme pour saluer ma bienvenue, et, soleil vivifiant, éclairer la route aux immenses horizons qui s'ouvrait sous mes pas. Je n'avais plus rien à désirer. Où pouvais-je jamais rencontrer une femme qui vous ressemblât? Belle, votre âme était plus belle encore; si belle, qu'il ne fallait que vous entendre pour vous pardonner de vous montrer. Vous pleuriez souvent, et quand vos larmes roulaient silencieusement sur vos joues pâlies, c'est que votre cœur mendiait à votre vie une part de son bien-être, une obole de plus pour le malheur, et que, honteuse de si peu donner, vous ajoutiez une heure de votre joie.

Pardonnez-moi, je sens encore que je vous aime... Pardonnez-moi, je vous ai blessée, insultée, martyrisée, tuée



peut-être, et misérablement, lâchement je vous ai fui... j'avais peur de votre ombre, j'ai été cacher ma vie insouciante, dépenser la dernière heure d'une jeunesse compromise. J'ai eu honte d'un bonheur que je ne méritais pas, je n'ai pas reculé devant une lâcheté.

Et à l'heure qu'il est, Madeleine, je me tords sous le poids du remords qui m'écrase. Vous l'avouerais-je? je sens que je ne peux plus vivre sans vous, et j'espère dans cette lettre, comme le condamné à mort qui n'a plus de refuge que dans le recours en grâce. J'espère et je me dis : cette lettre n'ira pas jusqu'à elle!

Si elle vous parvenait cependant, Madeleine, lisez-la et ne la rejetez pas avec colère. Plaignez, si vous en avez la force, celui qui a eu le courage du repentir, sinon oubliez-le; c'est peut-être la seule vertu que vous permette une aussi grande infortune.

Vous ne m'avez pas répondu, et vous avez bien fait. Que m'eussiez-vous dit que je ne sache déjà?... Des reproches ne pouvaient éclater d'un cœur aussi clément que le vôtre, et des larmes de pardon s'échappant de vos yeux n'eussent pas effacé ma faute. Cependant... non, j'avais tort d'espérer... Ne m'écrivez pas, Madeleine, ne m'écrivez pas, mais laissez-moi joindre les mains devant vous comme lorsque j'étais enfant je joignais les mains devant ma mère. Je trouve un soulagement à vous ouvrir un cœur indigne de vous, mais dans lequel vous pourrez lire, en lettres de sang, la honte d'hier et le remords d'aujourd'hui.

Ce matin, une pauvresse m'a tendu la main. Dans un lambeau de son châle rapiécé il y avait un enfant qui dormait. Croyez-vous, Madeleine, que le sol gelait sous les pieds, que la neige tombait en tourbillons et que le pauvre petit dormait! J'ai frémi à la pensée de l'enfant et j'ai eu pitié de la mère. Je me suis approché et j'ai vidé ma bourse dans la main de cette femme. Elle m'a remercié, des sanglots dans la voix et n'osant croire

encore à sa bonne fortune. Moi, j'ai détourné les yeux, je ne pensais qu'à vous, Madeleine. Je me suis éloigné la tête moins lourde, la pensée plus saine. Il me semblait que vous étiez là et que vous m'aviez vu, que vous m'attendiez au détour de la rue et que votre voix criait à mon oreille : Donne donne, donne encore, nous sommes riches, nous, et nous ne saurions manquer jamais. A défaut d'argent un jour, n'avons-nous pas notre amour ? Dieu ne protége-t-il pas ceux qui s'aiment? Donne, donne, donne aujourd'hui surtout, il fait froid, demain il fera joyeux soleil.

Une bonne action faite en votre nom m'a rendu heureux tout un jour. Mais ce soir, la pauvresse n'était plus là, l'enfant endormi et transi dans ses langes avait disparu ; j'ai retrouvé dans l'intérieur toute la tristesse que j'avais si adroitement combattue au dehors.

Que l'endroit que j'habite est froid et misérable ! C'est en vain que je cherche le coin que vous affectionniez de préférence et où vos pas se moulaient sur le tapis ; le coin a été occupé par un meuble qui ne me rappelle rien que l'isolement de ma vie. Le fauteuil où tant de fois depuis je me suis jeté avec humeur, n'a pas gardé l'empreinte de votre attitude rêveuse. La flamme du foyer ne petille plus, éclairant de ses lueurs tremblotantes votre front baissé et vos sourires d'ange. La pendule qui sonnait les heures que nous passions à deux sonne tristement dans le vide ; les battements de votre cœur n'y répondent plus, et ces heures, qui s'écoulaient si vite, se succèdent lentement, mortellement ; l'écho, la nuit, m'en apporte le glas funèbre à travers les plaintes désolées et les sanglots de ma poitrine oppressée.

Je suis entré dans mon cabinet de travail pour un instant fuir votre souvenir. Mais là encore tout me parlait de vous, et ce réduit si charmant où ma pensée aimait à développer ses ailes et à prendre son essor sous le souffle de votre apparition, ne me semble plus aujourd'hui qu'un tombeau où tout vivant je me serais enterré.

J'avais ouvert la fenêtre. Les fleurs que vous arrosiez de votre main n'y sont plus. Elles ont été remplacées par d'autres fleurs qui ont l'éclat et le coloris des vôtres, mais qui n'en ont plus le parfum.

Madeleine, je ne vous retrouve plus, et votre image, si douce, si consolante, se perd dans le nuage de honte qui me monte au visage. Là où je vous vis, si éloquente dans la simplicité sublime de votre amour, d'autres femmes sont venues s'asseoir, comme pour me punir aujourd'hui et emporter jusqu'aux vestiges de votre passage. C'est en vain que je chercherais sur le miroir où vous aimiez lisser les deux bandeaux noirs de vos longs cheveux la chaleur de votre haleine ou le reflet de votre sourire. Rien n'est plus où tout a été.

Mais pourquoi rappeler ces choses, pourquoi dépouiller le passé du suaire de deuil que l'avenir tient suspendu sur ma vie entière? Tout n'est-il pas fini, bien fini, et n'est-ce moi qui l'ai voulu? Un jour, dans une lettre froidement étudiée, longuement raisonnée, ne vous ai-je pas signifié *les exigences de ma position?* Las du bonheur dont vous aviez entouré ma jeunesse, ne vous ai-je pas écrit : « Madeleine, tout homme a son boulet qu'il traîne, et une destinée qui lui pèse; la mienne est de vous fuir et de courir à des horizons plus vastes que ne le promet votre amour? »

Avide de liberté et de brillantes aventures, je me payai de belles paroles et du froid calcul des âmes basses. Vous l'avouerai-je? ce jour-là j'étais convaincu, et je n'eus pas un remords; ce jour-là je marchais plus alerte et plus joyeux dans la rue. J'avais brisé avec un passé qui m'effrayait... j'étais libre, j'allais recommencer la vie...

Oui, je l'ai bien recommencée, la vie... Je me suis rencontré avec de viles créatures qui ne m'ont apporté que soucis et dégoûts. Ce sont les femmes qui vous ont le plus vengée, Madeleine. Je l'ai bien recommencée, la vie... après avoir trop vécu au milieu d'hommes corrompus, je vis seul aujourd'hui, seul avec moi-même, fuyant

les quelques rares amis qui me restent, les amis dont je redoute les reproches et les outrages mérités, ne m'abandonnant, à des intervalles éloignés, qu'à ceux qui, trop faibles pour m'accabler, me défendent de leur silence, ou ceux-là surtout qui, trop lâches pour comprendre mon crime, me dépassent en infamie en glorifiant mes lâchetés.

Cinq ans se sont écoulés. Que de fois, depuis, j'ai cherché dans les excès de tous genres l'oubli d'un passé qui me poursuivait sans cesse et se représentait sous toutes les formes! Hélas! au milieu du bruit du monde où s'absentait ma pensée, votre image, comme suspendue par un fil invisible, se dressait devant mes yeux. Nulle part je n'ai retrouvé le contentement de moi-même, une heure de plaisir; c'est que nulle part aussi je n'ai retrouvé l'oubli.

Puis, vous savez, Madeleine, ces beaux rêves que vous caressiez pour moi et que nous brodions ensemble, ces folies de mon esprit dont vous avez souri quelquefois, mais que vous encouragiez toujours; vous savez ces perspectives brillantes qui s'échelonnaient dans le lointain, et que vous, bonne et confiante, vous me montriez du doigt; vous savez bien enfin toutes ces illusions charmantes de ma vingtième année... Eh bien! plus rien! je ne suis ni poëte, ni artiste, ni savant, je suis un être inactif, inutile à tous, à charge à moi-même.

Riche, j'ai dépensé en quelques années la fortune lentement et laborieusement acquise par mon père. Pauvre, je n'ai pas su me relever ni par mon intelligence ni par un obscur travail. Pauvre, je suis resté pauvre, descendant un à un les échelons sociaux, sans dignité pour mon nom et sans effroi pour le lendemain. Sais-je où je serais descendu et ce que je serais devenu sans l'aveugle fortune qui me surprit une seconde fois et m'arracha à mon abjection? Cette fortune, elle me tomba un soir que je n'y comptais pas et sans que j'eusse fait un pas pour l'atteindre. Je n'en

aurais eu, du reste, ni la force ni le courage. Aussi le monde a dit de moi : C'est un heureux !... Le monde s'est trompé. Je suis riche, mais rien de plus ; riche d'argent, mais pauvre de toutes les qualités qui complètent un homme, pauvre de toutes les illusions qui remplissent un cœur.

Madeleine, en ce moment je payerais de ma fortune entière une de ces belles soirées de ma jeunesse où, seul avec vous, la tête renversée sur votre épaule, vous me parliez de belles œuvres à faire, de larges idées à concevoir et à répandre, d'avenir superbe et de bonheur éternel...

Que ce temps est loin de nous, Madeleine, qu'il est surtout loin de moi !...

Je rentre la tête en feu et le cœur broyé comme dans un étau... Figurez-vous, Madeleine... oh ! cela était bien fait pour moi ! j'aurais dû m'y attendre et ne pas aller là où le démon m'entraînait. Je sors de chez Frédéric, vous savez, Frédéric le fou, le viveur, mon meilleur ami autrefois, celui que vous blâmiez tant, que vous disiez détester avec tant de raison, celui-là même que vous aimiez et que vous estimiez malgré vous, tant l'intelligence et le cœur trouvaient de l'indulgence dans votre esprit enclin à la rigidité. Eh bien ! il est tout autre aujourd'hui. En secret et depuis de longues années, il aimait, paraît-il, une chaste enfant, bonne comme vous et presque aussi belle. Un jour, il a rompu avec un passé qui commençait à peser comme un reproche sur sa tête et une menace pour l'avenir ; — il s'est marié. La femme qu'il épousait était pauvre comme lui, mais il en était saintement épris, et il accepta la lutte qu'il lui fallut subir pour l'obtenir. De cette lutte il est sorti vainqueur enfin, et ils sont unis.

Moi, depuis longtemps, je l'avais perdu de vue. Comme je vous l'ai dit, je fuis les amis dont la moralité m'effraye. mais je m'éloigne aussi des amis heureux. Bourrelé de remords, je n'aime pas ceux des miens qui me forcent à

l'estime; il me semble qu'ils me volent une amitié que j'essaye en vain de leur disputer. Je n'aime pas non plus ceux qui n'ont à m'offrir qu'un bonheur insolent...

Mais un jour le hasard me mettait en présence de Frédéric, et il m'entraînait chez lui, je voulus résister, car je savais bien qu'il me serait donné de souffrir dans l'intérieur qu'il me promettait et dont il me parlait avec une emphase ridicule. Cependant il me fallut céder, et je cédai moitié à regret et moitié avec une joie amère de pouvoir me repaître, une fois dans ma vie, d'un spectacle qu'il m'était défendu de jamais contempler de plus près.

Madeleine, j'aurais pu cependant être heureux comme lui, moi. Sa femme a vingt-quatre ans, elle est plus belle que lorsque je l'ai aperçue pour la première fois, il y a trois ans, et d'une beauté si différente et si voisine de la vôtre, que je n'ai pu la regarder sans pâlir.

Mon Dieu ! comme Frédéric est aimé !... Quand il parle, elle lui prête une oreille attentive, et à chacune de ses paroles elle sourit du sourire de l'admiration. Tout ce qu'il dit est beau, tout ce qu'il fait est grand. Chacune des actions de Frédéric, fût-elle la plus futile, est un acte éclatant. Heureux Frédéric ! Il est un dieu pour sa femme, et il n'est honnête homme que par elle. Leur existence, du reste, à tous deux, se passe à s'aimer. Puis, Madeleine, savez-vous? ils ont des enfants : l'aîné a cinq ans ; il est beau comme sa mère, et le même sourire éclaire sa physionomie intelligente. Je l'ai embrassé pour l'amour de vous. L'autre, qui n'a encore que trois ans, m'a grimpé sur les genoux. Alors mes idées m'obsédaient et je tisonnais le feu avec rage, mais l'enfant ne me laissait aucun repos. — Monsieur, m'a-t-il demandé, avez-vous un petit garçon comme moi? — Et comme je ne répondais pas, il a pris mon silence pour une affirmation et m'a prié de le lui amener, afin de partager avec lui ses jouets de la nouvelle année.

Frédéric ne songe plus guère à sa vie d'autrefois. Il est

fier de sa femme autant qu'il est heureux de son amour. — et se découvre devant elle. Il travaille pour sa belle famille à laquelle il assurera une existence indépendante; il fera de son fils un honnête homme et un homme instruit, et de sa fille une chaste épouse comme sa mère. — C'est là tout son rêve.

Moi, je rentre seul, seul toujours, et je maudis le bonheur de Frédéric tout en l'enviant et le lui pardonnant.

Madeleine, ce n'est plus une lettre que je vous adresse, c'est mon cœur tout entier qui éclate. Le cri que vous entendez sera le cri suprême de mon désespoir. Ou vous me répondrez ou je me tuerai!... Non, je ne me tuerai pas, j'en mourrai...

Madeleine, je vous aime!

Au nom de cet amour que Dieu cependant avait permis, au nom de ma mère couchée dans la tombe, au nom de la vôtre que vous aimiez tant, au nom de tout ce qu'il y a de plus cher en ce monde... accordez au malheureux de se réhabiliter et de tomber à vos genoux!...

Madeleine, pardonnez-lui... grâce! pardonnez-moi!... Je me roule à vos pieds... je ne puis vivre une heure de plus sans vous... Soyez à moi, soyez ma femme!...

Je suis jeune encore, Madeleine; il me reste de longues années à parcourir... Ces années, je les emploierai à vous faire oublier les heures cruelles de mon égarement. Ce n'est plus une sœur que je veux en vous, c'est un juge... Vous commanderez. Ce que vous voudrez, je le ferai; la parole qui tombera de vos lèvres sera l'arrêt suprême de ma destinée...

Oh! alors... comme je travaillerai, comme je vous aimerai, comme il y aura de riantes journées pour nous... comme l'enfant qui naîtra de notre union sera beau et fort... comme... notre vieillesse sera longue et douce, protégée par cet ineffable amour de toute une vie délicieuse... comme... Mais je rêve... je rêve... Madeleine, criez-moi vite que je ne rêve pas, et que le soleil de

demain éclairera la route où je vous attends, un pied au bord de l'abîme, les mains jointes vers vous et les yeux au ciel !...

. . . .

« ..... Pourquoi, monsieur, vous obstiner à écrire à une femme qui ne saurait aujourd'hui avoir souci de vos larmes? Bien avant que vos regrets vous rappelassent son souvenir, les siens l'avaient emportée. Ne savez-vous pas, monsieur, que Madeleine est morte? »

Eugène Moret.

QUARANTE ANS

PAR

CHARLES DE MOUY

I

Le 25 janvier 1860, nous soupions très-gaiement chez notre ami le marquis Flavio Dalfi. Un incident avait, il est vrai, au premier moment, quelque peu interdit plusieurs des convives : nous étions treize à table. Le vin de Champagne, heureusement, avait bientôt fait oublier même aux superstitieux leur émotion première, et nous étions arrivés au dessert avec la plus vive et la plus bruyante satisfaction. On avait déjà porté nombre de toasts, lorsque notre amphitryon se leva d'un air dégagé, la mine souriante, comme s'il se disposait à faire le plus joyeux discours du monde, et nous dit en élevant son verre :

— Messieurs, c'est aujourd'hui le 25 janvier 1860...

— La belle nouvelle ! s'écria-t-on.

— Je réclame le silence, reprit le marquis Flavio du ton d'un homme qui va débiter quelque plaisanterie agréable : j'ai une communication à faire à tous ceux qui sont présents.

— Parlez! parlez! Écoutons!

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous apprendre à tous en général et à chacun en particulier que je n'ai plus qu'un an à vivre à partir de demain. Je vous propose donc un toast affectueux à ma dernière année. »

Une émotion très-accentuée accueillit ce petit discours.

— Est-il possible qu'il soit ivre à ce point?

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Comprenez-vous?

— Pas un mot.

— Il a perdu la tête!

— Flavio, y songez-vous, mon cher? vous avez la fièvre.

— Je ne suis pas ivre, je ne suis pas fou, je n'ai pas la fièvre, répondit le marquis avec un sang-froid imperturbable. Nous avons trop de fois soupé ensemble pour qu'il vous soit permis d'ignorer que le vin ne m'a jamais troublé; mon bon sens est connu de vous tous, et, s'il y a un médecin ici, je demande qu'il me tâte le pouls et soit juge de ma santé. Je me porte à merveille comme un homme qui vient de bien souper, de très-bon appétit, avec des amis excellents et le concours d'un cuisinier de premier ordre. Si vous m'aviez laissé terminer mon discours...

— Comment! il y a une suite? s'écria un indiscret.

— Il y a une suite, reprit en riant Flavio; permettez-moi de vous la faire connaître dès que nous serons dans mon fumoir, en compagnie de quelques cigares que je crois bons, et dont vous me direz votre avis. »

On se leva de table. Nous étions tous très-intrigués, croyant au fond à une mystification quelconque, dont nous ne devinions pas la finesse : quant à moi, il me restait dans l'esprit une vague inquiétude, et j'attendais la fin de l'histoire avec impatience et non sans un certain trouble. Quand Flavio nous vit tous pourvus de cigares, il

reprit la parole en exhalant lentement de ses lèvres une fumée bleuâtre :

— Nous avons dîné treize aujourd'hui, dit-il, comme vous avez pu le remarquer. C'était à dessein : un de nous doit mourir dans l'année ; mais ce chiffre n'est redoutable pour personne : c'est moi la victime, et j'avais droit de le choisir. »

Il parlait si sérieusement que nous l'écoutions avec une attention de plus en plus vive et dans un silence profond :

— Maintenant, continua-t-il, je vais m'expliquer. Mon arrière-grand-père, le marquis Grégorio-Paolo Dalfi, la veille du jour où il allait avoir quarante ans, s'est passé, en vrai gentilhomme, son épée au travers du corps. Mon grand-père Oloferno-Vittorio, qui s'occupait de chimie, s'est empoisonné avec de l'acide prussique le jour même de cette date fatale. Mon père Pietro-Saviniano s'est brûlé la cervelle le lendemain du jour où il avait atteint sa quarantième année. J'ignore la cause de ce retard de vingt-quatre heures ; mais, voici, messieurs, parmi les curiosités de ce cabinet, l'épée de mon arrière-grand-père, le flacon d'acide prussique où mon aïeul a puisé la mort, le pistolet qui a tué mon père. »

Il posa froidement ces trois objets, comme des pièces de conviction, sur une table d'ébène qui se trouvait au milieu de la salle, et reprit d'un air calme :

— C'est une tradition de notre famille, une loi inexorable de notre race, une fatalité du sang. Nous nous ôtons la vie dès que nous avons atteint quarante ans : impossible d'échapper à cette destinée. La fascination du suicide nous saisit à cet âge, et nous tenons à honneur de n'y point résister. Or j'ai aujourd'hui trente-neuf ans. Donc, le 25 janvier 1861, je me tuerai comme mon bisaïeul, comme mon aïeul, comme mon père. Je ne me suis point marié, désirant passer gaiement le peu de temps que j'avais à vivre, et ne me souciant pas de

laisser une veuve éplorée et des orphelins condamnés à la même mort que moi. Vous êtes surpris, mais c'est la vérité. »

Nous étions plus que surpris; mais jamais je ne m'étais senti aussi épouvanté. Ces armes, ce flacon, cette histoire terrible s'imposaient à ma pensée comme un cauchemar : je me croyais en proie à quelque hallucination. Il me semblait voir passer ces trois ombres insensées, l'une avec son flacon, l'autre avec son pistolet, l'autre avec son épée. La gravité du marquis ne permettait pas de croire à une plaisanterie. Nous avions sous les yeux la victime d'une monomanie héréditaire. J'avais le cœur serré si violemment que je ne pouvais prononcer aucune parole.

Un des convives, plus sceptique que moi, rompit le silence assez long qui avait suivi le discours de Flavio, et s'écria avec un rire forcé :

— Voilà, par exemple, mon cher marquis, une de vos plus jolies historiettes. A qui pensez-vous la faire croire? Elle est pittoresque, je n'en disconviens pas, mais aussi par trop invraisemblable. C'est là le défaut du roman très-ingénieux que vous venez de nous raconter.

— Je m'attendais à votre incrédulité, dit Flavio; vous vous imaginez que, si vous ajoutez foi à mes paroles, je rirai demain de votre confiance. Eh bien, vous avez tort. J'ai parlé franchement; tout est exact dans mon récit, et vous en jugerez l'année prochaine à pareil jour.

— Eh! mon cher, reprit un autre ami de Flavio, est-ce qu'on se tue par tradition? Je comprends, à la grande rigueur, qu'on en vienne à cette extrémité quand on a perdu sa fortune au baccarat, quand on est abandonné de sa maîtresse, ou quand on désespère, comme Caton, de la liberté de son pays, mais...

— Oh! interrompit le marquis avec un aimable sourire, je ne me tuerais pas pour une femme : c'est une niaiserie dont je suis incapable; perdre ma fortune, même aussi

ridiculement qu'autour des cartes, ne me réduirait pas à une résolution pareille, et j'aurais assez de courage pour essayer de la refaire par mon travail; enfin j'étais avec Garibaldi l'année dernière, et je crois trop fermement à l'avenir de l'Italie délivrée pour jamais songer à la mort de Caton. J'aime la vie, je le déclare. Je suis passionné pour tous les arts, surtout pour la musique, notre langue à nous Italiens; j'ai une fortune considérable, je me plais partout, à la campagne, à la ville, en voyage; j'ai d'excellents amis (et il s'inclina en nous entourant tous de son regard); j'ai passé agréablement la vie avec de charmantes filles que je n'ai pas convoquées aujourd'hui de peur de les attrister; mes chevaux ont eu du succès aux courses; mon chien, le pauvre Leandro, mourra de chagrin sur ma tombe; j'ai de bons serviteurs, un vieux domestique fidèle et peu bavard, un cocher qui n'est pas ivrogne et un groom qui n'est pas curieux; je suis assez jeune et assez bien constitué pour n'avoir guère d'infirmités à redouter d'ici à longtemps; enfin je suis un mortel très-heureux, ce qui est rare, sachant jouir de son bonheur, le déclarer d'abord et l'organiser ensuite, ce qui est plus rare que le bonheur même. Tout cela est vrai, et cependant je me tuerai d'aujourd'hui en un an. »

Flavio débita ce discours avec un laisser-aller charmant, une facilité d'élocution qui lui était naturelle; sa belle taille, la vivante régularité de ses traits, l'éclat de ses yeux, le caractère de sa physionomie de grand seigneur et d'artiste, illuminée par des dents magnifiques, accentuée par une barbe et des cheveux d'un noir bleuâtre, présentaient l'aspect de la force, de la vie intense, de la plus riche jeunesse; il était impossible de se l'imaginer un an plus tard détruisant lui-même toute cette beauté, tout ce bonheur, pour le plaisir d'imiter des ancêtres en délire. Et cependant ceux qui le connaissaient bien, ceux qui savaient de quelle énergique volonté il avait toujours fait preuve, et qui se rappelaient même, en

cet instant, avoir surpris quelquefois sur son visage une mélancolie inexplicable, qu'il s'essayait de chasser ou de dissimuler du moins par une gaieté factice, rassemblaient leurs souvenirs et se sentaient de plus en plus envahis par la conviction la plus douloureuse; il était évident pour nous que Flavio disait vrai, et qu'il était peut-être impossible de le sauver.

Mais ceux qui ne l'avaient jamais étudié sérieusement, qui n'avaient jamais vu en lui qu'un *viveur* très-aimable, très-spirituel, très-entreprenant, et n'avaient pas assisté comme moi à ses heures de défaillance morale, qui ignoraient quel fond de tristesse était caché sous ses dehors d'élégance mondaine, ceux-là, dis-je, le premier moment de stupeur passé, prirent la chose en plaisanterie. Peut-être ces indifférents que la réalité eût effrayés préféraient-ils ne la point reconnaître, peut-être étaient-ils si déshabitués des idées graves, qu'ils étaient incapables d'accepter et de comprendre l'âme tourmentée qui se révélait tout à coup devant leurs yeux.

— Vous vous imaginez que je fais de l'esprit, leur dit Flavio, qui ne s'adressait plus à moi, voyant la douleur empreinte sur mon visage; vous verrez ce qui en sera, et surtout ne pleurez pas sur mon cercueil. Si je meurs, c'est que j'aurai voulu mourir. J'ai encore le temps de prendre mes dispositions testamentaires, et je vous laisserai à tous un souvenir. »

Quelques minutes après, avec cette mobilité d'esprit qui caractérise les hommes de sa race, il avait changé de conversation, et la soirée du 25 janvier finit comme elle avait commencé, au milieu des propos légers et des éclats de rire.

II

Le lendemain, la plupart des convives avaient oublié le discours de Flavio. Les préoccupations personnelles les absorbaient trop pour qu'il leur fût possible d'y songer davantage. Celui-ci pensait à son nouvel attelage, celui-là s'était replongé dans les ennuis de son épineux intérieur, un troisième combinait des opérations financières, un autre rêvait aux infidélités de sa maîtresse. J'étais plus libre d'esprit, n'étant pas marié, n'ayant pas de chevaux, ne jouant pas à la Bourse et ne jetant pas mon argent aux danseuses de l'Opéra; j'aimais sincèrement Flavio; j'ai dit à quel point son récit m'avait ému : je ne pouvais effacer cette scène de ma mémoire. Je m'informai auprès de quelques personnes de sa famille que j'avais eu occasion de rencontrer dans le monde, et je sus qu'en effet, depuis trois générations, le suicide était héréditaire, à l'âge de quarante ans, dans la maison des marquis Dalfi.

J'allai voir Flavio, je lui parlai de sa résolution, j'usai de mon peu d'éloquence; j'essayai de le prendre par le raisonnement, par le sentiment, par l'ironie; tout fut inutile. A mes réflexions, à mes prières, à mes railleries, il ne répondait que par un sourire impassible. Il regrettait bien, me dit-il, de nous avoir raconté son histoire. Il fallait le laisser mourir tranquille. A quoi bon s'acharner à une œuvre impossible? Il sentait déjà l'attraction du suicide au fond de sa pensée; il en comprenait les voluptés étranges : c'était une satisfaction nouvelle et bizarre qu'il voulait se donner. Je lui rappelai comme un vrai prédicateur les préceptes de la religion; j'invoquai les maximes des philosophes; mais il se moqua de moi,

car il était à peu près athée, et d'ailleurs me démontra sans peine que les philosophes, sur la question du suicide, étaient extrêmement partagés. Il me cita Épictète, Sénèque, Marc-Aurèle avec une exactitude qui témoignait de sa parfaite sérénité d'esprit, et demeura inébranlable comme un rocher : la discussion l'affermissait encore dans son idée, et par amour de la dialectique il persistait de plus en plus dans sa résolution.

— Allons! dit-il en terminant, vous allez m'empêcher de finir agréablement ma dernière année. Laissez-moi donc jouir de ces heures qui s'envolent pour toujours. Après tout, je ne suis pas à plaindre; j'ai usé de toutes les joies de ce monde, je mourrai d'une mort très-douce, sans être surpris, et, ajouta-t-il en riant, j'aurai le rare bonheur de n'être jamais devenu sourd, goutteux, cacochyme, insupportable à moi-même, à charge aux autres. Quelle magnifique destinée! Mes ancêtres ont montré du bon sens, et je serai vraiment sage en imitant leur mort.

— Oh! m'écriai-je, que de sophismes! Devenez seulement amoureux, et vous renoncerez vite à ce projet insensé.

— Amoureux! répéta-t-il avec un sourire sceptique; je ne saurais plus l'être. J'ai connu autrefois les passions, il y a longtemps, dans ma première jeunesse; aujourd'hui, j'ai même cessé de les comprendre; j'ai aimé trop souvent pour n'être point blasé sur la volupté, elle me semble fade et insipide. La mort me donnera peut-être, — qui sait? il y a des philosophes qui l'ont pensé, — quelque joie immense, quelque bonheur mystérieux dont je demanderais en vain à la vie l'accomplissement.

— Eh bien! essayez des émotions du jeu. Précipitez vos capitaux à la Bourse sur le coup de dé de la hausse et de la baisse. Vous y trouverez une émotion fébrile : jouez surtout, ajoutai-je ironiquement, dans le mois de la fatale échéance; vous attendrez jusqu'au 30, ne fût-ce que par curiosité; et une fois la date passée, l'influence sera vaincue.

— Le jeu, mon cher ami, répondit Flavio, ne m'émeut pas le moins du monde. Souvent, à Bade, où je promène tous les ans mon ennui, j'ai jeté beaucoup d'or sur le tapis vert et je l'y ai oublié dans l'excès de mon indifférence. Je ne comprends même pas cette fièvre, et jamais une carte, une rouge ou une noire ne m'ont troublé.

— Vous n'avez donc point de passion?

— Je suis, dit le marquis, un de ces êtres chez qui la satisfaction continuelle de l'instinct a éteint le désir et tué la passion. Je n'ai jamais rien envié que je ne l'aie obtenu. Cet excès de bonheur est une suprême infortune.

— N'êtes-vous pas ambitieux? voici l'Italie en travail de sa liberté. Il y a place au soleil pour un homme tel que vous, intelligent, noble, riche, passionné pour la patrie. »

Le marquis hocha la tête :

— La patrie n'a pas besoin de moi, dit-il; assez de nobles cœurs, assez de courageux et d'illustres citoyens luttent pour elle, et son avenir est assuré. Je n'ai point d'ailleurs l'audace d'un Garibaldi ou le génie d'un Cavour, j'ai le sentiment de ma parfaite inutilité. Quant à l'ambition, elle ne m'a jamais fait palpiter une seconde : je ne descendrais pas deux marches de mon escalier pour ramasser le brevet de tous les ordres de la terre; m'offrît-on tous les trônes du monde, je les refuserais avec la plus profonde indifférence. »

Que répondre à un tel homme? je sentis que j'avais échoué.

— Eh bien! lui dis-je, n'en parlons plus. »

Il soupira, comme un homme soulagé.

— Que comptez-vous faire cet hiver? lui dis-je; je vais en Italie, venez-vous avec moi?

— Ah! volontiers, s'écria-t-il; revoir la patrie avant de mourir, c'est une vraie joie que vous m'offrez. Allons! quand partez-vous? »

Je conçus un peu d'espoir. Huit jours après, nous avions quitté Paris.

III

Nous passâmes quelque temps à Milan, où l'aspect de la liberté italienne renaissante parut rattacher Flavio à la vie : je le voyais avec joie s'intéresser à tous les événements, partager toutes les espérances de ses compatriotes, s'engager dans des discussions longues et animées sur la ligne de conduite à suivre, parler, agir enfin comme un homme qui croit avoir devant soi les vastes perspectives de l'avenir. Il était gai, enthousiaste, ardent : on aimait son entrain, sa bonne humeur, son éloquence; il fut pendant six semaines un personnage à la mode : on vantait sa grande dépense, ses dons patriotiques, ses mots heureux. Je me gardais de lui rappeler mes craintes que son attitude avait presque dissipées, et je désirais prolonger notre séjour en Lombardie. Mais un matin je trouvai ennuyé, fatigué, distrait et sombre :

— J'ai assez de tout ce bruit, me dit-il; j'ai besoin de repos, de solitude, de méditations. Voulez-vous aller à Venise? »

J'assayai de l'en dissuader, mais en vain. Pas d'homme plus tenace au monde; il fallut le suivre dans la ville des doges. Il loua un palais très-vaste dont les fenêtres donnaient sur un canal solitaire. Peu de gondoles passaient par là; il s'accoudait souvent au balcon et semblait écouter le silence de la cité captive. Sa mélancolie s'aggravait encore : il avait des mouvements d'humeur involontaires, des brusqueries dont il me demandait pardon aussitôt qu'elles lui avaient échappé. Il disait quelquefois : « Je souffre! » et il passait la main sur son front, comme pour en écarter une idée importune. Je voyais que la mono-

manie reprenait le dessus, et le deuil de Venise pesait sur son âme : la vue d'un soldat autrichien lui inspirait tour à tour des accès de colère ou d'hypocondrie farouche. Quand il se promenait dans sa gondole, il se couchait presque sous la tente, ne regardait pas au dehors, soupirait et parlait de la liberté italienne, des doges, de Manin, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi, mais non plus avec les joyeux transports qui animaient à Milan son pittoresque langage; il disait ne rien espérer; il calculait avec une tristesse mortelle les forces militaires de l'Autriche ou bien murmurait vaguement le chant des gondoliers. Il ne visita aucun palais, aucune église; il restait des journées entières assis sur la place Saint-Marc occupé à émietter du pain aux pigeons toujours affamés. Parfois il se tenait debout sur le seuil de sa demeure à contempler les petites vagues qui venaient baigner doucement l'escalier de marbre, et son œil fixe semblait attiré par la funèbre séduction de l'eau profonde. Le 25 mai, il me dit d'un air calme (c'était la première fois qu'il revenait sur ce sujet depuis notre départ) : « Je n'ai plus que juste huit mois à vivre. » Que lui répondre? Je haussai les épaules et je me tus. Je redoutais une discussion : l'expérience m'avait appris que mes raisonnements étaient inutiles, et que le désir de chercher des arguments pour se justifier augmentait encore son énergie.

— Vous croyez, me dit-il, parce que je n'en parle plus, que j'ai changé d'avis. Détrompez-vous, j'y songe toujours.

— Oh! vous êtes capable de toutes les folies imaginables, répartis-je avec un air de profond dédain. Vous vous tuerez par entêtement et peut-être par respect humain, j'en suis bien persuadé; vous croyez que vous m'inspirez ainsi une estime considérable pour votre caractère; mais il faut que je détruise en vous cette illusion. Vous me ferez pitié, voilà tout.

— Très-adroit, répondit-il en riant; ah! pauvre ami,

comme je vous sais gré de vos efforts inutiles! vous ne vous douterez jamais de ma reconnaissance, c'est mon seul regret.»

Puis, changeant de ton :

— Venise m'énerve : j'ai soif maintenant de mouvement et de bruit. C'est un cercueil que cette ville : je n'y respire plus. Il me faut l'air libre et une terre libre. Partons d'ici, voyageons, allons au hasard sur cette vieille terre italienne que j'aime, — ma seule adoration ici-bas; nous nous arrêterons où nous nous sentirons vivre, jusqu'au moment où je m'arrêterai pour toujours.

— Je vous suivrai jusqu'au bout, mon ami, lui dis-je; il serait criminel à moi de vous laisser à vous-même.

— Merci! répondit-il en me serrant la main avec effusion. »

Peu de jours après, nous étions loin de Venise. Je souffrais étrangement de la situation bizarre où ma destinée m'avait placé et où ma volonté m'enchaînait. Mon cœur battait à se rompre quand je voyais Flavio sur le point de me parler de sa résolution inébranlable, quand une allusion nous y ramenait; j'étais hanté comme lui par une idée fixe, et je me sentais presque devenir fou par contagion. Je ne voyais rien, je ne jouissais de rien, je ne pensais plus qu'à cette date fatale du 25 janvier 1861, qui m'apparaissait toute sanglante dans les ténèbres de l'avenir. J'aurais voulu retenir le temps qui semblait fuir avec une rapidité inaccoutumée; chaque jour passé me rapprochait de cet instant et je me figurais être dans la situation d'un homme forcé de marcher vers un gouffre et qui ressent à l'avance les vertiges du dernier moment. Je me réveillais tous les matins avec des oppressions sur la poitrine : j'avais le frisson quand, après une minute d'oubli, je me sentais ressaisi par ma préoccupation constante. J'étais tourmenté la nuit dans mon sommeil : des cauchemars succédaient aux cauchemars; je croyais sans cesse voir Flavio sur le point de se brûler la cervelle; il

me semblait que je tombais sur un cadavre livide et que je marchais dans son sang. La splendide nature qui nous entourait, les villes historiques que nous traversions et qui resplendissaient de joie dans la première ivresse de la liberté reconquise, ne parvenaient point à me distraire. Flavio renaissait au contraire dans ce bruit des choses humaines, et sa mélancolie paraissait presque s'assoupir. Nous traversâmes de nouveau Milan, puis Modène, puis Parme, puis Livourne, Pise, et nous nous arrêtions à Florence au milieu de l'automne. Nous y arrivâmes le 24 septembre. L'échéance se rapprochait : quatre mois encore, et ce drame aurait son dénoûment.

Flavio s'amusa beaucoup à Florence : il lisait les journaux, il fit même insérer dans une *Revue* une étude politique; les manifestations, les discussions avaient pour lui un inexplicable attrait. Il attendait les nouvelles de l'Italie centrale, de Garibaldi, avec une fiévreuse impatience.

— Ah! s'écria-t-il un jour, si je pouvais voir la patrie délivrée tout entière avant de mourir! Comme je me coucherais joyeux dans ma tombe!

— Flavio, lui dis-je, encore une fois je vous en supplie, je vous en conjure, oubliez des ancêtres insensés, une résolution funeste... oubliez... »

Il se rapprocha de moi avec une vivacité fébrile, et les yeux presque hagards :

— Mais je ne le peux pas, dit-il d'une voix saccadée qui m'effraya, mais je le voudrais, que je ne saurais échapper à cette loi terrible... je suis envahi par un désir intense de la mort, par un irrésistible dégoût de la vie... Le sang qui coule dans mes veines brûle de s'en épancher... Ce n'est pas, soyez-en sûr, je le comprends maintenant, par un absurde point d'honneur que mes pères se sont donné la mort... c'est qu'ils ne pouvaient se dérober à cette fatalité, c'est qu'il y avait en eux comme en moi le germe d'une irremédiable folie, la passion de

la tombe. Croyez-vous que j'y aie cédé volontairement... de gaieté de cœur? détrompez-vous. J'ai tout fait pour m'attacher à la vie, j'ai lutté de bonne foi, mais je suis vaincu, mais je succombe, mais je suis débordé par je ne sais quel monstrueux délire, par je ne sais quel instinct farouche... Par instant, il me semble que je voudrais en être arrivé à l'heure bienheureuse où je pourrai me frapper moi-même, anéantir le souffle qui m'anime... Plus l'instant se rapproche, plus le vertige est formidable. Quittez-moi, mon ami, je vous en prie : laisez-moi suivre ma destinée; je suis fou, je le sais bien, mais vous êtes impuissant contre ma folie. Je suis poussé par un démon qui m'obsède et qui me domine. Que peuvent vos raisonnements et vos prières? Pensez-vous donc que je sois dupe de ses propres sophismes? vous avez mille fois raison, je le sais bien, mais ce que je ressens est au-dessus de toutes les discussions, au-dessus du bon sens : c'est inexplicable et invincible. Je dois mourir et je mourrai. »

Ces paroles de Flavio me découragèrent complétement. Ce malheureux était évidemment victime d'une monomanie indiscutable : son délire l'absorbait de plus en plus et je prévoyais l'instant suprême.

IV

Un jour de la fin de novembre, nous nous promenions silencieusement hors de la ville. Le temps était doux, le ciel serein, la nature souriante : nous ne songions guère à contempler l'aspect charmant des édifices florentins qui se détachaient sur l'azur clair. Nous avions certainement, sans nous le dire, les yeux fixés sur le même objet, sur le même événement prochain. Flavio marchait le front levé,

d'un pas ferme, je me traînais à côté de lui, la tête baissée, en proie à une tristesse infinie. Nous approchions des premières maisons de la ville, quand, fatigué par notre course assez longue et plus encore par le poids de mes pensées, je me laissai tomber assis sur un tertre de gazon, au pied d'un peuplier : Flavio resta debout devant moi; je le vois encore allumant paisiblement son cigare et poussant devant lui la fumée dont son regard semblait suivre avec plaisir les ondulations capricieuses. Sa beauté avait pris dans ces derniers temps un caractère sombre, ses yeux une gravité mystérieuse ; son teint était plus pâle, sa barbe s'était allongée et sa lèvre accentuait plus vivement ses courbes dédaigneuse comme il sied à l'homme qui méprise toutes choses au monde, la vie elle-même. Il ressemblait ainsi à une tête de Jules Romain qui est au musée du Louvre : patricien ou modèle, celui qui a posé devant le grand élève de Raphaël, et dont le regard pensif s'arrête avec une telle intensité sur le passant qui le contemple, dont la bouche superbe semble défier la curiosité inquiète, dont la barbe épaisse allonge et rend plus fière encore la figure imposante, apparaissait à mes yeux vivant après trois siècles écoulés. Flavio avait cet aspect sévère et hautain, ce caractère particulier des visages du seizième siècle, que les paroles ne peuvent définir et que nos artistes ne savent plus réaliser dans leurs œuvres : en même temps la fixité de son coup d'œil, son sourcil froncé annonçaient l'énergie d'une âme inflexible qui voit venir sans terreur l'instant où sa destinée va s'accomplir.

Il ne s'apercevait pas que je le contemplais : ses yeux étaient machinalement portés vers la route que nous avions parcourue : mon regard suivit bientôt involontairement le direction du sien et j'aperçus, sans y faire du reste la moindre attention, une calèche fermée attelée de deux chevaux qui s'avançait avec lenteur du côté de la ville. Ce chemin est peu fréquenté, mais le passage d'une

voiture n'y est pas chose étrange, et, au moment où la calèche arriva tout près de nous, j'avais tourné la tête vers un point quelconque de l'horizon et j'étais plongé dans mes pensées. Un cri de Flavio me rappela soudain à moi-même : la voiture passait juste devant moi : je regardai par la portière ouverte et je vis simplement une jeune femme d'une beauté assez remarquable qui s'y trouvait seule et nous considérait avec une parfaite indifférence.

— Qu'avez-vous donc? dis-je à Flavio qui semblait troublé.

— Avez-vous vu? demanda-t-il rapidement.

— Oui, une assez jolie femme... répondis-je, mais qu'y a-t-il là de...

Il s'agit bien de la femme... ce sont les panneaux qu'il fallait regarder...

— Les panneaux? répétai-je avec surprise. »

Et pour le coup, je crus que Flavio était en proie à une hallucination.

— Oui, les panneaux, les armes peintes sur la voiture...! reprit-il avec impatience.

— Ma foi non... que nous importe!

— Comment, que nous importe? ces armes...

— Eh bien!...

— Ce sont les miennes...

— Allons donc! vous rêvez.

— J'en suis sûr. Je n'ai plus de parents de mon nom; personne que moi au monde n'a droit de les porter... trois épées de sable sur champ d'or timbré d'une couronne de marquis... Il n'y a pas à s'y tromper... ce sont bien mes armes... Quelle est l'aventurière qui se permet de les profaner?... me croit-on déjà mort? Il faut que je sache la vérité. Suivons la voiture.

— Volontiers. Aussi bien il est temps de rentrer à Florence. »

La calèche roulait sans hâte; nous étions bons mar-

cheurs; nous la rejoignîmes au moment où elle s'arrêtait au perron d'une des premières maisons de la ville. La jeune femme, dont la beauté régulière me frappa plus vivement qu'au premier coup d'œil, descendit soutenue par un laquais :

Flavio, après l'avoir considérée, se pencha vers les panneaux :

— C'est bien cela, me dit-il; rien n'y manque; ni les étoiles d'azur entre les épées, ni la devise : ***Mori, vivere, parum.*** Voilà une usurpation que je ne permettrai pas.

— Elle est admirablement belle, Flavio, lui dis-je sans répondre directement à ses paroles, mais répondant à sa pensée.

— J'en conviens, reprit-il d'un ton brusque, mais cela ne prouve rien, et je ne suis pas d'humeur... nous verrons demain. »

Notre demeure n'était pas très éloignée : nous rentrâmes et le marquis, se jetant sur un sofa :

— Vous la trouvez belle? demanda-t-il.

— Assurément, répondis-je; quelle profondeur dans ses yeux, quelle grâce dans la démarche! Avez-vous vu avec quel air de reine elle montait le perron?

— Oh! s'écria-t-il; c'est vrai, c'est bien vrai! Cette femme est une Aspasie qui veut être noble quand même et qui croit mon nom éteint...

— Nous ne savons pas, lui dis-je, si elle a pris votre nom.

— Je le gagerais.

— Bah! il est peut-être une autre famille qui possède le droit de porter ces armes.

— Vous allez m'apprendre cela, à moi, qui sais l'armorial italien par cœur!

— Eh bien, lui dis-je, je vais savoir la vérité. »

Je sortis, je me promenai devant la maison de l'inconnue.

— Quelle est la dame qui habite ici? demandai-je à un flâneur.

— La comtesse Dalfi! »

Flavio me rejoignit en ce moment et je ne pus lui cacher la réponse.

— Quand je vous le disais! s'écria-t-il. J'en étais sûr. Et, continua-t-il en s'adressant au même individu, est-elle mariée?

— Oh! je crois bien ; elle est veuve.

— Veuve de qui?

— Du baron Rosta, un des plus riches propriétaires de la ville. Mais, monsieur, c'est une histoire : par fantaisie sans doute elle a conservé son nom de fille.

— Fantaisie! fantaisie! grommela Flavio. Encore faut-il avoir un droit. Je n'ai aucune cousine de mon nom; toutes nos branches sont éteintes excepté la mienne. »

Et il se dirigea d'un pas rapide vers le perron de son homonyme.

— Où allez-vous donc? lui demandai-je.

— La voir, parbleu!

— Attendez à demain.

— Pas une minute. »

J'entrai avec lui. Un domestique nous demanda nos noms et nous introduisit dans un élégant salon. En entendant le nom de Flavio, la comtesse Dalfi ne put réprimer un mouvement de surprise, et se levant, accourut au devant du marquis avec un empressement étrange : Flavio, froid comme il savait l'être dans les circonstances graves, la salua et sans s'asseoir lui dit d'un ton calme et sévère :

— Madame, je suis le marquis Flavio Dalfi, j'ai seul le droit de porter ce nom, j'ai seul le droit de porter les armes de la famille : je viens vous exprimer mon étonnement. J'ai appris que vous vous faites appeler la comtesse Dalfi, j'ai vu mes armoiries sur votre voiture et je commets l'indiscrétion nécessaire et justifiée de vous demander l'origine de vos droits.

— Asseyez-vous, messieurs, nous dit la comtesse avec une parfaite aisance : je ne puis refuser de vous satisfaire.

Elle s'approcha d'un secrétaire en bois de rose et y prit quelques papiers et quelques lettres qu'elle posa sur une table auprès d'elle, puis elle commença son récit :

— Je ne suis pas en effet de votre famille, dont vous êtes, je le sais, le dernier héritier. Je me nomme Lucilia Lucchesi. Ma mère était l'intime amie de votre père, le marquis Saviniano Dalfi, qui se tua à quarante ans ;... j'ignore pourquoi. La veille du jour où il devait accomplir sa funeste résolution, il vint chez ma mère et lui dit : « Je désire que votre fille porte mon nom ; c'est à ce prix que je lui laisse cinq cent mille francs ; je n'ai pas voulu inscrire ce legs dans mon testament de peur que vous ne soyez un jour inquiétée, mais voici cinq cents billets de la banque de France. Voici en outre une lettre où je déclare que ma volonté suprême est que Lucilia se nomme désormais Lucilia Dalfi. Si jamais, ce que je ne crois pas, mon fils apprenait son existence et voulait lui disputer ses droits, vous lui montrerez cette lettre et il s'inclinera devant mon vœu. » Ma mère effrayée le crut fou et lui demanda s'il pensait donc bientôt mourir. Je n'avais que sept ans alors, mais je me rappelle l'expression de son visage lorsqu'il lui répondit : « Qui sait ? nous sommes tous dans la main de Dieu. » Ma mère se défendit d'accepter cette somme. — Je le veux, répondit-il. Vous savez pourquoi. — Ma mère était pauvre, elle reçut ce don bizarre. Le lendemain votre père s'était brûlé la cervelle. Je fus donc élevée sous votre nom dans la petite ville de Carrara que nous habitions alors : vous étiez né à Brescia où votre famille avait ses domaines : je n'entendis jamais parler de vous. J'épousai à vingt ans, en 1852, le baron Rosta de Vérone et, fidèle à la convention imposée par le marquis Saviniano, je repris son nom dès que je devins veuve, trois ans après mon mariage. Voilà toute mon histoire : ma mère est morte depuis, et aujourd'hui, monsieur, je suis prête à

vous restituer quand vous voudrez les cinq cent mille francs que je tiens de la magnifique générosité de votre père. »

En achevant ces mots, elle présenta la lettre du marquis Saviniano, divers actes établissant son identité : Flavio s'inclina.

— Madame, dit-il, c'est bien. Vous avez admirablement établi vos droits que je respecterai toujours. Mais je me regarderais comme un misérable si j'acceptais votre offre. Ce que l'on a donné ne se reprend pas, et notre père, c'est nous-même. Gardez cette somme dont je n'ai pas besoin : je suis déjà trop riche et mon père a été fort sage en disposant de cet argent pour... la fille d'une amie. »

Lucilia voulut insister, mais Flavio lui imposa silence avec cette dignité gracieuse et cette attitude ferme qui n'admettent point de discussion, et nous sortîmes.

— Eh bien ! me dit le marquis dès que nous fûmes seuls, suis-je assez malheureux !

— Pourquoi ?

— Ah ! mon ami, s'écria-t-il, vous n'avez donc pas vu comme elle est belle ! Quel charme dans son langage ! quels yeux ardents et chastes... C'est mon idéal que j'ai rencontré. »

Je le regardai avec une surprise qui ne pouvait lui échapper.

— Mais, lui dis-je...

— Taisez-vous ! reprit-il avec véhémence. J'ai compris aussi bien que vous. La fatalité me poursuit. Lucilia est...

— Eh ! qu'en sait-on ? interrompis-je; il n'y a là rien de certain... après tout.

— Mon ami, dit Flavio avec une douleur concentrée, Lucilia est ma sœur. C'est clair comme le jour. Et c'est maintenant que je dois mourir. Mon amour pour elle est monstrueux; il faut que je me punisse de mon rêve !

V

Ainsi cette passion soudaine, qui eût peut-être sauvé mon malheureux ami si la plus étrange complication de circonstances ne se fût jetée au travers, venait aggraver encore la situation. Par un hasard providentiel, Flavio inaccessible à ces transports subits, blasé sur toutes les intrigues et sur toutes les voluptés, rencontrait celle qui l'eût enchaîné à la vie, et il y avait entre eux un abîme. Pour le coup, je crus Flavio condamné; cette dernière goutte d'amertume devait faire déborder le vase, et la douleur mêlée au délire devait l'amener inévitablement au suicide.

Je revis seul plusieurs fois la comtesse Lucilia; bien qu'il me fût impossible de l'interroger sur le secret de sa naissance, je m'efforçai de découvrir ce qu'elle en pensait elle-même. Je demeurai bientôt persuadé, d'après divers indices, d'après diverses expressions qui lui échappèrent, qu'elle ne doutait pas de son origine et que, dans sa pensée, elle était la fille du marquis Saviniano. Elle voyait bien que je voulais obtenir d'elle un aveu décisif et elle semblait se faire un plaisir de déjouer sans cesse ma curiosité. C'était une femme de beaucoup d'esprit et de cœur qui savait éviter certaines conversations ou les abréger à son gré : je n'osais point insister et braver son regard sévère. Pendant plus d'un mois je manœuvrai de la sorte sans obtenir aucun résultat, sans lui faire confesser son secret : à la voir souvent ainsi je gagnai cependant son amitié et je lui donnai la mienne. J'étais trop ému pour songer à l'amour.

Mon angoisse devenait de plus en plus vive : le temps



marchait, nous étions au mois de janvier 1861. Flavio semblait tour à tour agité, puis abattu : il ne me parlait jamais de Lucilia, mais je voyais bien qu'il y pensait toujours avec un morne désespoir ; il ne me proposait pas de l'accompagner auprès d'elle et feignait d'ignorer mes visites. Mais à la manière dont il me regardait au retour, je comprenais qu'il savait bien que je venais de la quitter : celui qui vient de voir la femme aimée apparaît à l'amoureux comme enveloppé d'une aube lumineuse. Le jour de l'an il se borna à lui envoyer une carte. Le 5 janvier, au matin, il entra dans ma chambre et me dit :

— Encore vingt jours d'attente, et je serai débarrassé de la vie. »

Je gardai le silence, mais je pris la résolution soudaine de m'expliquer avec Lucilia et je me reprochai d'avoir tardé à ce point dans une question où les secondes valaient des heures. Il me fallait à tout prix savoir si elle était la sœur de Flavio. Il n'y avait plus qu'une chance de salut, c'était l'amour qu'elle lui avait inspiré : il fallait jouer le dernier enjeu.

Je me présentai chez elle d'un air décidé ; elle posa sur une table un livre qu'elle parcourait et me dit en souriant :

— Quelle figure majestueuse ! Vous avez à me parler : je vous écoute. »

Ce mot m'enhardit : je m'imaginai soudain qu'elle aimait Flavio, qu'elle savait son amour permis et qu'elle attendait une communication officielle ; toutefois, avant d'exposer mon ami à devenir pour elle, dans le cas où je me serais trompé et où elle serait véritablement sa sœur, un objet d'horreur et de pitié, je voulus sortir de doute : je commençai mon discours par des circonlocutions que je croyais très-habiles, mais qui agaçaient singulièrement sa jeune et impatiente nature.

— Eh bien ! dit-elle, quoi de nouveau ?

— Il faut avouer, repris-je, me voyant poussé jusqu'en mes derniers retranchements et contraint d'en venir directement au but, qu'il est peu d'aventures plus étranges que la vôtre. Ce nom, cette fortune qui vous ont été donnés par le comte Saviniano ont dû souvent être l'objet de réflexions sérieuses. Il est difficile de ne pas se mettre en tête certaines idées... délicates à exprimer et que vous devez comprendre. »

A cette question si indiscrète et que les circonstances seules pouvaient me faire pardonner, je m'attendais à quelque réponse hautaine. Mais Lucilia parut troublée ; elle rougit et balbutia :

— Quelles... idées?... j'ai peine à apercevoir... »

Il n'y avait plus à hésiter ; j'étais trop avancé pour reculer :

— Des idées absurdes peut-être, insensées, repris-je, mais enfin, permettez-moi de vous le dire, elles ont dû vous venir à l'esprit.

— Je vous épargnerai la peine d'achever, mon ami, dit-elle en se levant avec agitation ; si vous ne parliez qu'en votre nom, je me tairais, et même, franchement, je vous imposerais silence sous peine de ne plus me revoir ; mais comme je pense que M. le marquis Dalfi est de moitié dans vos discours, bien qu'il n'ait pas osé me les tenir lui-même et qu'il a droit en définitive de connaître exactement mon origine, je vous dirai nettement ce que je sais et ce que vous voulez savoir ; vous croyez que le marquis Saviniano est... »

Elle hésita : j'achevai la phrase.

— Votre père! achevai-je résolûment.

— Eh bien, oui, répondit-elle ; vous l'avez deviné. Les lettres de ma mère et du marquis Saviniano m'en ont donné la certitude. Mon père était trop généreux pour abandonner sa fille sans nom et sans fortune. Avant de mourir, il a voulu réparer sa faute. Voilà la vérité. »

En achevant ces mots, elle traversa rapidement la

chambre et sortit pour cacher son trouble. Je demeurai interdit, épouvanté; je sentis que maintenant je n'avais plus aucun espoir de sauver Flavio et que son arrêt était irrévocablement prononcé.

Je revins chez moi avec la fièvre. Je n'osais plus regarder ce malheureux que je voyais de plus en plus décidé à mourir et accablé à la fois par un amour sans issue et par le pressentiment douloureux de sa fin prochaine. Les jours succédèrent aux jours et je ne saurais dire comment je vécus pendant les semaines qui suivirent : à chaque instant, une allusion de Flavio me donnait un coup de poignard : je comptais les jours avec une angoisse terrible, j'en vins à compter les heures et les minutes : il me semblait que j'étais entraîné avec une rapidité vertigineuse vers un abîme, et par instants je fermais les yeux comme pour ne point voir les profondeurs où j'allais tomber. Lui cependant devenait de plus en plus calme; la sérénité de la mort se répandait à l'avance sur sa belle figure; il me parlait avec une douceur suprême et une amitié navrante; il exprimait les pensées les plus affectueuses avec un ton ferme et triste qui ne me laissait aucun espoir. Je le suppliai de nouveau, je me jetai à ses pieds, je lui dis tout ce que m'inspira la solennité du moment et la force de mes sentiments pour lui; mais que pouvais-je invoquer? Il n'avait jamais connu sa mère, morte en lui donnant le jour, il n'avait pas de famille, il aimait d'un amour impossible, il était lassé de toutes choses; il était vraiment fou d'ailleurs et passionné pour la mort.

Le 24 janvier, il me dit :

— C'est demain! »

Je le veillai toute la nuit comme un mourant. Il dormit d'un sommeil paisible et je n'entendis de dix heures à cinq heures du matin que son souffle régulier interrompu trois ou quatre fois seulement par ce mot répété : Lucilia! Lucilia! Il emportait son image dans le tombeau.

VI

Quand il s'éveilla, j'étais aussi insensé que lui; il me venait dans la tête les idées les plus bizarres : je me voyais dans un rêve horrible, je songeais à le faire enfermer dans un hospice d'aliénés et j'aurais essayé sans doute cette ressource suprême, si je n'eusse parfaitement su qu'il se serait brisé la tête contre les murailles dans un accès de frénésie; par moments je me disais : « C'est impossible, cela ne se fera pas. » Puis, le sentiment de la réalité me saisissait à la gorge, m'opprimait le cœur. Il était là plein de vie, jeune, beau, heureux, et je savais qu'il serait mort le soir. Je cherchai ses pistolets pour les dérober à sa main furieuse : il les avait cachés avec soin, prévoyant ma pensée.

— Tu ne vas pas te tuer ainsi, lui dis-je, le tutoyant pour la première fois dans mon trouble; il y aura une lutte, je t'en préviens; il faudra me tuer d'abord.

— Je suis né à midi, me répondit-il froidement. J'attendrai jusqu'à midi. Mais, je t'en prie, laisse-moi : que feras-tu? me retarder de quelques heures, et voilà tout Ma résolution est prise.

— Je ne te quitterai pas, m'écriai-je, pas un instant, pas une minute. J'ameuterai toute la ville sous tes fenêtres, s'il le faut. »

Il sourit et reprit froidement :

— A quoi bon ? tu sais bien que je ne céderai pas.

— C'est ce que nous verrons. »

Une idée informe et vague m'était venue. Je m'approchai d'une table : je saisis d'une main tremblante une

feuille de papier, j'écrivis : « Flavio veut se tuer. Venez ! »

J'envoyai la lettre à Lucilia.

Il était onze heures du matin. Chaque battement du balancier de la pendule me semblait un glas funèbre : mes sensations étaient surexcitées à tel point que j'entendais ce bruit aussi fort que celui d'une cloche. Le messager revint : Lucilia était émue, épouvantée; elle croyait seulement à un accès de délire, elle demandait une explication.

— Ah ! ces femmes! m'écriai-je, avec leurs convenances absurdes! »

J'écrivis de nouveau : « Si vous tardez de cinq minutes, il est mort ! »

Puis, j'attendis en silence. Flavio, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, se promenait à grands pas dans la chambre, ne me regardant plus, ne m'écoutant plus, tout en lui-même. L'aiguille s'avançait sur la pendule avec une rapidité désespérante : elle marquait midi moins cinq minutes. Tout à coup je me levai, j'entendais le frôlement d'une robe de soie dans l'escalier ; je m'avançai rapidement vers la porte. Flavio, en même temps, ouvrit une petite armoire, prit un pistolet qui y était placé ; il le dirigeait vers son front, quand nous entendîmes un cri terrible. C'était Lucilia qui entrait.

Elle se précipita vers lui, saisit ses mains, et tomba à ses pieds :

— Vous me tuerez avant vous ! dit-elle.

— Ah ! dit Flavio avec un accent de suprême douleur, le ciel me réservait ce dernier désespoir. Retirez-vous ! retirez-vous ! s'écria-t-il avec un accent farouche.

— On ne se tue pas devant une femme ! dit-elle en se relevant. »

Elle était haletante, prête à s'évanouir, mais parvint à se dominer. Il y eut un long silence. Flavio haussa les

épaules, replaça le pistolet dans l'armoire, dont il prit la clef...

— Vous tuer, reprit Lucilia, et pourquoi? pourquoi?...

— Eh! le sait-on! m'écriai-je avec colère, parce qu'il est fou... parce qu'aujourd'hui il a quarante ans et que son père, son grand-père, son arrière-grand-père se sont tués à cet âge. Vous vous tuerez peut-être aussi, vous qui êtes sa sœur; c'est dans le sang!

— Sa sœur! moi! interrompit Lucilia; et qui vous dit que je sois sa sœur?

— Vous-même? Ne m'avez-vous pas avoué que vous êtes la fille du marquis Saviniano?

— Eh bien! dit-elle avec impatience, qu'est-ce que cela vous prouve?

— Tout, ce me semble.

— Rien! s'écria-telle d'une voix forte, en s'approchant de moi... rien, entendez-vous. Flavio n'est pas le fils du marquis Saviniano! »

Dire ce que je sentis en entendant ces paroles est au-dessus de mes forces; il me sembla que la chambre tournait autour de moi... »

— Ah! interrompit Flavio en s'élançant vers elle... que dites-vous là, madame?

— La vérité, et vous allez la connaître. »

J'éclatai d'un rire nerveux. Ainsi cette loi de la nature physique, cette nécessité du sang, c'était seulement le délire de l'imagination qui l'avait enfantée : cette irrésistible soif de la mort, c'était le rêve d'un esprit halluciné. Flavio, debout au milieu de la chambre, immobile comme une statue, jetait des yeux hagards sur la comtesse Lucilia.

— Calmez-vous tous deux, nous dit-elle dès qu'elle-même eut repris quelque force; calmez-vous et écoutez-moi. Non, vous n'êtes pas le fils du marquis Saviniano, et je prouverai cette vérité par mon récit. Le marquis Saviniano avait un cousin germain qu'il aimait comme un frère et qui se nommait Carlo-Giovanni...

— Je le sais, murmura Flavio.

— Vous êtes le fils de Carlo-Giovanni. A la suite d'un duel, ce jeune homme s'était vu déclarer la vendetta par une famille corse, qui vivait à Livourne. Le chef de cette famille, Battista Fauni, surprit un jour votre père dans un lieu isolé et le frappa de plusieurs coups de poignard. Carlo ne mourut pas sur le coup : son cousin Saviniano eut le temps d'accourir de Florence et reçut son dernier soupir. Le mourant lui demanda une grâce, aussitôt accordée : il lui confia son fils, nouveau-né, fruit de son mariage avec une jeune fille de maison patricienne, qui était morte six mois auparavant, en donnant le jour à cet enfant ; il le supplia d'adopter l'orphelin, de le dérober à la vengeance de Battista Fauni, et il mourut peu d'heures après avoir assuré ainsi l'avenir de son fils Le marquis Saviniano n'hésita point ; lui-même avait perdu récemment un enfant du même âge ; il ne crut pas pouvoir mieux cacher l'orphelin confié à sa garde, qu'en le faisant passer pour son propre fils, Il quitta Florence, vint s'établir à Brescia, où il vécut depuis dans la retraite, et vous deviez ignorer toujours votre origine, si je n'avais été contrainte de vous la révéler. Ma mère a été trop passionnément aimée par votre père, pour qu'il lui eût rien caché ; il lui fit jurer le secret, mais ma mère crut ce secret trop grave pour l'emporter dans la tombe : elle me le confia dans ses derniers jours. Ainsi, ni votre père, ni votre grand-père ne se sont tués : peut-être votre bisaïeul fut-il coupable de ce crime ; mais, après deux générations, il me semble inutile de renouer cette tradition sanglante. »

La comtesse Lucilia finit là son étrange récit.

— Mais la preuve, la preuve ! s'écria Flavio en proie à un trouble inexprimable ; la preuve que vous ne me trompez pas pour me sauver.

— C'est vrai, dit Lucilia en riant. Le mensonge aurait été assez excusable pour qu'il vous soit permis de m'en accuser. J'ai chez moi trois lettres de mon père que je

vous remettrai tout à l'heure, et qui ne peuvent laisser en vous l'ombre d'un doute. Et aussi il y a dans le cimetière de Florence une petite tombe où nous irons prier aujourd'hui, si vous le voulez. Vous y lirez : Flavio, mort à six mois, fils du marquis Saviniano Dalfi.

— Ah ! m'écriai-je, il y a une Providence, mon ami ! »

Et je me jetai au coup de Flavio en pleurant.

Il me serra dans ses bras avec effusion, baisa la main de Lucilia, se dirigea silencieusement, mais avec un sourire aux lèvres, vers la fatale armoire, prit le pistolet et le déchargea par la fenêtre. La pendule sonnait midi.

— J'ai quarante ans à l'instant même, d'après l'acte de naissance de mon pauvre petit cousin, dit-il, et d'après le mien, un peu plus ou un peu moins, je l'ignore, et ne me soucie pas de le savoir. Ainsi, mon pauvre oncle, mon cher grand oncle, je passe la limite que vous vous étiez fixée. Est-ce trop tard pour vivre? Je ne crois pas. Pensez-vous, Lucilia, que ce soit trop tard pour aimer? »

Elle lui tendit la main avec une grâce charmante. J'étais fou de joie : j'allais et venais dans la chambre, je regardai le ciel, je respirais enfin.

— Tu vivras ! tu vivras ! tu vivras ! m'écriai-je en prenant les mains de Flavio.

— Oui, me dit-il, c'est convenu, mais à une condition, c'est que tu me tutoieras toujours !

CHARLES DE MOUY.

LES VOYAGES DE NICOLAS FANTON

PAR

TONY RÉVILLON

I

Nicolas Fanton naquit à Villefranche, vers la fin de l'année 1800. Son père était opticien; il s'appelait Michel, dit *Cadet*, Fanton; sa mère se nommait Constance Chuffin. Comme il était leur premier enfant, comme sa mère mourut en lui donnant le jour, et comme son père ne se remaria pas, Nicolas fut fils unique. Il convient de parler d'abord de son père. M. Cadet Fanton ressemblait au premier venu, si ce n'est qu'il avait le nez rouge et une jambe de bois. Pendant la Révolution, on l'avait contraint à s'enrôler comme volontaire, on l'avait désigné pour faire librement partie de l'infanterie de marine, et on l'avait laissé maître de se rendre à pied ou à cheval à Brest, où il devait s'embarquer. En montant l'échelle de corde qui le conduisait sur le pont d'un vaisseau de guerre, il avait fait un faux mouvement et était retombé d'une hauteur de dix échelons dans le canot qui l'avait

amené. On le crut mort; il s'était simplement cassé la jambe; on le félicita.

Après un assez long séjour à l'hôpital de Brest, il revint dans son pays avec une jambe de bois. En souvenir des nombreux télescopes qu'il avait vus à Brest, il apprit l'état d'opticien. Puis, comme la guerre enlevait tous les hommes complets, il trouva femme, nonobstant sa jambe étrangère. Sa femme morte, il but pour se consoler d'abord, ensuite parce que le vin lui parut bon. Bref, il fut inconsolable, et voilà son nez rouge expliqué.

En buvant, l'on cause. L'opticien, pendant son séjour à l'hôpital, avait lu quelques volumes dépareillés que lui avaient prêtés les infirmiers. C'étaient des récits de voyages, de naufrages, de combats sur mer. — Si pourtant je ne m'étais pas cassé la jambe, s'était-il dit souvent, j'aurais voyagé. Si j'avais voyagé, j'aurais certainement vu des îles peuplées de sauvages, de femmes noires, jaunes, vertes et bleues ; sans doute je me serais battu contre les Anglais, et, peut-être, aurais-je été, sur un radeau, exposé à toutes les horreurs de la faim!

A force de penser à toutes ces belles choses, il finit par se persuader qu'elles lui étaient arrivées. Il émerveilla ses auditeurs par le récit de ses prouesses imaginaires. Un jour qu'il avait bu plus que de coutume, il s'avisa de dire qu'il avait eu la jambe emportée par un boulet, dans un combat naval. La semaine suivante il le croyait, et un an après, on lui aurait mis son autre jambe en face d'un canon chargé, qu'il l'eût sacrifiée de bon cœur plutôt que de se démentir.

Comme il était bon diable, on accepta ses hâbleries. Mais nul ne l'écouta avec plus de religion que son fils. A force d'entendre son père jurer par bâbord, tribord et sabord, l'enfant devint marin sans y songer. Il apprit à lire dans les *Voyages de Bougainville;* il ne rêva plus que traversées, voyages, abordages, naufrages, sauvages et femmes de toutes les couleurs ! Un parent de sa mère,

qui était régent du collége de Villefranche, se chargea de son éducation. Il voulait faire de Nicolas un professeur comme lui.

— Ce sera un marin comme moi ! dit Cadet Fanton. — Je serai un marin comme mon père, dit le petit. — Si tu veux être marin, fit observer le régent, étudie les mathématiques ; tu entreras dans une école et tu en sortiras officier. Cette perspective exalta Nicolas. A quinze ans, il était prêt à passer ses examens, quand l'invasion vint interrompre ses projets. — Je te conduirai moi-même à Brest, quand la paix sera faite ! dit l'opticien à son fils. Mais il mourut la même année. Il avait célébré par de copieuses libations le retour de l'île d'Elbe : haine aux Anglais ! Aussi, le jour où Napoléon s'assit aux Tuileries dans le fauteuil encore chaud de Louis XVIII, on trouva Cadet Fanton étendu à plat ventre sur son plancher. — Il est ivre-mort, dit un voisin. Il était mort ivre.

Nicolas lui rendit pieusement les derniers devoirs. Ensuite il résolut de vendre le fonds de commerce et une petite propriété qu'il avait héritée de sa mère, et, avec le produit de cette double vente, de faire le tour du monde. Alors les propriétés se vendaient difficilement, et il y avait peu d'opticiens en province; Nicolas resta deux années à Villefranche avant de pouvoir réaliser sa fortune. Pourtant il en vint à bout; il vit étalés sur sa table 30,000 fr., partie en traites, partie en bons doubles louis. — Je suis riche, se dit-il; voilà les Bourbons revenus, et revenue la paix ; partant, plus d'avancement dans la marine militaire. Je vais voyager seul, suivant ma fantaisie, en chercheur d'aventures, en poëte ! Mais il avait envie de voir la mer, et Brest était pour lui le Port comme Rome était la Ville pour les Latins. Donc il décida qu'il irait à Brest, étape par étape, à pied, en vrai voyageur. Il fit un mince paquet qu'il chargea sur son épaule, ceignit ses reins d'une large ceinture qui contenait son patrimoine, embrassa son oncle le régent et se mit en route.

II

Le premier jour, Nicolas fit six lieues. Comme il touchait aux premières maisons de Mâcon, une pluie d'orage survint, qui le mouilla jusqu'aux os et le contraignit à s'arrêter dans une auberge de rouliers située dans le faubourg. La porte d'entrée de cette auberge était surmontée d'un tableau représentant un énorme quadrupède blanc, reconnaissable à ces mots écrits au dessus de sa tête : « Au Cheval ». Le propriétaire, un gros homme réjoui, ventru, sans frac, l'hôtelier comme on n'en voit plus, l'accueillit de son mieux. Il le conduisit dans une grande chambre où le luxe faisait défaut, mais non le confortable, lui fit allumer un bon feu, boire du bon vin, lui indiqua de l'œil un bon lit, et lui dit, en manière de bonsoir : — Demain, vous vous porterez comme moi!

Le lendemain, Nicolas s'éveilla tard. Il avait une courbature, mais il pensa qu'en route ce malaise disparaîtrait. Il s'habilla à la hâte et ouvrit sa fenêtre. Le soleil était déjà haut. — Allons! se dit-il, il est grand temps de partir!

Mais il ne partit pas; et, comme les choristes d'opéra qui demeurent immobiles en chantant : « Marchons, courons! » il resta à sa fenêtre, deux heures durant, en répétant : « Je pars! je pars! » En face de l'hôtel du *Cheval blanc*, était une petite maison basse, dont le rez-de-chaussée était occupé par un magasin de bonneterie et de mercerie. Or, tantôt à travers la porte vitrée du magasin, tantôt à une fenêtre ouverte du premier étage, apparaissait une grande jeune fille, belle comme sont belles les Mâconnaises quand elles le sont, c'est-à-dire le front paré

d'un diadème naturel de cheveux bruns, épais et fins, trente-deux dents d'une blancheur de lait et un teint d'une fraîcheur éclatante. Elle allait, venait, chantait, se montrait aux passants, sans paraître s'apercevoir qu'on admirait ses gestes, sa voix, sa beauté.

Nicolas fut ébloui. Jusqu'à ce jour, il n'avait jamais aimé, ni même songé à l'amour. Si quelque femme avait traversé ses rêves, c'était une Atala à demi vêtue, coiffée de plumes, avec un anneau passé dans le nez. Son cœur battit. Mais il était trop jeune pour en convenir. « Je suis bien las et il est bien tard, se dit-il. Je vais me reposer aujourd'hui; demain, j'en marcherai mieux. »

Aussi resta-t-il debout toute la journée, les yeux fixés sur la maison du bonnetier-mercier. Il mangea debout et se coucha tard, ayant suivi dans la nuit l'ombre de la jeune fille à travers les rideaux éclairés.

Il se leva dès l'aube, et, tout en boutonnant ses guêtres, il fit le raisonnement suivant :

— Avant de visiter des contrées lointaines, ne serait-il pas bon de connaître un peu ma patrie? Je ferai le tour du monde, c'est convenu ; mais cela doit-il m'empêcher, en traversant la France, de m'arrêter un jour dans chaque ville et de voir ce qu'elle renferme de curieux? Non, sans doute, et, puisque je suis à Mâcon, étudions Mâcon.

Il était vêtu, il alla à la fenêtre, admira la façade de la petite maison et descendit.

— Qu'est-ce que votre ville renferme de curieux? demanda-t-il à l'hôtelier.

— Deux choses, répondit celui-ci : un *Christ* peint par David et les tours de Saint-Vincent.

Nicolas mit une journée à découvrir le *Christ* de David parmi les quatre tableaux qui ornaient la principale église de la ville, et une autre journée à admirer les tours de Saint-Vincent.

Le soir de la seconde journée, il se demanda s'il n'avait pas eu tort de se mettre en route sans gilet de flanelle : il



est certain qu'un gilet de flanelle eût prévenu sa courbature, en empêchant la transition subite de la chaleur à l'humidité; et, le matin du troisième jour, il entra chez le bonnetier et acheta, en rougissant, un gilet de flanelle.

— Les soldats de la grande armée portaient tous des caleçons, se dit Nicolas. Lorsqu'on marche, les caleçons sont d'une indéniable utilité.

Il roula vingt-quatre heures cette pensée dans sa tête et acheta un caleçon.

Mon père disait qu'en matière de vêtements il faut tout avoir en double.

Comme il acheta, en une seule fois, un second caleçon et un second gilet, Nicolas crut avoir fait une grande économie de temps et s'en félicita.

Mais, le lendemain, de nouveaux besoins se manifestèrent, de nouvelles idées surgirent, suivies de nouvelles emplettes.

Nicolas acheta successivement :

Des bas, — des chemises, — des mouchoirs en toile, — des mouchoirs en coton, — des foulards en soie, — des cols, — des faux-cols, — des cravates, — des gants, — des bretelles, — une ceinture de gymnastique, — un dé à coudre, — du fil, — des aiguilles, — un étui, — et quelques autres menus objets.

Quand la boutique du bonnetier-mercier fut tout entière passée dans sa chambre, Nicolas eut un mouvement de terreur et désespéra de tout faire entrer dans son porte-manteau

Il acheta une malle.

Ce fut le seul objet dont il ne put se fournir chez le père de l'apparition.

La malle était énorme.

— Jamais je ne pourrai la porter, se dit-il; donc je prendrai la diligence. J'aurais mis un mois à faire la route à pied; en voiture, c'est l'affaire d'une semaine; donc c'est vingt-quatre jours de gagnés. Que ferais-je de

ces vingt-quatre jours? Ma foi, je me trouve bien ici, j'y reste!

On était le premier mai. Le 24, Nicolas, qui n'avait pas quitté sa fenêtre, alla retenir sa place à la diligence. Le 25 au matin, il éleva l'hôtelier à la dignité de confident et lui avoua son amour pour la fille du bonnetier.

— Ne partez pas, seigneur, lui dit le propriétaire du *Cheval blanc*, je me charge de tout.

— Eh quoi! vous demanderiez à votre voisin s'il veut m'accorder la main de sa fille, et à la fille si elle veut pour mari d'un homme disposé à faire le tour du monde avec elle?

— Parbleu!

— Je vous nomme mon ambassadeur.

L'hôtelier s'élevait. Il sortit pour rentrer presque aussitôt.

— Voilà! dit-il. J'ai vu le père, et cela suffit, car, d'après le Code, la femme doit suivre son mari. Le voisin est exigeant: sa fille est jolie, et il n'acceptera pour gendre que l'homme qui lui prêtera mille écus.

Nicolas tâta sa ceinture et traversa la rue.

— Monsieur, dit-il au mercier-bonnetier, j'aime votre fille, et voilà vos mille écus.

— Jeannette! cria le bonhomme.

— Jeannette! quel joli nom!

— Tu épouses monsieur.

— Et, le lendemain des noces, nous partons pour faire le tour du monde! ajouta Nicolas.

— Quel bonheur! dit la jeune fille.

Ils se marièrent trois semaines après.

III

— Demain, nous prenons la diligence, dit Nicolas, le soir de son mariage.

Là-dessus, les parents invités se récrièrent. Il est d'usage en province que chacune des personnes que l'on convie à un dîner de noce rende ce dîner aux mariés. Nicolas avait trente dîners à faire, l'occupation de deux mois. Il voulut s'excuser. — Nous serions déshonorés! objecta le mercier, qui aimait les longs repas. Neuf semaines après, on dînait encore. Quand Nicolas fut libre enfin, sa femme témoigna une envie démesurée de manger des poires d'hiver et des pommes de terre crues. Cela donna à penser au mari. Il consulta un médecin qui lui répondit:

— Votre femme est enceinte.

Comment entreprendre le tour du monde avec une femme enceinte? Le roulis d'un vaisseau n'est pas absolument propre à bercer le sommeil d'un nouveau-né. On attendit pour partir la délivrance de madame. — L'enant placé chez une bonne nourrice, dit monsieur, visité par le bonnetier, saura son *Pater* quand nous reviendrons! Mais les couches furent périlleuses; une fièvre de lait s'ensuivit. Nicolas, constamment au chevet de sa femme, les larmes aux yeux, attentif, oublia tous ses projets. Quand la jeune mère put se lever, elle dut, par ordonnance, éviter toute fatigue. A peine put-elle, au bras de son mari, faire quelques promenades jusqu'au petit village de Saint-Clément, où l'enfant était en nourrice. En allant le voir et en revenant, ils suivaient le bord de la Saône. Ils voyaient passer les diligences chargées de

voyageurs qui descendaient vers le Midi ou qui remontaient vers le Nord. — Notre tour viendra ! disait-il. Mais elle ne lui répondait qu'en hésitant : elle songeait au petit.

L'année suivante, elle devint enceinte de nouveau ; Nicolas se prit à réfléchir. Économe comme tous les gens qui ont une passion à satisfaire, il avait néanmoins ébréché son capital. Le prêt de mille écus n'avait pas relevé les affaires du bonnetier. Ne fallait-il pas songer à l'avenir de sa femme, de ses enfants ? — Je ne suis plus assez riche pour voyager ! se dit-il. Bonsoir, mes projets ! Adieu mes rêves ! Et au double devoir l'honnête homme sacrifia rêves et projets.

Il s'associa avec son beau-père ; seulement il joignit à la bonneterie et à la mercerie une troisième branche d'industrie en se faisant opticien, comme feu M. Cadet Fanton, le marin : des bas, des écheveaux de fil, des lunettes ; vous voyez d'ici la devanture du magasin transformé. C'était superbe ! Le premier enfant de Nicolas était un garçon ; le second fut une fille. Dieu sait avec quelle ferveur la belle Jeannette embrassa son mari ! Dieu sait quels beaux rêves ils firent en regardant les deux berceaux ! Le fils serait marin. Pour la fille, elle épouserait un capitaine au long cours, qu'elle suivrait dans ses voyages. — Ils voyageront, *eux !* s'écriait le père. — ***Eux !*** reprenait la mère, sentant un regret sous les paroles de son mari, *eux et nous*. Nos enfants établis, nous serons jeunes encore, jeunes nous étant mariés. Qui nous empêchera de céder notre commerce, de partir, de faire ce fameux tour du monde ? — Rien, ma Jeannette, rien ! et je suis bien aise de te voir dans ce courant d'idées. Nous partirons donc ! — Nous partirons !

Ils vécurent vingt ans sur ce mot-là.

IV

Alors, le fils de Nicolas vint trouver son père et lui dit :

— Mon père, le soleil se couche à Màcon comme à New-York, et la lune s'y lève comme à Pékin. Je ne me sens pas fait pour les voyages. Les grands horizons n'ont rien qui m'attire, et je leur préfère le petit coin. Partout je trouverai de l'eau, des arbres, des fleurs, des insectes ; cela me suffit, mon vœu est d'être jardinier. Donnez-moi une maisonnette et un champ; je ne désire rien au-delà, sinon, mais plus tard, une femme robuste qui me donne de beaux enfants. Pardon, mon père, de vous parler de la sorte, mais ce que je vous dis est la vérité. Le samedi, jour de marché, je viendrai à la ville vendre les produits de mon jardin. Je suivrai la grande route en compagnie des paysans en habit de gala ; je verrai les rues pleines de monde, les places couvertes de charrettes renversées ; j'irai sur le quai me divertir aux parades des saltimbanques. Telle sera dans mon existence la part de la fantaisie. Je serai heureux.

— Fais à ton gré ! dit le père. Ta sœur, du moins, fera au mien.

Mais, porte à porte avec le bonnetier-mercier-opticien, demeurait un ferblantier-pompier dont le fils plut à la fille de Nicolas. En dépit de ce qu'on lui put dire, elle voulut épouser le fabricant d'arrosoirs.

— Son frère empêchera son mari de chômer, dit la conciliante Jeannette.

— Bien ! bien ! murmurait à part lui le père. Enterrez-vous, mes enfants. Si cela vous plaît, je n'ai rien à dire. Je voyagerai pour vous.

Ses projets revinrent, avec plus de force que jamais, assiéger son esprit. Depuis 1829, des paquebots à vapeur descendaient et remontaient le cours de la Saône. Tous les jours il allait les saluer au passage et les suivait longtemps des yeux. — Du vent, disait-il à sa femme, vite les voiles; pas de vent, la vapeur! Rien n'arrête le voyageur en sa course. Nous irons si vite que nous rattraperons les vingt ans perdus.

Hélas! elle l'écoutait avec tristesse parler ainsi. Ce n'était plus la belle Jeannette d'autrefois. Les soucis du commerce et du ménage l'avaient changée. Elle avait maigri; son teint avait pris des teintes de plomb; ses cheveux étaient devenus rares, et, la veille, elle s'était fait arracher une dent.

— Je suis prête à partir avec toi, dit-elle d'un ton résigné à son mari. Mais j'aurais bien voulu auparavant servir de marraine au premier-né de ma fille.

— Soit!

On était en 1838. En 1839 on fit deux baptêmes. 1840 arriva : on parla de la fin du monde.

— Et dire que je n'en aurai pas fait le tour! s'écria Nicolas avec désespoir.

Il vendit son triple fond en 1841 et fit sa malle en 1842.

La veille du jour fixé pour le départ, sa femme s'alita : elle n'avait pu supporter la pensée d'être séparée de ses enfants, de vivre loin d'eux, de ne les revoir jamais peut-être.

— Nicolas, dit-elle à son mari qui veillait auprès d'elle, j'ai été égoïste. Tu t'es sacrifié à moi. Je ne mourrai tranquille que si tu me promets de partir le lendemain du jour où je ne serai plus. Il faut que tu voyages, mon ami... que tu voyages... je le veux!

Le pauvre homme fut sublime :

— Si tu guéris, s'écria-t-il, je fais vœu de ne jamais quitter Màcon. Je le jure!

Comme les vœux sont téméraires, Jeannette mourut.

V

On l'enterra par une matinée pluvieuse ; néanmoins Nicolas voulut suivre jusqu'au cimetière le corps de celle qu'il avait tant aimée. Quand son fils le ramena au logis, il fut pris d'un grand frisson : il eut la fièvre et garda le lit durant trois semaines. Dans son délire le nom de Jeannette s'échappait sans cesse de ses lèvres, mêlé à d'autres noms étrangers : Guadeloupe, Turquie, Paris, Moscou...

Quand il se leva, c'est à la tombe de sa femme qu'il rendit d'abord visite. Les habitants, sur le pas de leurs portes, le considéraient avec pitié, tant ils le trouvaient changé, vieilli, chancelant, abattu.

Tout le temps que dura sa convalescence, Nicolas alla chaque jour au cimetière. Il y passait de longues heures, agenouillé ou accroupi, sans souci du temps qu'il faisait. En revenant, il levait parfois la tête, et, embrassant du regard les vagues vertes des prairies bressannes et les sommets lointains des Alpes :

— Oh! oui, disait-il, oui, je partirai bientôt... Je partirai demain.

Mais le lendemain il se sentait trop faible pour partir, et il attendait.

Il avait jusque-là mené l'existence sédentaire des boutiquiers. Levé dès l'aube, couché à neuf heures le soir, il avait peu marché. Son magasin était de deux marches au-dessous du niveau de la rue, c'est-à-dire humide même en été. Joignez à l'influence de cette habitation malsaine celle de l'âge et celle des pèlerinages journaliers faits au cimetière en dépit des changements de température, vous ne serez pas étonné d'apprendre que Nicolas ressentit, à

près de cinquante ans, les atteintes d'un rhumatisme aigu.

— Il faut aller aux eaux d'Aix, lui dit son médecin.

Aix, la Savoie, les Alpes; puis, au retour (en admettant qu'il revînt), l'Italie, la Méditerranée, les grands horizons du Midi, quelle perspective! Cette fois, le voyage se ferait par ordonnance du médecin; il n'était plus superflu, mais nécessaire, mais indispensable. Nicolas allait partir — enfin!

Attendez! cette histoire est vraie. Leur part faite à ses enfants dans l'héritage de leur mère, Nicolas s'était trouvé à peu près aussi riche qu'au début. Il est vrai qu'il avait réglé sa dépense avec une économie qui tenait du prodige ou de la province, c'est tout un.

Cette somme de trente mille francs, si laborieusement conservée, deux fois acquise, il l'avait, en attendant placement, mise en dépôt chez le receveur général du département. Le receveur général, qui cumulait la banque et la recette, jouait encore à la Bourse afin de doter richement une demi-douzaine de filles dont le ciel l'avait favorisé. Quand Nicolas se présenta chez lui afin d'y prendre l'argent nécessaire à son voyage, il trouva à la porte de la Recette le commissaire de police et les gendarmes. Le dépositaire de ses fonds avait perdu, dans une liquidation, sa fortune et celle de ceux qui avaient eu confiance en lui, et, plutôt qu'être appelé à rendre des comptes, il s'était tué. On rapporta Nicolas évanoui chez sa fille.

Nouvelle maladie. Il guérit encore, mais ce fut malgré lui. La vie sans voyages, la belle chose vraiment! et c'était bien la peine de rester debout pour contempler les mêmes horizons, de marcher, en s'appuyant sur une canne, pour suivre les mêmes rues!

Nicolas alla passer quelques jours chez son fils.

Celui-ci, arrosant, bêchant, émondant, ratissant ses plates-bandes, ou fumant ses couches, suivait d'un œil attristé le vieillard, qui allait le long des allées, s'arrêtant par instants pour dessiner sur le sable, avec le bout de

son bâton, des promontoires, des îles, des volcans, des vaisseaux...

Il finit par lui dire :

— Mon père, tu es né voyageur comme je suis né jardinier. Tu n'es pas heureux dans cet enclos, et, chaque fois qu'un oiseau passe au-dessus de ta tête, je t'entends soupirer. Écoute, tu n'es plus à l'âge où l'on fait le tour du monde ; mais tu peux du moins voir la Savoie, la Suisse, l'Italie. J'ai conservé intact l'héritage de ma mère ; prends-le et pars.

Nicolas serra la main de son fils en pleurant de joie.

La joie le tint éveillé toute la nuit qui suivit cet entretien. Aussi, vers le matin, il en entendit un autre ; sa bru reprochait à son mari le présent que celui-ci faisait à son père :

— Avec cet argent, disait-elle, tu pouvais agrandir ton jardin, réparer ta maison, me procurer mille douceurs à moi, et pourvoir avec sécurité à l'avenir de nos enfants.

Nicolas ne voulut pas en entendre davantage. Le pauvre homme se boucha les oreilles et prit une résolution.

— Mon fils, dit-il au jardinier le lendemain, j'ai réfléchi. Ce n'est plus en Savoie que je veux aller.

— Vous irez où vous voudrez, mon père.

— Attends, c'est Paris que je veux voir.

— Eh bien ! va pour Paris.

— Attends donc ! Paris, c'est très-bien ; mais on parle de chemins de fer depuis quelque temps ; c'est par le chemin de fer que je veux aller à Paris. Ce sera mon seul voyage, je veux le faire de la meilleure manière. J'attendrai donc pour partir que le chemin de fer de Paris à Lyon soit achevé, si toutefois tu le permets.

— A votre aise, dit le fils enchanté de complaire à la fois à sa femme qu'il craignait et à son père qu'il aimait ; à votre aise, je ne demande pas mieux que de vous garder auprès de nous.

— Ce ne sera pas pour longtemps ! murmura bien bas

le martyr inconnu, qui, son dernier sacrifice accompli, rentra et se mit au lit, en proie à d'intolérables douleurs.

Il croyait mourir. Le médecin appelé combattit le mal en ordonnant des frictions de laudanum sur le côté affecté. Mais Nicolas souffrait toujours. Il souffrait tant que le docteur, voulant procurer à tout prix quelques heures de repos à ce pauvre vieillard, lui fit préparer des pilules opiacées propres à amener le sommeil.

Alors se produisit un phénomène étrange. Sous l'influence de l'opium, l'idée fixe de Nicolas se réalisa dans ses rêves. Le goutteux connut les délices ineffables dont il n'avait eu que le pressentiment. Il se trouva transporté sur les cimes des plus hautes montagnes, il plana sur les déserts, il marcha sur l'Océan. Le monde entier, évoqué par sa fantaisie, se déroula devant ses yeux comme un panorama magique. Il vit les ruines des cités d'autrefois et la splendeur des villes d'à présent, des Babels, des Babylones, des Alhambras, des arcs, des statues. Il entendit le bruit des foules et le bruit de la mer. Il galopa sur des coursiers ailés et vogua sur des navires plus rapides que le vent. Il fut heureux.

Si heureux que, trouvant la vie laide et voulant prolonger à tout prix son extase, il avala pilules sur pilules et mourut.

TONY RÉVILLON.

LES DEUX ROSES

PAR

JULES ROUQUETTE

Notre caractère se trahit dans toutes nos actions, et il n'est pas un geste, une pose, un regard dans lequel notre âme ne s'accuse et ne se manifeste. Un esprit habile et observateur peut saisir les plus intimes nuances des sensations qui agitent le cœur humain, et qui se réfléchissent sur ce miroir vivant qu'on appelle physionomie. Il est vrai de dire que souvent la volonté supprime ou corrige l'expression, et alors le miroir ment aux yeux. Mais il faut avoir, à un certain degré, l'expérience des hommes et des choses pour arriver à effacer le cachet qu'imprime notre caractère, à fausser le type que porte notre front.

Il s'agit ici de jeunes filles qui s'abandonnent à la vie et aux émotions qui la traversent. Elles se livrent aux ailes de la jeunesse qui les emporte; leur front est pur parce que leur âme est sereine; elles chantent, parce qu'elles ont la voix fraîche et qu'elles jouissent du bonheur qui les entoure. C'est qu'en effet tout est joie, fleurs, soleil, parfum, harmonie autour d'elles. Là, c'est une grande

allée où elles rêvent sous les grands arbres; ici un berceau fleuri où elles répondent au chant de l'oiseau par des notes aussi perlées, aussi bien roulées; plus loin, le bassin dont les gerbes d'eau étincellent aux rayons du jour, et au bord duquel les deux sœurs viennent, comme deux naïades antiques, jouir d'une humide fraîcheur.

Et puisqu'il y a deux jeunes filles, il y a un jeune homme, et alors les sourires s'échangent, les regards se croisent, les mains se cherchent et se pressent sous l'attrait magnétique de la jeunesse et de la beauté.

De la beauté? Oui, Hélène est belle comme une idéalisation de Raphaël, elle est blonde et rêveuse comme une ravissante tête de Greuze. Lamartine lirait une de ses harmonies dans la radieuse prière de ses yeux, dans le suave reflet de son front, dans l'hymne de sa voix; Ossian chanterait sa blancheur éblouissante, et quand elle va, avec sa grâce nonchalante, frôlant les fleurs du sentier, il l'eût prise pour une fée de ses rêves.

Louisa est une brune fille aux cheveux noirs, à la taille frémissante, aux mouvements impétueux. Le soleil du Midi a doré sa figure et chauffé le sang qui frémit dans ses veines. Tout en elle est vie, ardeur, audace; elle a besoin d'air et de lumière, de plaisir et d'action. Elle bondirait volontiers sur le dos d'une cavale, et recevrait avec délices le flot d'un orage sur son front brûlant. L'une c'est la vie qui déborde, l'autre c'est le cœur qui se recueille.

Quand un jeune homme se trouve ainsi entre deux de ces natures de femmes qui offrent la beauté dans ses plus radieux contrastes, son âme se sent attirée des deux côtés et reste en balance, comme également sollicitée entre deux pôles.

C'est ce qui arrive à Léon, et Léon est un être parfaitement organisé pour hésiter entre deux amours. Il a une physionomie douteuse, sinon effacée; son cœur est capable de sentiment, et son esprit de raison; il aimera,

mais il saura pourquoi il aime. Il ne se laissera pas éblouir par l'éclat de la beauté, séduire par le feu d'un regard, étourdir par des saillies, charmer par une voix sympathique. Une affection ne peut s'infiltrer que peu à peu dans son âme, et chaque qualité observée dans une jeune fille viendra successivement s'ajouter à la somme de considérations que pèse son esprit avant de laisser l'amour entrer dans le cœur.

Mais Hélène a une voix si douce, Louisa est d'une si charmante étourderie, que le jeune homme n'a pas le temps de raisonner le sentiment qui veut l'envahir. Hélène aime les fleurs: une feuille qui tombe, c'est un soupir d'adieu; elle aime l'air frais du matin: la brise est une voix harmonieuse qui dit des choses inconnues; elle aime le soleil: le soleil est une émanation d'amour.

Louisa ne voit dans les objets que ce qu'ils ont de réel. Elle aime les parfums pour leur agréable odeur, la fleur pour son éclat, le soleil pour ses joyeux rayons, la pelouse, parce qu'elle offre un chemin facile à son pied léger. Elle vit par les sens, elle jouit de la vie extérieure. Aussi tout ce qui est obstacle l'irrite, tout ce qui est douleur l'exaspère. Elle piétine contre un retard, elle brise un lien, quand sa sœur dénoue nonchalamment sa ceinture.

Pour la première fois de sa vie Léon est agité d'un indicible sentiment; il écoute deux voix qui parlent tour à tour dans son cœur pour ces deux jeunes filles. Aimé d'Hélène, il rêve un bonheur pur et calme, un ciel tout d'azur, une jouissance toute d'exquise tendresse et d'épanchement.

Mais Louisa est bien séduisante! Avec elle les incidents de la vie, la fièvre du bonheur, le frissonnement des plaisirs, les émotions dans les contrastes de joie et de peine que peuvent amener les écarts d'un caractère à dompter.

Tout autre naturel que celui de Léon eût vite tranché la question; mais le jeune homme est doué à dose égale de

passivité et d'activité, et il faut une circonstance décisive pour lui faire adopter une préférence.

Tout à coup il entend un cri ; il accourt. Louisa, l'œil irrité, la narine légèrement dilatée, foule sous les pieds une rose dont l'épine l'a piquée, car une goutte de sang rougit ses doigts effilés.

— Maudite fleur! criait la jeune furie.

Ici M. Feuillet ferait dire sans doute au jeune homme :

« O charmante Louisa, permettez aux lèvres de l'amour d'étancher le sang que fait couler l'emblème de la beauté! »

— Elle est méchante et emportée, se dit Léon.

Au même instant un second cri part de l'autre côté du rosier, Léon y vole : Hélène tenait à la main une belle rose thé qui venait de la blesser à son tour ; et la jeune fille souriait. Elle prend une feuille de la fleur perfide, l'applique sur la piqûre, et le tissu neigeux de la fleur se teint d'un beau carmin.

— Oh! dit-elle, je suis une seconde Vénus : d'une rose blanche j'ai fait une rose rouge.

Dans ce seul mot se dévoilait trop de suavité d'âme, trop de délicatesse d'esprit pour que Léon pût hésiter. Il aima la jeune fille, la jeune fille l'aima, et comme rien ne s'opposait à leur bonheur, l'histoire laisse à présumer que l'intelligent Adonis s'attacha pour toujours à l'ingénieuse Vénus.

Ce n'est pas que je préfère les cheveux blonds aux cheveux noirs, et peut-être par tempérament aurais-je choisi l'Andalouse à l'œil de feu. Mais comme je n'ai l'intention de blesser aucune couleur, j'amenderai mon histoire par ce madrigal bien connu :

Vous êtes belle, et votre sœur est belle ;
Entre vous deux tout choix serait bien doux ;
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

Sans cela, je craindrais de me faire arracher les yeux par toutes les nuances de brunes, qui me paraissent peu endurantes. Voir l'exemple de Louisa.

JULES ROUQUETTE.

UNE INTRIGUE A LONGCHAMP

PAR

DENIS DE THÉZAN

Autrefois, il y avait pour Paris une fête qui, comme toutes les choses humaines, a eu son beau temps et qui n'est plus à cette heure qu'une tradition, un souvenir, un mot. C'est la fête de Longchamp, d'abord pieux pèlerinage, solennité religieuse, et qui a dégénéré en une réunion mondaine, vulgaire, et enfin en une promenade insipide et nauséabonde au possible. Longchamp, tombé en désuétude, n'était autre chose dans ces dernières années qu'une parade où venaient insolemment se montrer, entre deux haies de badauds à cigare, les élus de l'agiotage, les frais enrichis, tous les parvenus de la veille, qui déployaient, dans ces trois jours consacrés, leur luxe inusité, et se prélassaient dans des carrosses dont le mémoire est peut-être encore à acquitter; — parade où, comme pour servir d'escorte à ces modernes Trimalcions, quelques bourgeois désœuvrés s'ennuyaient dans leur coupé; — où enfin la finance envoyait ses équipages, au fond desquels, le plus souvent, on voyait s'épanouir ces baronnes et comtesses d'emprunt, écloses dans

une loge de portier (prononcez Concierge S. V. P.) et qui après avoir fleuri dans les boudoirs des quartiers de la Madeleine et de Notre-Dame de Lorette, se fanent sur le bitume des boulevards.

Pour certaines gens, Longchamp était donc naguère impatiemment attendu, et les plus indifférents le voyaient venir avec une vive satisfaction ; car Longchamp, c'était Pâques. Pâques ! doux et radieux mot qui renferme en lui tant de souvenirs, tant d'émotions ! Pâques avec son joyeux *alleluia*, salut du printemps! Mais que de fois, devançant l'heure, Longchamp et Pâques sont arrivés sans aubépine, sans primevères, sans violettes! Que de fois avons-nous vu à l'église les buis bénits de Pâques fleuries humides de neige! Que de fois avons-nous trouvé Longchamp froid, triste, sans soleil; et pourtant, dès lors, comment expliquer ce flux et ce reflux de gens de tout âge et de toute condition qui piétinaient sur la double lisière d'asphalte des Champs-Élysées? Par l'ennui des uns, par la curiosité des autres, et aussi surtout grâce à cette nuée de départementaux que, de deux à trois cents kilomètres à la ronde, les chemins de fer lancent dans Paris à la moindre fête.

C'était le jeudi saint, le second jour de Longchamp; deux heures sonnaient à l'horloge de la cour du ministère des Finances, quand Jules de Noirpré déserta son bureau, à l'instar de ses collaborateurs, incertain de l'emploi de son temps jusqu'à l'heure du dîner et songeant à demi à se diriger vers les Champs-Elysées pour voir ce qu'on appelle la fête de Longchamp.

En effet, surnuméraire depuis huit mois seulement, Parisien de date récente et dans toute la fraîcheur des illusions de ses vingt-deux ans, Jules ne connaissait Longchamp que de nom. Au moment où il sortait du ministère, une longue file de voitures allait au pas dans la rue de Rivoli, et Jules ne vit rien de mieux que de suivre les arcades, le lorgnon encadré entre la voûte de l'œil et l'os

de la pommette, et inspectant ainsi l'intérieur de chaque équipage.

Tout à coup, par un mouvement subit et comme s'il eût cédé à un sentiment de convenance, il retira vivement son lorgnon et jeta dans un élégant coupé deux ou trois regards ardents sur une dame, seule, qui en occupait le fond. Puis, sans doute encore par discrétion, il prit le devant, poursuivant son investigation, tout en s'arrêtant de temps à autre pour attendre la voiture et y fixer un œil tout à la fois plein de langueur et de passion. Jules continua ce manége jusqu'à l'entrée de l'avenue des Champs-Elysées, et afin de revoir plus sûrement la dame au coupé, il prit à gauche et s'enfonça dans le flot pressé des promeneurs. Mais il s'arrêta bientôt et attendit. La voiture ne tarda pas à passer devant lui, et Jules se hâta d'adresser à la jeune femme, que nous nommerons madame de Beaujeu, un nouveau regard profondément byronien. Celle-ci parut remarquer pour la première fois et avec surprise le jeune homme. Jules en fut enchanté, et, poussant les uns, bousculant les autres, il traversa l'avenue, et côtoyant le bord, il attendit encore le passage de la voiture et se mit à la suivre jusqu'au rond-point, que ne dépassent jamais la plupart des promeneurs. Là, sur un ordre de sa maîtresse, le cocher arrêta, et presque aussitôt, par un nouvel ordre, il fouetta vers l'Arc de Triomphe.

Jules allait toujours, indifférent à tout le reste et n'ayant d'yeux que pour la voiture, aux côtés de laquelle il se tenait, en ayant soin de prendre l'avance, de telle sorte que madame de Beaujeu ne put ignorer l'attention unique, mais toutefois discrète, dont elle était l'objet.

Celle-ci, négligemment couchée dans le fond moelleux du coupé, répondait aux regards expressifs du jeune homme par cet air d'indifférente bonhomie que les femmes savent si bien prendre et qui leur permet de suivre à merveille tous les mouvements d'une personne à laquelle

elles feignent de ne pas faire la moindre attention. Une seule fois, Jules, dont la figure prenait à chaque pas une expression de plus en plus mélancolique et amoureuse, rencontra le regard de madame de Beaujeu fixé sur lui, et crut apercevoir sur ses lèvres un sourire d'une indicible expression, qui colora ses joues d'une vive rougeur quand elle se vit surprise.

Pour beaucoup, ce sourire, quoique suivi d'une rougeur, eût pu sembler malicieux; Jules, par un reste de fatuité provinciale, le trouva adorable.

— Décidément elle *mord*, se dit-il en se servant d'une expression qu'il avait entendue dans la bouche de quelque don Juan de ses camarades ; et il se laissa aller à ces mille rêves d'une tête affolée d'amour. Il se prit à se créer le héros d'une aventure galante comme en fournissent les salons de Paris, s'il faut en croire tous les bruits qui courent, toutes les histoires qu'on fait, toutes les anecdotes qu'on raconte. »

Tout en marchant, tout en songeant, Jules avait accompagné la voiture jusqu'à l'arc de l'Étoile et là, nouvel arrêt. Le jeune homme était sur les épines.

— Ira-t-elle au bois? se disait-il à lui-même. Va-t-elle revenir se mêler à cette foule de stupides véhicules de toutes les formes, portant toutes sortes de gens? Non, elle prend le bois....

— Oh! merci, madame! s'écria-t-il, comme si madame de Beaujeu eût pu l'entendre.

En effet, la voiture roula dans l'avenue de l'Impératrice, mais d'un trot qui permit à Jules de ne point la perdre des yeux. Tout à coup une idée folle, — idée de poëte et d'amoureux, — lui passa dans le cerveau. Il prit dans sa poche un crayon, et, sur sa carte de visite, il écrivit à la hâte ce quatrain :

Madame, en vous suivant, vous aurais-je offensée?
Pardon! mais quand sur moi vos yeux ont rayonné,

J'ai senti vivre en vous mon cœur et ma pensée...
— Je ne vous suivais pas : vous m'avez entraîné!

Pendant qu'il écrivait ces mauvais vers, la voiture s'était arrêtée, et quel ne fut pas le ravissement de Jules quand il aperçut à quelques cents pas de lui madame de Beaujeu qui, d'un pied allègre et léger, allait seule sur le bord du gazon. Jules s'avança résolûment, le cœur bondissant dans la poitrine. Mais, à mesure qu'il approchait, il éprouvait cette crainte vague, cette timidité des vierges années, cette retenue qui est chez l'homme l'indice certain d'une véritable distinction, quand elle n'est pas poussée toutefois jusqu'au ridicule. Il se mit à suivre quelque temps la belle promeneuse, tantôt restant derrière elle, tantôt prenant l'autre côté de l'allée.

Lassée sans doute de cette poursuite sans résultat, soit coquetterie, soit pitié tendre, madame de Beaujeu jeta sur Jules un regard doux et bienveillant, qui vint enflammer le sang du jeune homme, comme si un souffle brûlant lui eût effleuré la peau. Ce regard parut vaincre sa timidé et décida de lui. Il s'avança droit, salua profondément madame de Beaujeu, et de l'accent le plus humble, le plus suppliant :

— Vous allez me juger bien téméraire, madame (et il tremblotait comme la feuille de l'aulne); ma démarche doit vous sembler bien inconvenante peut-être, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, d'oser vous faire part d'un sentiment subit, irrésistible, l'aveu de l'espèce de fascination que vous avez exercée sur moi à la première vue? Mais, madame, daignez être aussi généreuse que vous êtes remplie de grâces; excusez un amour inouï, qui a sa source dans l'estime et le respect, et qui n'est qu'un hommage à la suprême distinction de toute votre personne!... »

Et Jules balbutiait, car il était véritablement épris, et madame de Beaujeu de sourire doucement.

C'était une femme de vingt-huit ans environ ; son teint d'une pureté éblouissante se nuançait du plus frais incarnat. Ses grands yeux noirs, frangés de longs cils, avaient un rare mélange de bonté angélique et de fine malice. Sur sa bouche vermeille errait un sourire à la fois charmant et ironique qui semblait être le complice de son regard. Sa taille avait une élégance et une souplesse remarquables. Quant à sa main et à son pied, ils étaient d'une petitesse délicieuse ; et sa mise, sans recherche, mais du dernier bon goût, annonçait une de ces femmes du monde parisien où l'éducation et le rang marchent de pair avec la fortune sans faste, mais aussi à l'abri des revers.

Tandis que Jules, palpitant, à demi étourdi, lui ***déclarait sa flamme*** (style classique), madame de Beaujeu fixait sur lui un regard serein, confiant et assuré, et à peine si un imperceptible sourire plissait le coin de ses lèvres. Elle laissait le jeune homme parler, l'écoutant avec une mansuétude patiente, et quand il s'arrêta, haletant, des flammes dans les yeux et des larmes dans la voix, elle lui dit d'une parole vivrante et harmonieuse :

— Mais, monsieur, je m'étonnerais de l'amour subit que vous m'exprimez, quand bien même je me croirais capable de l'inspirer. C'est une fantaisie d'imagination et vous m'avez prise pour point de mire de la vôtre.

— Ne le croyez pas, madame. Dès que je vous ai aperçue au fond de votre voiture, je ne sais quel frémissement m'a saisi, et dès ce moment, tout ce qui se passait autour de moi m'est devenu étranger. Je vous ai suivie sans me rendre compte de mes pas, guidé seulement par les battements de mon cœur. Croyez-vous aux pressentiments, madame ?

— Il me semble que les pressentiments n'ont rien à faire en ceci.

— Pardonnez, madame ; le pressentiment c'est la révélation. Eh bien, aussitôt que je vous ai regardée, il m'a paru que je vous avais déjà vue, que je vous connaissais

depuis longtemps et qu'il était dans ma destinée de vous offrir l'affection respectueuse de mon cœur.

— A ces pressentiments-là, je ne crois pas, monsieur, et je pense même que vous vous êtes singulièrement trompé, que vous vous êtes complétement mépris. »

Ces derniers mots furent prononcés avec une certaine accentuation qui refroidit quelque peu l'ardeur de Jules.

En effet, il se trouve dans Paris tant d'hommes désœuvrés, dont l'unique occupation est de fureter partout, de lorgner les femmes et de les suivre quand elles sont jolies (et les Parisiennes ont tant de grâces), qu'il est bien peu de femmes qui n'aient été plusieurs fois accostées par un flâneur et obligées d'entendre, sinon d'écouter, la déclaration d'un amour violent, impossible, débitée d'une voix véhémente et superlative. Notre promeneuse crut donc rencontrer dans Jules un de ces adorateurs de hasard et s'amusa, seulement par coquetterie peut-être, à opposer à cet amour l'indifférence, à cette déclaration la froideur.

De son côté, se voyant repoussé et ayant peu l'usage de ces sortes de poursuites, que nous serions tenté, sauf le respect dû au beau sexe, de nommer la *chasse à la femme*, et qui n'existe réellement qu'à Paris, Noirpré changea de propos. Il se mit à causer, avec un ton folâtre, mais séant, de choses et d'autres, de Longchamp, du froid, du retard de la végétation, de tous ces lieux communs à l'ordre du jour. Puis, comme il vit que madame de Beaujeu se disposait à remonter en voiture, il comprit que l'instant était décisif; il tenta un dernier effort et se mit à parler de son amour, des besoins de son cœur, et par contre de lui, avec cet égoïsme et cette personnalité propres aux jeunes gens inexpérimentés de la science de la vie. Il fit si bien, qu'en moins d'instants que nous ne mettons à l'écrire, madame de Beaujeu sut qui il était, d'où il venait, ce qu'il faisait, etc. Jules alla même, enhardi par l'espèce d'intérêt que semblait lui témoigner le silence de son interlocu-

trice au récit de sa vie de vingt ans, jusqu'à la prier d'accepter sa carte.

— N'espérant pas, madame, continua Jules de Noirpré, avoir le bonheur de vous parler, je venais d'écrire quelques vers qui vous retraceront l'état de mon cœur. Lisez-les, je vous prie, madame, et déchirez-les ensuite, puisqu'ici doit finir ce rêve de ma vie depuis si longtemps commencé, et auquel il ne fallait que votre figure pour réaliser la vision.

— Voyons ces vers, monsieur. »

Et Jules tendit avec une joie indicible son quatrain.

Madame de Beaujeu le lut, le relut même; et rendant sa carte au jeune homme, non sans avoir jeté les yeux sur le nom qui y était gravé :

— Ce compliment est bien tourné, lui dit-elle; mais je ne saurais l'accepter. Je ne le veux, ne le dois, ni ne le puis. »

Elle appuya sensiblement sur ce dernier mot.

Tous deux avaient rejoint la voiture. Le cocher ouvrit la portière, et Jules offrit la main à la jeune femme, qui monta avec cette exquise légèreté de pied des Parisiennes; et se tournant aussitôt vers Jules qui, le chapeau à la main, morne, consterné et de grosses larmes sous les paupières, se préparait à saluer, elle lui dit :

— Allons, monsieur, vous m'avez fait le plaisir de m'accompagner jusqu'ici, il est juste que je vous offre de vous ramener. Veuillez accepter une place dans ma voiture. »

Jules monta ou plutôt se jeta dans la voiture, et s'assit en face de madame de Beaujeu, ému et rayonnant tout à la fois. Il resta quelques secondes sans pouvoir proférer un mot de remerciement.

— Oh! vous êtes un ange, madame, lui dit-il aussitôt qu'il fut un peu remis. »

Et il recommença de la couver de ce regard ardent et fébrile qui est l'indice d'un violent amour. Ses yeux lançaient

des flammes, et, pour éviter l'éclair de son regard, madame de Beaujeu fut obligée de se mettre à une portière et de faire semblant de chercher quelqu'un dans la foule.

Ils restèrent ainsi quelques instants sans se parler. Ce fut elle qui rompit le silence.

— Et qu'allez-vous penser de moi, monsieur ?

— Ce que je penserai de vous? reprit Jules avec l'accent de la plus vive exaltation, je penserai que vous êtes mon ange gardien, la vision de mes rêves, la fée qui me caressait enfant, la muse de mes insomnies d'adolescent, l'âme de ma vie désormais ! Voilà ce que je pense de vous, madame.

— Votre imagination vous emporte, monsieur. Vous m'avez accompagnée dans ma promenade en jeune homme bien élevé, contre l'ordinaire de nos *lions*, et si je vous ai offert une place à côté de moi, c'est que j'espérais que vous n'y verriez qu'une simple politesse, et surtout que vous ne reprendriez plus un thème épuisé et inutile. Croyez-moi, revenez à la raison.

— A la raison, madame ! reprit Jules avec l'amertume d'un homme qui voit qu'on s'obstine à ne pas vouloir le comprendre ; à la raison ! Ce que je dis, est-ce donc folie? Eh bien ! madame, je l'admets ; je suis fou : mais si cette folie était le bonheur !... »

Madame de Beaujeu écouta en souriant ces paroles remplies d'un charme si triste ; puis, penchant sa noble tête vers Jules, elle posa sa jolie main sur le front brûlant du jeune homme et fixa sur lui ses yeux pleins d'indulgence.

— Nature jeune dont la froide expérience n'a pas encore corrigé l'ardeur ! » murmura-t-elle.

A ces mots, Jules, relevant sa tête rêveuse et dévorant du regard madame de Beaujeu :

— Maintenant, madame, — permettez-moi ceci, — je vous aime avec adoration. Je vous suivrai partout ; je

serai où vous serez ; je vous l'ai dit, madame, vous êtes l'âme de ma vie, je serai l'ombre de votre corps.

— Ceci est trop fort, monsieur, et vous me faites regretter ma confiance. Vous portez un beau nom, vous me paraissez distingué ; trêve à ces enfantillages. Autrement, je rirais de cet étrange amour ; car, je vous le répète, je ne veux, ne dois, ni ne puis y croire. »

— Eh bien ! madame, je tiens trop à vous en convaincre, pour vous abandonner ainsi.

— A votre aise, monsieur, insultez-moi ; mais tenez pour certain qu'il est des circonstances et des positions en présence desquelles l'amour est bien faible, car l'amour n'est le plus souvent que de l'amour-propre ; et je suis assurée que, tout amoureux que vous vous dites, vous ne tiendriez pas contre le ridicule d'une passion sans issue ou d'une fausse démarche.

— Rien ne fera, madame, rien ; je vous le promets et vous le verrez.

— Soit, monsieur ; nous verrons. »

L'intonation moitié inquiète, moitié railleuse avec laquelle ces derniers mots furent prononcés pouvait s'interpréter de deux manières. Jules le sentit. Madame de Beaujeu voulait-elle railler ou jouait-elle franc jeu ? Voulait-elle dire qu'elle ferait l'essai de la constance du jeune homme, ou bien qu'elle saurait mettre à l'épreuve cet amour. Jules n'était guère satisfait de ces deux hypothèses. D'un côté, il pouvait attendre longtemps la plus mince faveur, et à vingt ans on est trop bouillant, trop impatient pour attendre ; de l'autre, il redoutait vaguement ce demi-sourire caustique qui avait plusieurs fois effleuré les lèvres de son interlocutrice. Il s'en méfiait presque et n'osait répliquer.

Du reste, pour Jules, cœur jeune et enthousiaste, il n'y avait pas autre chose à faire, pour être aimé, que de prouver par son respect et par son dévouement à la *dame de ses pensées* qu'elle était véritablement et profondément

aimée. Sans pouvoir s'expliquer l'impuissance de ses protestations d'inviolable fidélité sur le cœur de la jeune femme, il sentait que tout ce qui avait été d'abord pour lui un sujet d'espoir, tournait maintenant contre lui; et cependant, telle est la force de l'espérance, que même en la reconnaissant chimérique, il espérait toujours.

Tout à coup le cocher tourna et entra dans une cour de somptueuse apparence. Ils étaient arrivés. Jules descendit le premier et tendit en tremblant la main à madame de Beaujeu. Tout en cherchant des yeux les siens, il vit un sourire plus ironiquement marqué que les autres épanouir ses lèvres roses, et celle-ci lui dit avec un ton d'aisance parfaite :

— Allons, monsieur, veuillez monter; mon mari sera enchanté de faire votre connaissance. Venez.

— Votre mari, madame? fit Jules avec une mine stupéfiée.

— Oui, mon mari, continua madame de Beaujeu en regardant Jules avec un air d'adorable naïveté. Est-ce que ce mot vous a déjà fait oublier vos belles paroles et vos hardis projets?

Jules sentait le rouge lui monter au visage, et, ne pouvant déserter à ce mot de mari et surtout à l'accusation de son amour, il se décida. — Ceci m'a tout l'air d'une mystification, se dit-il en lui-même. Et il offrit le bras à madame de Beaujeu. Mais celle-ci gravit l'escalier si lestement, que Jules ne put que la suivre. Au second, elle sonna.

Un domestique ouvrit.

La jeune femme passa, et, entrant dans le salon où causaient plusieurs hommes réunis en groupe, elle s'adressa vivement à l'un d'eux avec un regard et un sourire intraduisibles :

— Mon ami, je te présente M. de Noirpré, qui a bien voulu être mon chevalier à Longchamp.

— Soyez le bienvenu, monsieur, fit le mari avec une

affabilité pleine de courtoisie. J'espère que vous allez nous faire le plaisir de dîner avec nous. Un dîner maigre, ajouta-t-il, nous faisons carême! »

Et il reprit sa conversation avec le groupe, qui s'était un moment entr'ouvert pour saluer la maîtresse de la maison.

Cela fut dit et fait le plus naturellement du monde.

Quant à Jules, il n'avait rien vu, avait entendu à peine, tant le sang lui battait aux tempes. Il fit pourtant quelques pas en chancelant vers le cercle, et y demeura dans l'attitude d'une confusion inouïe. Il n'osait lever les yeux; il n'aurait pu prononcer un mot. Il ne savait où il était, il doutait même s'il était bien éveillé. La promenade, la foule des Champs-Elysées, cette jeune et jolie femme qu'il avait accostée, cette molle voiture qui l'avait ramené triomphant du bois, tout était confusément entassé dans son cerveau, tout était mêlé, brouillé dans son esprit. Il sentait ses jambes fléchir.

— Si je pouvais m'esquiver! se disait-il. Mais, comme nous venons de le raconter, il était entré trop effaré pour avoir remarqué l'issue donnant sur l'escalier, et il craignait, tout en hasardant furtivement son regard dans le salon, de ne pouvoir profiter d'un moment favorable, faute de connaître l'appartement.

Bientôt un valet ouvrit les deux battants d'une porte et annonça que le dîner était servi.

Tous les convives passèrent successivement, et Jules, qui était resté le dernier, reçut en ce moment de M. de Beaujeu une gracieuse salutation qui l'étourdit de nouveau. Comme le plus jeune, il prit place au bout de la table, et se mit, pour faire diversion à son embarras, à manger de tout ce qu'on lui offrait. Et quoique des deux dispositions nécessaires pour bien dîner, — cœur content et estomac vide, — il ne fût que dans cette dernière, il fit de telle sorte que bientôt, ressentant l'influence du bien-être que procure toujours un bon repas, il osa lever les

yeux sur la maîtresse, qui, sans doute égayée de la mystification qu'elle faisait subir à Jules de Noirpré, était d'un entrain ravissant. Jules avait suivi madame de Beaujeu, parce qu'elle était jolie ; cette fois, il l'admirait pour ce qu'elle dépensait d'esprit neuf et petillant ; mais son admiration n'était plus son enthousiasme de tout à l'heure. Il maudissait la légèreté de son cœur et souffrait horriblement du malaise de sa gênante position. Les paroles de la jeune femme lui bourdonnaient dans les oreilles :

— « Tenez pour certain que votre cœur ne résistera pas au ridicule d'une passion sans issue ou d'une fausse démarche. »

— Décidément, se dit de Noirpré, j'ai eu affaire à une femme coquette qui m'a joué. Elle cherchait peut-être quelque passion compromettante, et je commence à croire que j'ai commis une grosse balourdise avec mes façons respectueuses et sentimentales.

Le repas dura une heure. Pendant une heure, Jules mangea et sabla avec une sensualité convenablement proportionnée à son appétit — son unique soin — les vins qui lui furent versés, de sorte qu'en se levant il se trouva d'un aplomb assez satisfaisant et soutint, presque sans rougir cette fois, le sourire de madame de Beaujeu. Il entra dans le salon avec l'assurance d'un convive de bon aloi.

— Mais, diable! comment sortir? se répétait-il. Je ne puis pourtant pas y tenir plus longtemps.

Et Jules, auquel la perception des objets était revenue, découvrit ce qu'avant le dîner il avait cherché inutilement dans son trouble.

Soudain la porte s'ouvrit et on annonça un visiteur. A ce même instant, par une autre porte, un second valet apportait le café. Cela fit un mouvement et une diversion parmi tous les convives ; et Jules qui, façonné à l'usage de la bonne compagnie, avait repris à la main son chapeau à son lever de table, profitant de l'opportunité sans

pareille qui s'offrait à lui, s'esquiva et franchit d'un bond l'escalier.

— Du diable, si on m'y rattrape! s'écria-t-il aussitôt qu'il eut le pied dans la rue; et il se sauva à toutes jambes comme s'il eût craint qu'on courût après lui. — J'ai bien dîné, il est vrai, mais c'est une véritable éducation, poursuivit Jules. Et que me disaient donc l'autre jour mes camarades, qu'avec une Parisienne il suffisait de demander pour obtenir, au rebours de la provinciale, à laquelle il faut tout prendre sans rien demander. Au fait, c'est peut-être vrai. — La femme varie, disait François Ier, un vert-galant qui s'y connaissait; la femme varie suivant la température, l'heure, le pays. — Demain, nous essayerons d'une autre... Allons nous coucher.

Jules ne songeait déjà plus à aimer madame de Beaujeu. Il était consolé: l'estomac avait triomphé du cœur et apaisé l'esprit.

Noirpré poursuit toujours les jeunes et jolies femmes. Il va jusqu'à affirmer que madame de Beaujeu est une anomalie, une exception, un phenomène. Bien plus : fidèle à sa croyance dans la variation du beau sexe, il a juré de rendre un jour — à la première rencontre — dût-il attendre jusqu'à un Longchamp à venir — madame de Beaujeu folle de lui, et de se donner la vengeance scélérate de repousser son amour. Et, vrai Dieu! nous ne répondrions pas du contraire.

DENIS DE THEZAN.

OSMAN

PAR

HIPPOLYTE VATTEMARE

I

A l'ouest du grand lac salé d'Ouroumi, au milieu des hautes montagnes où le Zab et les autres affluents du Tigre prennent leur source, habitent des hordes sauvages, indomptables, que le gouvernement des souverains de Perse a, jusqu'à ce jour, été impuissant à subjuguer complétement.

Toujours en guerre avec les autres tribus kourdes, constamment sur le qui-vive, elles défendent aux étrangers de franchir les incommensurables précipices qui, géologiquement, les séparent du reste de l'humanité.

Ces hordes sont chrétiennes et descendent des sectateurs de Nestorius qui, du temps des empereurs grecs, peuplaient une grande partie de la Perse et des contrées voisines, et qui, refoulées par les lieutenants des khalifes, se réfugièrent dans des retraites inaccessibles, pour

échapper à l'Islam et se conformer en paix aux rites de leur religion.

Les villages de ces nestoriens sont bâtis, comme des nids d'aigles, au sommet ou sur le versant d'énormes montagnes granitiques, interceptées par des abîmes dont l'œil peut à peine mesurer la profondeur. Les sentiers qui entrecoupent ces montagnes, praticables seulement pour les naturels, se joignent, d'un roc à l'autre, au moyen d'étroits ponts mouvants, gardés avec tant de soin que personne ne saurait, sans permission, faire un pas dans le pays.

Les habitants de ces arides contrées échangent leur miel, leur cire, leurs peaux contre des armes et d'autres produits de l'industrie. Mais comme ils ont une répugnance invincible à passer leurs frontières, ce commerce d'échange s'effectue généralement par des colporteurs qui viennent, avec leurs balles, jusqu'aux premiers défilés des montagnes.

Il y avait cependant, parmi ce peuple prudent et soupçonneux, certains individus qui se hasardaient à se transporter, avec leurs marchandises, jusque dans les villes d'Ouroumi et de Selmas.

De ce nombre était Gustamin Terie, l'un des principaux du village de Larika. Allié à une famille nestorienne de Selmas, il se rendait, deux fois l'an, dans cette ville, avec des valeurs qu'il doublait ordinairement à son retour.

Gustamin n'avait qu'une fille, charmante enfant de seize ans, promise à un jeune homme de la tribu. Soumise à ses parents et chérissant sa dépendance, Zoraïde avait passivement accepté l'époux qu'on lui destinait. Si elle accueillait les hommages de son fiancé sans répugnance mais aussi sans plaisir, c'est qu'elle n'avait pas encore été frappée de cette étincelle électrique dont se sent embrasé le cœur d'une jeune fille qui aime et se sent aimée.

Dans une de ses excursions, Gustamin conduisit sa fille à Selmas.

Un jour, Zoraïde se rendait au bain. Son voile, mal fixé, s'écarta un instant et découvrit aux yeux d'un jeune musulman, amené près d'elle par le hasard ou par la destinée, des traits que ses rêves ne lui avaient encore permis d'entrevoir que dans le paradis de Mahomet.

Loin de se retirer, comme l'exigeaient les usages et la courtoisie, il s'arrêta, fixant des yeux étincelants d'admiration sur l'adorable créature dont les compagnes, trop promptement officieuses, se hâtèrent de cacher la confusion et la rougeur, en reprochant à l'indiscret sa hardiesse et sa témérité.

Zoraïde, elle, ne sut pas mauvais gré au jeune homme de l'intensité d'admiration qui avait refoulé le sang sur son visage, ni des regards enflammés devant lesquels ses paupières s'étaient baissées palpitantes. Son cœur se trouvait tout à coup inondé d'un bonheur dont elle ignorait la cause, et elle cherchait en vain à comprimer l'émotion qui l'agitait.

Mystérieuses et étranges sympathies de notre nature! Comme une goutte d'eau, qui vient à en toucher une autre, se mêle instantanément avec elle, ainsi les cœurs de ces deux beaux jeunes gens se confondirent, par un contact momentané des regards, en un torrent d'affection qui annihila tous leurs autres sentiments et les rendit *un* pour toujours.

II

Osman-Ali, officier favori d'un puissant chef kourde, se trouvait depuis trois jours seulement à Selmas, lorsqu'il puisa, dans les yeux de Zoraïde, le feu qui embrasa son

être, en le remplissant des plus douces, quoique des plus violentes émotions.

Sentant que le sort de sa vie était décidé, il résolut de ne pas s'éloigner avant d'avoir retrouvé celle qu'il mêlait déjà à tous ses projets d'avenir.

Le hasard, cette providence des amants, le servit au delà de ses souhaits.

Il traversait, le lendemain soir, un bazar encombré de marchandises et se frayait avec peine un passage parmi les mules chargées et prêtes à partir, lorsque des cris de détresse frappèrent ses oreilles.

Osman était aussi généreux que brave. Il se précipita vers l'endroit d'où s'élevaient les voix suppliantes, et aperçut deux femmes dont l'une, renversée par un mulet ombrageux, courait le danger d'être foulée sous les pieds de tout le troupeau.

S'élancer vers elle, la relever au péril de ses jours et la porter en lieu de sûreté, fut, pour Osman, l'affaire d'un instant.

Quels furent sa joie et son délire lorsque, dans celle qu'il avait arrachée à la mort, il reconnut Zoraïde!

Comment décrire la rougeur qui couvrit le front et les joues de la jeune fille, les perles qui s'échappaient de ses yeux brillants de bonheur et de reconnaissance; larmes délicieuses qu'elle ne cherchait pas à retenir et que les lèvres du jeune homme aspiraient à recueillir; et, par dessus tout, les actions de grâces de la tante de Zoraïde pressant Osman de venir recevoir les bénédictions du père de celle qu'il avait sauvée!

Pour peindre cette scène, il faudrait une plume qui pût suivre les impulsions d'un cœur neuf encore et que le scepticisme n'arrêtât pas au moment même où elle se disposerait à retracer les phases d'un sentiment violent et partagé.

On a dit que l'amour rapprocherait les montagnes. Il

n'aurait, certes pas fallu un moindre miracle pour réunir les deux amants.

Gustamin remercia avec ferveur le libérateur de sa fille ; mais il n'était pas homme à pousser la reconnaissance jusqu'à donner son enfant unique à un étranger, à un musulman et pour comble à un kourde de la tribu de Kara-Hukarou, qu'il détestait cordialement comme l'ennemie légendaire de sa nation.

C'est ce que Zoraïde savait fort bien. Elle ne se créait aucune illusion sur les sentiments de son père et songeait maintenant, avec désespoir, à son union projetée, tout en se promettant de résister, si toutefois on lui en laissait la possibilité.

Élevée, comme toutes les filles kourdes, dans la crainte du chef de famille, et dans l'obéissance passive et absolue, se raidir contre les volontés de son père lui semblait un acte téméraire aussi bien qu'inutile.

Quant à l'abandonner et à s'enfuir avec celui dont son cœur avait fait choix, c'était une idée qui ne serait jamais entrée dans son esprit, si Osman ne la lui avait suggérée.

Mais en vain proposa-t-il à Zoraïde de l'enlever et d'amener, à cet effet, toute la tribu des Kara-Hukarous à Selmas.

— C'est de la folie, répondit-elle. La première alarme serait le signal de mon éloignement, et nous ne nous reverrions plus. Contente-toi, ami, de l'assurance que tu possèdes la foi et l'affection d'un cœur dévoué. Nous sommes jeunes; le sort peut nous sourire au moment où nous nous y attendrons le moins, et l'amour qui nous a percés du même trait saura bien nous réunir. Patience donc! Dans six lunes je reviendrai à Selmas, et, pourvu que ton imprudence n'y mette pas d'obstacle, nous pourrons jouir encore de quelques instants de bonheur. Si d'ici là quelque danger me menaçait, je te le ferais savoir, et alors...

— Et alors, interrompit le bouillant jeune homme,



j'irai te chercher jusqu'au cœur de ton sauvage pays. Rien ne pourra m'arrêter, ni montagnes, ni torrents, ni précipices, ni même l'obstination de ton injuste père. Ah! si tu voulais écouter la voix de l'amour, dès à présent...

— N'achève pas, cher Osman! Je ne veux, je ne puis quitter mon père. Adieu! »

Et elle s'arracha précipitamment aux bras qui cherchaient à la retenir.

III

Quatre longs mois s'écoulèrent. Concentré dans ses souvenirs, nourrissant avec volupté le chagrin qui le rongeait, Osman ne vivait plus, pour ainsi dire, que par le cœur.

Les jeunes hommes de sa tribu cherchaient vainement à l'arracher au morne désespoir dont ses traits gardaient continuellement l'empreinte.

Un jour, ils l'entraînèrent à une grande chasse à l'outarde et à l'antilope.

Osman en suivit d'abord les péripéties avec un semblant d'ardeur. Bientôt, retombant dans sa nonchalante indifférence pour tout ce qui ne se rapportait pas, de près ou de loin, à sa bien-aimée, il se sépara du gros des chasseurs.

Resté seul, il se tourna vers l'Orient et fixa ses yeux chargés d amour, bientôt voilés de larmes, sur les cimes rocailleuses du Kourdistan persan qui fermaient l'horizon.

A ce moment, un étranger s'approcha du jeune homme, le tira doucement par son caftan, et, après l'avoir attentivement considéré quelques instants, lui dit à demi-voix :

— Le faucon peut choisir sa proie, le lévrier peut se mettre en quête ; mais si l'un ne s'élève dans les airs d'une aile vigoureuse, si l'autre ne déploie toute sa vitesse, le gibier sera saisi par le milan des montagnes. »

La façon dont l'étranger articula ces paroles frappa Osman plus que les paroles elles-mêmes.

— Explique-toi, s'écria-t-il d'une voix haletante.

— Si Osman-Ali n'a pas oublié le bazar et la mosquée de Selmas, ni la maison d'Eumas Nitski, il doit se rappeler aussi le vœu qu'il forma, il y a quatre mois, alors que la même lune brillait sur le lac d'Ouroumi. Il est sage et intelligent. S'il veut en savoir davantage qu'il se rende à Selmas, chez le marchand Hadji-Abdoulah qui est bien connu de lui. »

En achevant ces mots, il partit. Osman aurait en vain voulu le retenir ; l'inconnu avait disparu avant que lui-même fût revenu de sa stupeur et qu'il eût apaisé le trouble où l'avait plongé cette subite révélation.

Le lendemain, il était à Selmas, après avoir franchi d'une traite les trente lieues qui l'en séparaient.

Il se rendit aussitôt chez Abdoulah et lui demanda sans préambule l'explication de l'énigme qu'il avait pourtant à moitié devinée, la veille, sous la parabole de l'étranger.

— Zoraïde, répondit le marchand, est tourmentée par son père, qui la presse avec menaces de prendre un époux qu'elle déteste. Elle est prête à récompenser la tendresse et la fidélité de son amant, si Osman-Ali veut l'arracher à un destin qu'elle craint plus que la mort et tenter un acte périlleux que peuvent seules entreprendre la constance et l'affection et mener à fin le courage et l'adresse...

— Elle trouvera tout cela dans mon amour, s'écria le jeune homme. Osman-Ali n'abandonnera jamais Zoraïde tant qu'un souffle de vie lui restera. Mais comment agir ? Hadji, conseille-moi !

— Ami Osman, répliqua le prudent vieillard, mon avis, le voici : tiens-toi tranquille et laisse la jeune fille défaire

comme elle l'entendra l'écheveau qu'elle a si bien embrouillé. Pourquoi, au nom du Prophète ! irais-tu fourrer ta tête dans un pareil guêpier? Ne saurais-tu trouver à Ouroumi assez de jeunes vierges aux yeux de gazelle, sans t'engager dans ces infernales montagnes pour l'amour des yeux doucereux et des joues rosées de cette chrétienne? Je devais me rendre digne de la confiance qu'on m'a témoignée en t'avertissant; mais il est aussi de mon devoir de t'engager à ne pas compromettre inutilement ta vie. »

Osman aurait interrompu vingt fois l'homélie de son vieil ami, à tête et à cœur froids, si la prudence n'avait imposé silence à son indignation, en lui faisant entendre qu'il avait besoin d'Abdoulah pour l'entreprise désespérée qu'il méditait.

— Je te remercie de tes sages conseils, Hadji, dit-il avec autant de calme qu'il en put trouver; mais tu sais que nous ne pouvons changer notre destinée, et la mienne est intimement liée à celle de Zoraïde. Le sort en est jeté. Pour sauver celle que je regarde comme ma fiancée, j'oserai tout, j'en jure par le Prophète. Viens donc à mon aide, mon père, ou je ne prendrais conseil que de mon désespoir.

— Ce qui est écrit doit arriver, murmura le vieillard. Si ton destin est d'être englouti dans un torrent, ou de rouler dans un précipice, qu'y puis-je faire? Que ton imprudence retombe sur ta tête ! Écoute, puisque tu le veux, les moyens que je puis te fournir pour arriver jusqu'à Larika. Tu le sais, les chrétiens n'admettent chez eux aucun étranger, et les agents même de ceux avec lesquels ils trafiquent obtiennent rarement un sauf-conduit pour traverser les défilés et les gorges de leur pays maudit. Mais comme la saison actuelle est favorable au commerce, le vieux Eumas Nitski, qui est allié à plusieurs familles nestoriennes, et qui seul a le droit de fournir des passe-ports, t'en délivrera un pour Larika. Tu logeras chez

Haroun, un des anciens du village et traiteras avec lui des produits dont il peut disposer. Tu trouveras ainsi le moyen de voir Gustamin et sa fille... Jusque-là, tout est bien. La connaissance que tu as de notre trafic avec ces montagnards et un déguisement convenable te mettent à l'abri de toute surprise. Alors viendra la partie hasardeuse de ton entreprise. J'ignore absolument quels moyens ont été pris là-bas pour en assurer la réussite et tu ne pourras les connaître que lorsque tu seras sur les lieux...

— Combien de personnes pourrai-je emmener? interrompit Osman.

— Le passe-port sera fait pour quatre. Trois amis t'accompagneront. Mais, hélas! que peuvent quatre hommes, quelque hardis et courageux qu'ils soient, contre les rochers, les ravins, les torrents qui combattent pour le peuple au milieu duquel tu vas risquer ta vie!

— Ne crains rien, mon père; le Prophète veillera sur moi. D'ailleurs, tout m'est indifférent si je perds Zoraïde. Adieu, Abdoulah; dans deux jours, je serai en route pour Larika.

IV

L'aurore du second jour vit, en effet, notre jeune kourde, parfaitement caché sous le costume d'un marchand arménien, quitter Selmas avec ses trois amis, jeunes hommes de sa tribu et de sa famille, qui devaient passer pour ses serviteurs.

Montés sur de puissants chevaux kourdes, ayant plus de vigueur que de beauté et dont l'instinct est admirable

au milieu des dangereux passages des montagnes, ils avaient des pistolets sous leurs caftans et des cimeterres sous la housse de leurs coursiers; ils portaient aussi de courtes carabines, armes peu apparentes, sans lesquelles personne n'osait se hasarder dans ces pays sauvages et reculés.

Ils remontèrent le Zab jusqu'à la limite des montagnes qu'ils abordèrent sans hésitation, mais non sans jeter un dernier regard sur les fertiles contrées qu'ils abandonnaient peut-être pour toujours.

Ils gravirent péniblement d'énormes rochers parsemés de chênes rabougris et de rares buissons brûlés par un soleil dévorant. La vallée s'abaissa par degrés et n'offrit bientôt plus aux yeux qu'un noir abîme au fond duquel le Zab s'agitait violent et rapide, frappant avec fureur les rocs qui resserraient son lit, comme s'il lui tardait d'atteindre la plaine ouverte pour s'y déployer à son gré.

La route devenait de plus en plus difficile et dangereuse; tantôt, il fallait traverser un torrent écumeux sur un pont formé par une saillie de rocher; tantôt, gravir une montagne sourcilleuse sur laquelle il n'y avait aucun chemin tracé; tantôt, suivre la crête d'effrayants précipices par un sentier à peine assez large pour un seul cavalier. Les hardis aventuriers pouvaient entendre rouler dans l'abîme sans fond les pierres et les quartiers de rocs cédant sous les pieds de leurs montures.

Mais les nobles animaux étaient nés dans les montagnes; avec un instinct et une sagacité plus utiles, en cette occasion, que la raison même, ils s'avançaient avec intrépidité sur le sol traître et mouvant, pendant que leur oreille attentive essayait de deviner le danger par le retentissement des pierres qui se perdaient dans le gouffre.

Quant aux cavaliers, c'étaient des Kourdes; se trouvant là comme dans leur élément, ils ne voyaient pas le danger ou le méprisaient. D'ailleurs, le courage d'Osman était soutenu par une passion qui laisse dans l'ombre

tous les autres sentiments de l'âme, et ses amis puisaient le leur dans l'orgueil et dans l'amitié, sentiment moins vif, moins violent que l'amour, mais plus durable, souvent, et imposant tout autant de sacrifices.

Ils arrivèrent enfin à la barrière.

En cet endroit, les rochers formant les parois du gouffre se projetaient assez en avant pour que trois énormes troncs d'arbres joints ensemble pussent servir de pont. Au-dessous, bien au-dessous, la rivière écumante semblait un simple fil argenté au fond du noir abîme; de sourds gémissements sortaient par intervalles de ces terribles profondeurs lorsque le vent s'y engouffrait.

Sur un petit rocher surgissant de la masse granitique se dressait une tour crénelée; des soldats y guettaient jour et nuit, pour veiller à la sûreté du pays et en interdire l'abord aux étrangers.

Ces gardes pouvaient, à leur gré, abattre le pont, empêchant ainsi le voyageur d'y poser le pied, ou, lui permettant de s'aventurer jusqu'au milieu de cet étroit passage, détacher les courroies qui le tenaient en suspension, et précipiter l'imprudent dans le gouffre au fond duquel son corps n'arrivait qu'en lambeaux.

Après avoir remis leur sauf-conduit, les quatre amis gravirent une montagne escarpée qui se dressait de l'autre côté du ravin. Au bout d'une heure de marche, ils trouvèrent une autre barrière semblable à la première et où ils furent de nouveau interrogés avec la même défiance.

Comme il devenait impossible de se servir de chevaux sur les rochers qui restaient encore à franchir, Osman laissa ses compagnons dans une caverne, non loin du second passage, leur recommandant de se tenir bien cachés, mais d'être continuellement sur leurs gardes et d'épier soigneusement son retour, surtout pendant la nuit, afin de lui venir en aide, si besoin était.

Ces prudentes dispositions une fois prises, le jeune

Kourde s'avança seul, à pied. Deux heures d'une marche pénible le conduisirent enfin au terme de son voyage et de ses désirs, à Larika.

V

Le vieux nestorien Haroun accueillit Osman avec cordialité, quoique avec des précautions qui prouvaient que la méfiance faisait partie intégrante du caractère de ces ombrageux montagnards.

Gustamin se trouvait chez Haroun, lorsque Osman s'y présenta; mais l'habit que le jeune Kourde avait choisi le déguisait si complétement que le père de Zoraïde ne le reconnut pas, et que, séduit par la gravité et par les attrayantes façons du marchand arménien, autant que pour faire honneur au sauf-conduit d'Eumas Nitski et donner à un étranger une haute idée de l'hospitalité de sa tribu, il l'invita à venir passer quelques heures dans son logis.

Les yeux d'une femme sont plus clairvoyants que ceux d'un homme, à plus forte raison quand cette femme est en possession d'un amour violent et dévorée par une poignante inquiétude. Zoraïde reconnut sans peine son amant sous la teinte jaunâtre dont il avait couvert son visage et la longue barbe qui en cachait une partie.

Cette nuit même, tandis qu'Osman s'agitait sur sa couche, songeant avec anxiété aux moyens à employer pour revoir sa bien-aimée, une sorte de fantôme, dans lequel il reconnut sur-le-champ une femme, glissa rapidement près de son lit en lui faisant signe de la suivre.

Le jeune homme s'élança sur les pas de sa conductrice

qui, après avoir associé d'un mot les chiens grondant sourdement sur leur passage, le guida jusqu'à une excavation de rochers où attendait une figure voilée.

Un cri de bonheur, à peine réprimé, s'échappa de la bouche des deux amants.

— O mon ami, s'écria Zoraïde, tu as donc risqué ta vie pour me sauver! Hélas! et c'est en vain. Ceux qui m'avaient engagée à t'appeler à moi, qui m'avaient promis de me seconder m'abandonnent... Les conséquences de notre entreprise les effrayent. Ils ont peur de la mort... les lâches!... Que faire?... Osman, cher Osman!... Et tandis qu'elle prononçait ces derniers mots, le tremblement de sa voix témoignait du déchirement de son cœur... Fuis, pendant que tu le peux encore!

— Es-tu en délire? s'écria Osman.

— Oui, oui, il faut fuir, le passe-port est ta sauvegarde. Abandonne à sa destinée la pauvre Zoraïde... oublie-la et sois heureux!

— Fuir!... t'oublier! .. Que la malédiction d'Omar descende sur moi si je me rends coupable d'une telle lâcheté. Écoute, Zoraïde : trois amis dévoués m'attendent près du pont de Vouraki; leurs chevaux sont sellés, leurs cœurs sont aussi fidèles que l'acier de leur cimeterres... Viens... partons à l'instant... Tout dort dans le village... Nous serons bien loin, avant qu'on ait pu donner l'alarme.

— Quoi! tromper les gardes et franchir sans obstacles les terribles barrières!... Quoi! abandonner mon père! O ami! malgré sa sévérité, il me chérit... Son cœur se briserait...

— Et le mien, interrompit Osman avec un ton d'amer reproche, le mien qui saigne encore de ta longue absence, ne crains-tu donc pas de le déchirer?...

Grâce à l'éloquence chaleureuse et entraînante qui ne fait jamais défaut aux amants... aimés, Osman parvint enfin à éteindre les scrupules de sa maîtresse, à lui per-

suader de fuir un hymen détesté et de se remettre à la foi et à la tendresse d'un ami aussi cher que dévoué.

L'occasion était favorable, la nuit sombre, la route ouverte.

Les deux amants s'éloignèrent précipitamment.

VI

Gustamin dormait du plus profond sommeil et rêvait sans doute des profits qu'il devait retirer de ses transactions commerciales avec l'Arménien, lorsqu'il fut éveillé en sursaut par son futur gendre, qui entra dans la chambre comme un ouragan.

— Trahison ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée... trahison !... Cet infâme Arménien... ce chien de musulman... s'est introduit chez toi comme un voleur... Il a enlevé Zoraïde... ma fiancée...

— Ma fille !... c'est impossible !

— Elle est sur le chemin de Vouraki... Massamah l'a vue avec son ravisseur; et voici Haroun qui attestera la vérité...

Le vieux Haroun venait, en effet, informer son ami de la fuite de l'Arménien.

— Aux armes !... rugit Gustamin, dès que l'étonnement, la mortification et la colère qui le suffoquaient lui permirent de parler... Sonnez le cor... Ils ne peuvent encore avoir traversé le pont de Vouraki...

Quelques minutes après, une vingtaine de nestoriens, armés jusqu'aux dents, familiarisés avec les moindres sentiers de leurs montagnes et ardents à venger l'insulte

que la tribu venait de recevoir de la part d'un musulman, couraient sur la piste des deux amants.

Osman et Zoraïde cherchaient, avec peine, leur chemin à la lueur incertaine du pâle flambeau des nuits. Tout à coup les sons lointains du cor d'alarme frappèrent les oreilles de la jeune fille.

— Osman, s'écria-t-elle affolée, écoute... on nous poursuit... Nous sommes perdus!

Et elle se pressait contre son bien-aimé, comme une jeune vigne, tremblante sous le souffle de la tempête, s'entrelace plus fortement au cèdre qu'elle a pris pour soutien.

— Courage! répondit le jeune homme en l'entraînant... Atteignons le pont et nous sommes sauvés.

Mais les forces de Zoraïde trahissaient son courage et la terreur ajoutait à sa défaillance. Elle tomba aux pieds d'Osman.

Ils se trouvaient alors au sommet de la montagne qui les séparait du pont de Vouraki. Le souffle de la brise leur apportait les cris toujours plus rapprochés de leurs persécuteurs.

— Allah! murmura Osman, protége un vrai croyant!

Puis, avec l'énergie du désespoir, saisissant entre ses bras Zoraïde presque évanouie, il se précipita sur la rampe effrayante de la montagne, avec un élan que ni rocs ni précipices ne purent arrêter.

Ces efforts surhumains allaient devenir inutiles.

Les nestoriens gagnaient l'avance... et cependant le pont de Vouraki projetait à vingt pas, sa mince ligne sur l'abîme profond.

Par instinct, sans doute, les gardes du pont avaient pris l'alarme. L'un d'eux s'élançait pour trancher les courroies qui retenaient les troncs d'arbres... Une traînée de lumière éclaira les rochers... Une détonation retentit, et le garde roula dans le gouffre béant.

Les amis d'Osman avaient, eux aussi, entendu le son



du cor et ils s'apprêtaient résolûment à envoyer des messagers de mort à quiconque se hasarderait à intercepter le passage aux fugitifs.

Osman s'avançait à pas précipités.

Bientôt il fut suspendu sur l'abîme avec son précieux fardeau.

En l'apercevant, les gardes poussèrent des cris de rage. Comprenant que les défenseurs inconnus n'oseraient faire feu de peur d'atteindre leur compagnon, ils s'élancèrent et coupèrent les liens.

Le pont craqua et s'abaissa peu à peu... Osman hâtait sa course... il allait atteindre la rive opposée lorsque la dernière courroie céda et les troncs d'arbres s'abattirent avec fracas.

Deux cris... l'un d'horreur poussé par les amis d'Osman, l'autre de triomphe sorti de la poitrine des nestoriens, firent résonner les échos des montagnes.

Tout retomba bientôt dans un silence de mort et les jeunes Kourdes se penchèrent sur l'abîme pour jeter à leur pauvre ami un regard d'adieu.

VII

Fixé par des courroies à deux rochers surplombants, le pont abattu d'un côté, restait suspendu de l'autre.

En le sentant céder, Osman, avec une rare présence d'esprit, saisit une des courroies et s'y cramponna avec tant de vigueur que sa chute, doublée par le poids de Zoraïde, ne suffit pas à lui faire lâcher prise.

D'un bras, il soutenait sa maîtresse ; de l'autre, il pres-

sait avec désespoir la faible corde qui, seule, le retenait au-dessus de l'abîme.

Ces efforts étaient trop violents pour durer longtemps. Déjà les muscles de son bras commmençaient à défaillir, lorsque ses amis, le saisissant par son caftan, le ramenèrent sur le haut du rocher.

A l'instant même, les nestoriens firent feu... Il fut heureux pour les fugitifs que la profonde obscurité qui les environnait et la stupefaction causée par un acte aussi hardi et couronné d'un succès aussi inespéré, empêchassent leurs ennemis de viser avec leur coup d'œil ordinaire.

Une balle cependant ne fut pas perdue. Osman, frappé dans le côté tomba dans les bras de ses compagnons.

Sans attendre une seconde décharge, les Kourdes s'éloignèrent en toute hâte, répondant par un cri provocateur aux hurlements de rage des nestoriens.

— A Souderack ! au pont de Souderack ! s'écrièrent ces derniers... Nous pouvons encore les atteindre !

— A Selmas ! répondirent les Kourdes avec mépris; nous vous y attendrons !

Et bandant à la hâte la blessure, d'ailleurs peu grave d'Osman, ils le placèrent avec Zoraïde sur le cheval le plus vigoureux et gravirent rapidement la montagne de Vouraki.

En dépit des ténèbres, aidés par leur audace et leurs souvenirs, ils traversèrent sans accident les gorges et les rochers et arrivèrent au pont qui leur avait donné entrée dans ce sauvage pays.

Ils entendaient le son du cor mourir dans le lointain, comme si le ravin propice avait arrêté la poursuite des nestoriens.

Le pont était abaissé. Ne voulant user de la force qu'à la dernière extrémité, Osman envoya un de ses amis porter aux gardiens le sauf-conduit.

L'un d'eux, grommelant contre ceux qui troublaient son

sommeil, s'avançait, les yeux à demi fermés, pour lever le pont, lorsqu'il aperçut Zoraïde soutenant son amant dans ses bras.

— Il y a une femme parmi vous!... le passe-port n'en fait pas mention... Arrière tous!

— Obéis! s'écria Osman, auquel le danger du moment prêta des forces et qui, se soulevant avec énergie, présenta au garde la gueule d'un pistolet. Obéis! ou tu es mort!

— Trahison! s'écria le nestorien indigné qu'on le crût susceptible de céder à la peur, de reculer devant la mort.

Il n'avait pas achevé que le coup partait, et le soldat, victime de son devoir, tombait en murmurant d'une voix éteinte : « Garde à vous! »

L'alarme était donnée. Les gardes, éveillés par l'explosion, sortirent de la tour et virent les Kourdes traverser le pont qu'ils avaient réussi à lever.

Deux d'entre eux s'élancèrent à la poursuite des fugitifs.

— Il faut les arrêter, s'écria Osman en touchant l'autre bord... il faut mettre l'abîme entre eux et nous.

Oubliant sa blessure, il sauta de son cheval, tira son cimeterre et, d'un seul coup, trancha les courroies.

Le gouffre s'ouvrit aussitôt et engloutit les deux infortunés.

En cet instant même, Gustamin atteignait le bord opposé. Malgré ses cris de rage et de désespoir, malgré le feu de ses amis, il put voir Osman et Zoraïde, désormais à l'abri de toutes poursuites, prendre tranquillement le chemin de la vallée.

VIII

Quelque temps après, une ambassade de nestoriens se rendit à Selmas pour se plaindre de l'insulte qui avait été faite aux chrétiens kourdes et demander justice.

Osman, devenu l'époux de Zoraïde, fit appeler Eumas Nitski et Hadji-Abdoulah et leur dit qu'étant seul coupable, la réparation ne devait incomber qu'à lui.

— Dites à mon beau-père, continuait-il, qu'avant de rien entreprendre contre la personne de Zoraïde, j'avais sauvé sa vie et conquis son amour; tandis que lui-même, dans son égoïsme tyrannique, voulait disposer de sa fille contre sa volonté et en dépit de ses répugnances. — Qu'il me laisse donc celle dont la mort seule pourra désormais me séparer, et, outre la dot qu'il me devrait et que je lui abandonne, il recevra de moi cinquante tomans... Sinon, que son évêque vienne assiéger Selmas ou Sihoun-Kaleh, et il apprendra à ses dépens quel cas il faut faire de l'inimitié des Kara-Hukarous.

Gustamin était un homme sage. Il réfléchit profondément à la proposition d'Osman, et, la prudence l'emportant enfin sur le ressentiment, il consentit à ce qu'il ne pouvait empêcher qu'en entraînant sa tribu dans une expédition ruineuse et dont le succès était douteux.

Il est permis de croire que la promesse des cinquante tomans ne fut pas sans poids sur sa détermination.

Il poussa même la mansuétude plus loin que ses enfants n'étaient en droit de l'espérer, et établit spontanément des relations amicales entre sa famille et celle d'Osman.

Peu à peu, le vieux chrétien en vint à songer, sans

trop d'amertume, au mariage de sa fille avec un musulman.

Peut-être, connaissant la puissance d'une femme aimée, espérait-il que les enfants d'Osman embrasseraient la foi de leur mère et vivraient dans le giron de l'Église.

Doux triomphe pour un chrétien d'ancienne roche, en même temps que pour un négociant émérite... Prendre à un mahométan et son argent et l'âme de ses enfants!

HIPPOLYTE VATTEMARE.

LES COURSES D'EPSOM

PAR

LE Cte ERNEST DU VORNOUX

Il en est des lieux comme des individus. Un événement imprévu met leur nom en lumière; leur popularité est le fait d'un hasard. Telle ville populeuse est inconnue; telle bourgade, comme Epsom, est célèbre. Epsom n'est guère qu'un gros village de trois ou quatre mille habitants, formé de cottages à demi cachés dans les bois et les vergers. Vers 1618, on y découvrit des sources alcalines, d'où l'on se mit à extraire le fameux sel d'Epsom. En 1779, lord Stanley, comte de Derby, y créa les courses qui ont gardé son nom. Depuis quelques années déjà, les baigneurs lançaient leurs chevaux sur les landes et s'amusaient à rivaliser de vitesse...

Il y a près de deux ans, un mardi, je dînais au Jockey. Ce jour-là, on avait couru à Epsom. On ne parlait que du Derby du lendemain. La plupart de nos amis étaient en Angleterre. Un des rares membres du Club, encore à Paris, me dit : « Je suis pressé de dîner; il faut que je parte pour Epsom. — Pour Epsom? — Certainement! — Mais il est six heures et demie du soir et le Derby se court

demain dans la matinée. — Eh bien? — Eh bien! vous n'arriverez pas. — J'arriverai. Tenez! que faites-vous ce soir? Allez-vous au Cirque, au concert Musard, au spectacle? — Non. — Non? En ce cas, venez en Angleterre! — En Angleterre! — Nous y serons demain matin; nous verrons courir le Derby, et si vous avez pour après-demain un rendez-vous d'affaires, à Paris, ne le remettez pas, vous serez revenu; qu'en dites-vous? — Je dis que c'est merveilleux et que j'accepte... »

Une heure après, mon domestique venait me trouver au chemin de fer du Nord; il avait eu le temps d'empiler une demi-douzaine de chemises dans une malle. De notre côté, nous avions pris, boulevard des Italiens, nos billets au bureau du South-Eastern Railway. Ces billets nous permettaient de ne descendre qu'à la station de Charing-Cross, c'est-à-dire au milieu de la ville; par conséquent d'éviter les douaniers de Douvres ou de Folkstone...

A une heure et demie du matin, nous étions à Calais; nous traversions la ville, et nous montions sur un paquebot anglais, qui n'avait guère qu'un défaut, celui d'être horriblement encombré. Deux salons, un pour les hommes, un pour les femmes, comme à la Grande-Chartreuse. Chacun tâche de s'étendre. Pas de place. On étouffe; une odeur insupportable donne des nausées à des gens qui ont passé six fois la Ligne. Heureusement que mon compagnon, expert en matière de traversées, a retenu une petite cabine sur le pont. Le temps est un vrai temps d'Angleterre. Le ciel est obscur; une pluie fine abat le vent. Par cette pluie et cette obscurité, il nous semble tout à coup que l'allure du vapeur vient de changer. On nous fait monter quelques marches, une porte s'ouvre, et nous sommes lancés dans une boîte qui se referme sur nous. Où sommes-nous? La boîte a des ouvertures. Nous avançons la tête. A droite la mer, à gauche la mer; derrière nous, la mer encore. Un bruit unique : le bruit des flots. Nous rentrons la tête dans la boîte. Une lumière bla-

farde en éclaire à demi les parois. Sur une de ces parois est une inscription : « PRENEZ GARDE AUX FILOUS! » Il n'y a plus de doute, nous sommes en Angleterre.

La boîte est un vagon. On a construit une jetée qui permet d'arriver jusqu'au paquebot. Maintenant, le ciel nous préserve d'accidents! car les compagnies anglaises ont conservé le barbare usage d'emprisonner les voyageurs dans les vagons, et nous n'aurions aucune chance de nous sauver!... Nous entrons à Londres avec le jour. Nous passons par dessus les toits comme le Diable Boîteux. Rien de plus pittoresque; mais les toits ne s'enlèvent pas pour satisfaire notre curiosité. Six heures et demie. Nous descendons à Charing-Cross. Un douanier fait semblant d'ouvrir nos malles. Nous les jetons sur un cab, que nous trouvons avec la plus grande facilité, et nous songeons à nous diriger vers un logement. Nous n'avions pas eu le temps d'en retenir un. Mais qu'importe! Rien ne doit être plus aisé que de se loger à Londres. Nous nous faisons conduire à New-Bond street. Là est l'hôtel Clarendon, très à la mode, très-élégant, où le comte de Lagrange a établi son quartier général. L'idée présomptueuse de tenter l'assaut de l'hôtel Clarendon ne traverse pas même notre esprit. Nous frappons en face, à Long's hôtel, où nous savons que toute une pléiade de sportsmen français est réunie. Mon compagnon avait retenu une chambre par lettre. On lui en avait procuré une chez un tailleur du voisinage. — Est-ce que je ne pourrais pas en avoir une aussi? — Impossible, monsieur! *Impossible, monsieur!* Le tailleur parlait français! J'essaye de l'apitoyer sur mon sort. Il finit par se laisser toucher et me procure une chambrette microscopique, mais d'une propreté extrême... Notre toilette faite, nous retournons à Long's hôtel. Le déjeuner était prêt, un déjeuner froid, mais servi avec un assez grand luxe... Il est temps de songer à Epsom. Chercher une voiture serait peine inutile. Une voiture à deux chevaux, un peu bien tenue, se loue cinq

cents francs, un mois d'avance; pour une voiture à quatre chevaux, c'est mille francs, toujours en s'y prenant d'avance; car, aujourd'hui, à aucun prix, on ne trouverait autre chose qu'un cab... Il nous reste la ressource du chemin de fer. La ligne Victoria vient d'être livrée à la circulation. On peut se procurer des billets sans faire queue, à des bureaux établis au centre de Londres. Nous nous décidons pour le Victoria, et, munis de nos billets, nous arrivons à la station. Nous nous heurtons contre une barrière en madriers, fermée contre la coutume.

Devant nous, derrière nous, à droite, à gauche, une foule énorme. Nous jetons un coup d'œil sur nos billets, et nous lisons : *L'administration ne garantit ni le départ ni la classe des voitures.* Nous ne laissons pas que d'être pris d'une légère inquiétude. Être venus de Paris à Londres pour voir les courses et être forcés de nous en aller sans avoir vu autre chose qu'une barrière de madriers, vous conviendrez que ce n'est pas très-amusant!... La foule grossit sans cesse. Un boulet abattrait certainement quelques files de voyageurs, il ne percerait pas l'ensemble! Enfin une petite porte s'ouvre au milieu de la barrière. Six personnes peuvent entrer de front. Tout le monde se précipite. La petite porte devient un entonnoir où se déverse une mer humaine. La gare est transformée en abattoir. C'est une tuerie. Les quais sont pleins à ne pouvoir y faire un pas, et les trains n'arrivent pas.

Les regards qui interrogent la voie rencontrent des pans de murs chargés d'inscriptions : *Compagnies d'assurances contre la mort, les membres rompus ou tout autre accident de chemin de fer.* C'est effroyable ! D'inscription en inscription, bien sûr, nous irons au tombeau! Un train. Je n'avais jamais vu d'assaut. Nous sommes quatre, nous tenant bien, assez forts; impossible de pénétrer dans un vagon. Non-seulement on se bat pour y entrer; mais à l'intérieur sévit la guerre civile, car il s'agit de faire sortir ceux qui sont en trop. Nous nous

décidons à attendre un second train, mais l'heure passe. Enfin! nous n'en aurons pas le démenti. La foule nous presse; nous sommes au premier rang, et nous nous arc-boutons pour ne pas être précipités sur la voie. Le deuxième train arrive. Un vagon est devant nous; c'est un vagon de troisième classe. Bah! il s'agit bien de troisième ou de première classe aujourd'hui! Nous escaladons les marches du vagon et, une fois entrés, nous en défendons courageusement l'abord. En route pour Epsom! Un de nos compagnons de voyage m'assure que sur la route, en voiture, on est encore beaucoup plus mal... voilà qui est consolant.

Epsom. La gare du chemin de fer est à une très-petite distance du champ de courses. On fait le trajet à pied, et, relativement, avec assez de facilité. Une fois arrivés, le spectacle le plus étonnant frappe vos regards. Sur une vaste lande quatre ou cinq cent mille personnes sont rassemblées. Rien ne ressemble moins à un champ de courses français. La lande est immense. Elle l'était plus encore, mais la manie agricole des Anglais les a poussés à en défricher une partie; là croissent quelques chétives récoltes dont Epsom n'avait que faire. Le terrain alentour est accidenté, raviné, sillonné par autant de sentiers qu'en a pu créer le caprice des passants. Pas un pouce de terre végétale; mais un fond de crayon blanc sur lequel s'étend une herbe naine, courte et serrée, comme un tapis d'Aubusson. Depuis cent ans, les moutons broutent et fument le tapis : c'est là ce qui le rend touffu, comme ce qui l'empêche de grandir est l'aridité du sol. Jamais créateur de courses ne put rêver un meilleur terrain. Qu'il pleuve, on n'enfoncera pas, grâce au crayon. La sécheresse serait seule à craindre; mais, de mémoire d'homme, y a-t-il eu une sécheresse en Angleterre?

La piste occupe une petite partie de la lande. Elle est en forme de fer à cheval, ouvert sur un côté. Sa longueur

est de 2,400 mètres, distance adoptée à Chantilly et dans tous les hippodromes de l'Europe où on court le Derby. A Epsom, il serait impossible de faire une course plus longue, puisque l'un des côtés n'est pas fermé; mais en revanche, on en fait souvent de plus courtes.

Une fois sur le terrain, on se dirige vers le *Stand*. Le *Stand*, on le sait, est une maison énorme, sans élégance, mais admirablement distribuée au point de vue spécial où l'on s'est placé pour la construire. Son toit en terrasse est chargé de gradins sur lesquels quelques mille personnes peuvent tenir à l'aise. A l'intérieur sont de vastes salles à manger. A chaque fenêtre sont établies des sortes de loges. Les locataires de ces loges contemplent la course par-dessus la balustrade, et les hôtes des salles à manger l'entrevoient par-dessus la tête des locataires. Devant le *Stand* le terrain a été aménagé en pente raide, et sur ces gradins naturels des milliers de spectateurs se placent pour jouir du coup d'œil de la course. L'enceinte entière contient, assure-t-on, trente mille personnes. Pour y pénétrer, on paye une guinée. Les Anglais sont ennemis du changement. Le Derby était établi avant que les livres sterling eussent cours. On a gardé les vieux us et la vieille monnaie. En échange de la guinée, l'administration vous délivre une carte bleue découpée à l'emporte-pièce. Cette carte est valable pour les quatre jours.

Nous entrons. Nouvelle affiche : *Ne laissez passer ni chaînes, ni bijoux! Boutonnez-vous!* Machinalement je tâte mon gilet et je m'assure que ma montre est bien à sa place. Un gentleman m'aborde et me demande l'heure. Je lui réponds poliment. Un autre lui succède, et ainsi de suite. J'ai dû passer mon après-midi à dire l'heure qu'il était. C'est que moi seul, en effet, laissais voir ma montre. Les Anglais, désireux de suivre le conseil de l'affiche, ont inventé un petit paletot, étroit, sans poche, boutonné du haut en bas, dans lequel ils s'enferment comme dans une gaîne. Ils sont serrés, mais ils ne sont pas volés. Il se

trouve toujours par-ci, par-là, un Français qui leur dit l'heure, et tout est pour le mieux dans le monde des foules.

A droite du *Stand* est une petite tribune basse et étroite, pouvant contenir cinquante personnes à peu près. Cette tribune est celle de la Société d'Epsom, présidée par l'amiral Rous. La plupart des membres de cette Société font partie du Jockey-Club. Rien de commun entre le Jockey de Londres et celui de Paris. Celui de Londres n'est pas un cercle proprement dit. Les cinquante ou soixante membres qui le composent font en même temps partie d'autres cercles. Quand ils se réunissent, c'est pour un but spécial et déterminé; ils n'ont pas de lieu et d'heure fixes; ils vont où les courses les appellent et représentent assez exactement, dans une plus grande proportion, le comité des courses du Jockey de Paris. Ce sont pour la plupart de très-grands seigneurs ou des amateurs célèbres par leurs succès. La tribune qu'ils occupent à Epsom est hospitalière, mais sur une petite échelle, ce qui donne de la valeur à l'hospitalité. Le nombre des invités est très-restreint, et toujours ce sont des étrangers. Mercredi, le prince de Galles était là, ayant à ses côtés le duc de Brabant et un de ses aides de camp. Dix gentilshommes français avaient été engagés et accueillis avec une grande courtoisie dans la tribune; voici leurs noms : M. le duc de Fitz-James, M. de La Rochefoucauld duc de Bisaccia, M. le comte de Ludre, M. le comte Ch. de Louvancourt, les deux MM. de Biencourt, dont la mère est Montmorency; M. le comte Gaston de Castelbajac, M. le marquis de Pomereu et M. de Juigné.

Un étage couvert surmonte la tribune de la Société d'Epsom. Cet étage est une propriété particulière. Devant la tribune s'étend un terrain séparé, à gauche du *Stand*, et à droite, du terrain voisin, par une double barrière. On ne franchit cette barrière que muni d'un jeton vert

nominatif. Là se pressent les habitués du Tattersall et de New-Markett, tout ce qui est grand parieur dans le Royaume-Uni, le *Ring* enfin. Un couloir naturel, une sorte de terre-plain, règne entre la tribune et le Ring. C'est dans ce couloir que les hôtes de la tribune peuvent descendre pour se mettre en rapport avec les parieurs. Ils ont, grâce à cette disposition, l'avantage d'être chez eux et de se mêler au public.

A partir de la tribune du Jockey s'étend une longue file d'autres tribunes, soit propriétés privées, soit établissements de pure spéculation. De même, de l'autre côté du *Stand ;* mais là, elles sont toutes publiques. Çà et là, au loin, dans des fonds, d'autres tribunes sont encore installées. Les stagges et les voitures sont placées du côté opposé de la piste, comme en France; mais nous n'avons rien d'analogue au spectacle que présente la plaine qui s'étend au delà. Des milliers de tentes de toutes les couleurs, sous lesquelles des tables sont dressées, des baraques de saltimbanques, des jeux, des gens de toutes les classes, des animaux de toutes les espèces font du champ de courses d'Epsom la plus curieuse et la plus animée des foires.

En face du fer à cheval, mais à une certaine distance, est le *Paddocks*, grand espace où l'on selle les chevaux et où on les promène. On les pèse près de la tribune du juge. Notre enceinte de pesage ne nous donne donc qu'à demi l'idée du Paddocks. Pour entrer dans cette dernière enceinte. il faut une carte spéciale qui se paye dix shellings.

La piste n'est pas plate. Les chevaux trouvent une montée au départ; avant d'arriver aux tribunes, ils trouvent une descente. Si l'on n'a pas nivelé la piste, chose impossible, à plus forte raison n'a-t-on pas nivelé le reste de la lande Le public se groupe ainsi plus pittoresquement derrière les cordes. Des spectateurs en plein air

les uns sont sur des éminences, les autres dans de petits ravins.

A l'extrémité du fer-à-cheval, à deux pas de la foule diaprée, se trouvent des coins agrestes et presque sauvages où l'on voit les joncs marins en fleurs, si chers aux cœurs bretons.

Ce n'est pas un monsieur qui donne le départ, mais un fonctionnaire, M. Georges. Le juge est un autre fonctionnaire, M. Clarke. Quand ils ont rendu compte du Derby, les journaux spéciaux ont raconté que trente chevaux étaient partis. Ce qu'ils ont oublié de dire, c'est que quatorze faux départs avaient précédé le vrai. Ces faux départs ont duré quarante-cinq minutes. Le plus souvent, quand M. de La Rochette donne le départ, le premier est bon. S'il n'est pas bon la première fois, il l'est la seconde ou la troisième; je n'ai presque jamais vu le quatrième départ manquer. Jugez de l'effet que produiraient à Paris ces quarante-cinq minutes d'attente!! En Angleterre, non-seulement pas un murmure ne se fait entendre, mais un silence profond plane sur tout le champ. C'est que là-bas il n'y a pas de spectateurs; il n'y a que des intéressés. Tout à l'heure, des gentlemen, leurs books à la main, circulaient à travers la foule. Des centaines, des milliers de paris étaient proposés et criés. On eût dit le grand murmure de la mer, ou bien encore la Bourse un jour de liquidation. Multipliez le bruit de la Bourse la plus orageuse par mille, puis par dix mille, vous vous ferez une idée du bruit d'Epsom, et encore!... Maintenant, silence absolu, immobilité complète. Un photographe a pu, mercredi, obtenir une épreuve très-nette de ce spectacle unique Il est vrai que l'opération n'a duré que trois secondes. Tout à l'heure les hourras retentiront et la piste sera envahie...

Cette prise de possession de la piste d'Epsom est un des épisodes curieux de la journée. Non-seulement les spectateurs, mais les bateleurs s'y ruent à l'envi. Les

industriels de toutes les classes s'y font une concurrence acharnée. Voici les jeux de bâton; voici les tirs au pistolet; où placer la poupée? Sur une baguette. Où planter cette baguette? Dans le sol de la piste? C'est défendu. Les gens à tir ont inventé de porter avec eux des corbeilles pleines de terre dans lesquelles ils plantent la baguette; tir portatif, s'il en fut. Un joli petit poney empanaché vient faire le cheval savant sur la glorieuse trace des chevaux de course. On va, on vient, on crie. C'est effroyable! Pas un soldat. L'extrémité de la piste est à peine gardée; vers les tribunes se tiennent quelques sergents de ville à pied et à cheval. Mais l'éducation du public anglais est faite : on les respecte; à leur vue, les rixes s'apaisent, et nul ne leur chercherait querelle; on s'en garderait bien.

De temps en temps,des cercles se forment dans la foule. Un malheureux est au centre sur lequel pleuvent les coups de poings et les coups de pieds. C'est un pick-pocket pris en flagrant délit. Il serait trop long de le conduire au policeman. Et puis, il faudrait se déranger. On se fait justice sur place.

Les policemen ne laissent pas que d'en pincer quelques-uns; ils les conduisent au poste.

Mais l'épisode le plus amusant a été celui-ci : On voit un monsieur très-bien mis se promener, suivi d'un autre monsieur qui lui donne des coups de pied à chaque pas : Le premier sourit et se garde de hâter le pas. Il feint de croire à une aimable plaisanterie. Il sait que s'il courait, l'autre crierait au voleur, tandis que de la sorte il est complétement absorbé par le plaisir qu'il prend à sont petit exercice.

Au bout de cinq minutes et de cinquante coups de pieds, le pick-pocket bien mis réussit à se perdre au milieu d'un groupe...

En France, avant le départ, les numéros des chevaux sont affichés; en Angleterre, on affiche non-seulement les

numéros des chevaux, mais les noms des jockeys, pour éviter toute confusion dans l'esprit des parieurs. Après la course, le numéro du vainqueur est seul affiché à Paris; à Epsom, les numéros de tous les chevaux placés par le juge viennent après celui-là.

Hourra! le numéro 3 est élevé le premier dans l'air. C'est *Gladiateur* qui a remporté le prix.

La victoire est double : *Gladiateur* est un cheval français, et il est né d'un père et d'une mère français comme lui.

Les compatriotes de M. de Lagrange courent au vainqueur pour le féliciter. Mêlés à eux, et non moins enthousiastes, sont les habitants de New-Market, qui triomphent dans leur amour-propre local : *Gladiateur* a été entraîné chez eux.

Dans la tribune de la Société des courses d'Epsom, les Anglais complimentent les Français. Le prince de Galles adresse des félicitations à M. de Lagrange, auquel il enverra le soir même une invitation à dîner pour le dernier jour des courses. Les bureaux du télégraphe électrique sont assiégés. Deux dépêches partent les premières : une adressée au prince d'Orange, par un de ses amis du Jockey; une autre envoyée à M. Grandhomme, secrétaire du Club. La télégraphie populaire agit en même temps. Une nuée de pigeons s'élève dans le ciel. Les pigeons, arrivés à une certaine hauteur, tournent, s'arrêtent et prennent l'air; puis ils se dispersent. Chaque village du royaume saura ce soir le résultat du Derby.

L'heure du lunch a sonné. Sur toute l'étendue du champ, ce n'est plus qu'un immense repas. Çà et là éclatent des magnificences princières. Un ancien officier de l'armée des Indes, M. Heatley, reçoit deux mille personnes sous ses deux tentes magnifiquement décorées. Tout ce qu'il y a de marquant en Angleterre est invité par lui. Chacun doit amener ses amis. Dans la tente d'apparat, une tonne de cristal à robinet d'argent laisse aper-

cevoir le champagne derrière une croûte de glace. Dans l'autre tente, des massifs de verdure cachent les tonnes, et une pompe en argent distribue le champagne glacé aux convives. Sur la table, sont les mets les meilleurs et les plus rares : des œufs de pluviers, des soupes à la tortue, du karri, les poissons les plus frais, les fruits les plus précoces et les plus mûrs. J'ai mangé là des pêches et des brognons aussi savoureux que dans la saison. Une telle fête coûte, m'a-t-on dit, soixante-quinze mille francs. Le prince de Galles assistait à celle de l'an dernier. Les Français présents à Epsom y étaient invités cette année.

Les stagges, le long de la corde, sont recouverts de planches, et sur ces tables improvisées s'étale le lunch. Partout on mange, partout on boit, sous les tentes, sur les stagges, dans le Stand, sur la lande. Il n'est si pauvre diable que la large hospitalité britannique ne nourrisse et n'abreuve! Rien ne se remporte, tout se distribue. Telle mendiante en haillons aura ce soir son verre de porto.

Voici l'heure du retour. Les voitures se mêlent, se démêlent et se précipitent à travers mille dangers. Au reste, peu de femmes élégantes risquent leurs toilettes dans cette bagarre. Rien ne ressemble moins au défilé si brillant de Paris que cette fuite et cet encombrement. A Londres, les femmes, quand elles vont aux courses, n'ont pas de place spéciale; elles se cachent au fond des loges et des voitures. On ne les voit pas...

Nous renonçons au Victoria, et nous prenons une autre ligne, le Waterloo, dont la gare est un peu plus éloignée, mais dont les départs sont plus réguliers et les abords moins encombrés. Là, en effet, nous ne trouvons pas beaucoup plus de monde que dans la gare Saint-Lazare un jour de grandes eaux à Versailles ou à Saint-Cloud. Le Waterloo nous parut si confortable par la comparaison, que nous le reprîmes les deux jours suivants. A Epsom, on trouve assez facilement des voitures qui vous

conduisent à la gare; et, sauf le vendredi, où il pleuvait et où les cochers, comme Danaé, voulaient recevoir une pluie d'or, rien à dire de notre nouveau mode de retour à Londres.

Le soir même du Derby, tous les Français qui se trouvaient en Angleterre, soit entre eux, soit à des tables hospitalières, ont bu à la santé de M. de Lagrange et de *Gladiateur*. Vers les huit heures nous étions à table, quand une dépêche nous arrive. Elle était de La Haye. Le prince d'Orange remerciait l'ami qui lui avait envoyé le nom du vainqueur, et le priait de complimenter les Français présents à Londres. Un quart d'heure après, deuxième dépêche. Celle-là était de Paris. On annonçait que le Jockey-Club et le Sporting étaient brillamment illuminés, et que les santés de Paris faisaient écho à celles de Londres.

Le troisième jour des courses a été signalé par un seul épisode intéressant. Dans la course des chevaux de deux ans, c'est encore un cheval français qui a remporté le prix. Nous étions en ce moment dans la tribune de M. de Lagrange. — Je vous quitte un instant, nous dit un de ses amis, il faut que j'aille voir *Fleurette!*... Il descend et remonte. — Je viens de gagner cinquante mille francs!... *Fleurette* était arrivée première.

Cte ERNEST DU VORNOUX.

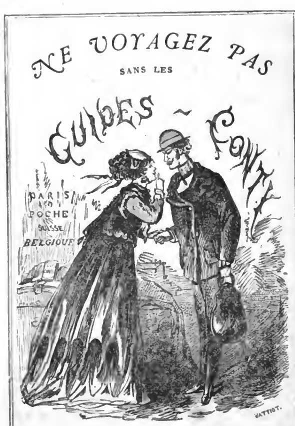
FIN

TABLE

DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.



Sois bien sage!!! et surtout n'oublie pas la recommandation

NE VOYAGEZ PAS SANS LES GUIDES CONTY

Paris. — Imp. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30

1

NOUVELLES BIOGRAPHIES

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Prix de chaque biographie, 1 vol. in-18 avec portrait : 50 c.

Chaque volume franco *par la poste*, 60 c.

BIOGRAPHIES PARUES OU SUR LE POINT DE PARAITRE

J. FAVRE.
V. HUGO.
BERRYER.
DE VILLEMESSANT.
DUMAS PÈRE.
J. JANIN.
ROSA BONHEUR.
EDMOND ABOUT.
AUBER ET OFFENBACH.
GÉRARD DE NERVAL.
BOUFFÉ.
ROSE CHÉRI.
PÈRE FÉLIX.
CHATEAUBRIAND.
BALZAC.
ODILON BARROT.
TIMOTHÉE TRIMM.
PAUL LACROIX (BIBLIOPHILE JACOB).
GARIBALDI.
GUSTAVE DORÉ.
CHANGARNIER.
MGR DUPANLOUP.
EMILE DE GIRARDI



